

PRESENCE DU FUTUR

joël houssin argentine

DELTA



JOËL HOUSSIN

ARGENTINE

Le désert à perte de vue, survolé par une armada de zeppelins noirs, véritables buildings volants...

Une immense caravane d'hommes nus serpentant entre les dunes, se battant comme des chiens pour gagner une place sous l'ombre ovoïde des dirigeables policiers...

L'histoire de notre peuple s'arrêtait à cette vision. Ici, il n'y avait plus que nous – nous, des flics, une ville et le désert tout autour.

La prison était bâtie pour mille ans, et les fantômes qui y vivaient se pensaient libres. Jusqu'au jour où tout a basculé...

Les flics devinrent télépathes, la nourriture gangrenée et les femmes binaires, mi-adolescentes, mi-vieillardes.

Je me croyais blindé.

Il me restait à apprendre que le dégoût de vivre ne supprime pas la peur de mourir.

ARGENTINE

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

JOËL HOUSSIN

ARGENTINE

COLLECTION PRÉSENCE DU FUTUR

DENOËL

30, rue de l'Université – Paris VII^e

OceanofPDF.com

Le dégoût de vivre ne supprime pas la peur de mourir.

MAROUN BAGDADI

OceanofPDF.com

1

On pouvait sûrement se passer d'aspirine... Sûrement.

Ce matin-là, le Démolisseur tenait une frite d'enfer. Cramponné à son marteau-piqueur, il déchirait mon crâne avec une application hystérique. Un tout p'tit mec, le Démolisseur. Sec et nerveux, la moustache gominée, le même tricot de corps depuis... Avait-il seulement porté autre chose ? Et avec ça atrocement ponctuel, une qualité tout aussi démodée que son look. Jamais une minute de retard. Pas le moindre jour de repos.

Ce que j'exigeais des autres, je pouvais, je devais me l'imposer. Les cancrelats étaient prêts à s'engouffrer dans la plus petite faille. Friands de tripes molles et de cervelles fatiguées, les immondes bestioles n'allaient pas mettre trois jours pour me vider...

Seigneur, ça n'allait donc jamais s'arrêter ?

Je tournai la tête et fixai le poster lacéré d'Angelo Razzaguardi. L'impact des fléchettes lui avait grêlé le visage comme une méchante vérole. Je lâchai un soupir désabusé et refermai un instant les yeux.

Chaque matin me gavait d'une nouvelle bouchée de souffrance.

Le singe prétendait que cette saloperie nous aidait à survivre, qu'elle nous chargeait de suffisamment de haine pour traverser sans encombre une nouvelle journée, qu'elle nous motivait, qu'elle nous donnait la force... Je comprenais ce qu'il voulait dire mais il n'employait jamais les mots qu'il fallait. Le Vieux n'avait jamais vraiment eu le temps de chercher ses mots. C'est même l'essentiel de son vocabulaire qu'il avait fini par égarer...

Du matelas éventré, je roulai directement sur le plancher et, de la pointe du cran d'arrêt, décollai une demi-dalle. Une colonie de blattes ruissela

entre le cuir tanné de mes mitaines. Elles s'attaquaient toute la nuit au tube d'aluminium dont j'avais soudé l'ouverture avec une capsule de bière. Leur acharnement me laissait penser que les insectes n'étaient pas non plus épargnés par les démolisseurs, que chacun d'eux possédait aussi son petit marteau-pilon dans la tête, juste entre leurs curieuses antennes bifides, là où le chanfrein se teintait de reflets oléagineux. La migraine torturait ces bâtards de scarabées...

Chaque année, ils changeaient. L'été dernier, les cafards étaient d'un noir mat, insolemment lents et le rostre armé d'une minuscule pince de lucane. L'année précédente, leur abdomen considérablement allongé avait pris des mouvances orangées et s'était enorgueilli de deux nouvelles paires de pattes. Saison de chiottes. Je me souvenais encore comment nous avions failli succomber sous les assauts quotidiens de ces charognards, aussi vifs que carnivores. Le singe était devenu dingue. Il dépensait tout ce qui nous restait, les rognures d'une improbable pension irrégulièrement ventilée par un service social qui ne mentionnait même plus son adresse, pour acheter à prix d'or des bombes insecticides impuissantes à nous débarrasser des armadas de cafards qui envahissaient l'appartement. Le vieux ne voulait pas comprendre que les fabricants avaient vidé leurs produits de toute substance toxique dès qu'ils avaient appris l'usage fort peu domestique qu'en faisaient les gosses.

Mon frère, Jorge, avait douze ans. Une nuit de cet été puant, il s'était réveillé en hurlant de terreur, le corps couvert de cette vermine grouillante. Les bestioles lui avaient déjà sérieusement entamé la peau. Le Singe l'avait fouetté près de trente minutes avec une serviette mouillée.

L'acné de Jorge n'avait rien de juvénile. Chaque cratère qui lui crevait l'épiderme marquait une morsure, une sale cicatrice qu'il avait fini d'infecter avec ses ongles crasseux. Jorge aurait été beau gosse sans cette fichue saison...

L'hiver nous avait sauvé la mise. Le Singe en était à chasser les blattes à coups de hache. Et Jorge l'avait échappé belle...

Putain d'année...

J'étouffai un grognement de rage contre le Démolisseur qui redoublait d'énergie et arrachai les soudures fragiles du tube. Il ne restait que deux gros cachets sous le tampon d'ouate. Je n'avais pas le droit de me faire surprendre. Je coupai un comprimé en deux et le glissai sous ma langue, laissant les bulles crépiter dans ma bouche. Je m'efforçai de saliver pour

absorber l'effervescence du cachet. C'était, au réveil, parfaitement gerbeux, mais je n'avais pas non plus la possibilité raisonnable de vomir.

Je me hissai de nouveau sur le matelas et, les yeux perdus dans le regard fou de Razzaguardi, je me mis à attendre tranquillement que le Démolisseur change de quartier.

L'excipient calcaire du demi-comprimé me laissait des plaques de plâtre sur les papilles. La migraine se diluait lentement et l'insupportable martèlement se fondit en une basse fréquence grumeleuse, une douleur sourde, plus étale, infiniment moins localisée et relativement tolérable.

À travers les persiennes, je distinguai le jaune pisseux d'une journée déjà largement entamée. Le Singe prétendait que les affaires les plus juteuses se traitaient en fin de matinée. Il avait toujours quelques arguments avinés qu'il élevait au rang de théorie mathématique pour nous prouver que nous passions quotidiennement au traves du meilleur...

Je me fichais éperdument de savoir s'il avait raison ou non. Les fins de matinée étaient aussi éloignées de mon existence que les nébuleuses du ciel de cet appartement de merde.

Je rescellai le bouchon du tube d'aspirine, remplaçai les soudures par une largeur de bande de contention et le replaçai soigneusement dans sa cache. Du tranchant de la main, je camouflai la dalle escamotable sous son habituelle couche de poussière. Jorge fouillait sommairement mais le Vieux avait l'œil. C'était pourtant maintenant presque tous les soirs qu'il prétendait devenir aveugle, le Singe, qu'il affirmait entre deux lampées de sa saloperie d'alcool de champignon qu'un cafard qui lui était rentré dans la bouche pendant son sommeil s'amuse à lui sucer les yeux de l'intérieur. Jorge pouvait toujours couper dans ses jérémiades, moi je savais que le Singe avait toujours bon pied bon œil. C'est de la tête qu'il commençait à dérapier. Comme tout le monde...

Le moteur était suffisamment chaud. Je me levai d'un bond et giflai en grognant l'ersatz de punching-ball dont le ballon éventré pendait lamentablement au bout de son flexible comme un condom au bout de la queue de Jorge. J'avais intérêt à tenir la forme. C'était le jour d'ouverture hebdomadaire du supermarché...

Jorge devait déjà être levé depuis un bon bout de temps. Il avait enfilé son vieux débardeur qui fouettait pire qu'une portée de chats crevés, bridés

ses poignets de force et passé au vernis ses putains de tatouages. Jorge était grand, racé, avec le ventre souple d'un gibier, les cheveux luisants et noirs et des yeux plus bleus que le bleu de notre drapeau. Sans les cicatrices de morsures qui lui constellaient la gueule, mon frère aurait sûrement été le plus beau gosse du quartier. Mais je n'ignorais pas non plus que ces stigmates avaient sensiblement durci un visage sans doute trop féminin pour rester longtemps intact. Le vitriol, ici, tenait toujours la cote.

Balançant sa main gantée comme un pendule, Jorge s'amusait à semer la panique dans le vivarium. La femelle python, en position de frappe, surveillait ses doigts comme des proies.

— Arrête tes conneries ! je soupirai. Noche vient à peine d'enterrer ses œufs...

Jorge ne daigna même pas se retourner. Les muscles de son dos roulaient sous le torchon qu'il s'obstinait à porter sur les épaules.

— Elle attend ses petits, merde ! j'ai hurlé. Et les petits nous rapportent du pognon. Laisse-la tranquille !

D'une gifle nonchalante, Jorge referma le battant du vivarium. Enroulée autour de sa souche de bois pétrifié, Noche demeurait sur ses gardes. Jorge se retourna, ses lèvres sensuelles retroussées sur une denture de carnassier.

— À part ramener des rats à cette salope, t'es bon à quoi ? il a grogné.

Je lui accordai un sourire, griffai une chaise et m'installai devant mon bol.

— Chocolat...

Jorge, d'un bond, posa son cul sur le bord de la table. Un sacré beau gosse. Taillé pour le combat et l'amour.

— Y a plus de chocolat, grinça-t-il, ironique, en mâchouillant sa gomme mentholée.

— Y a plus de chocolat..., j'ai répété, songeur.

Jorge frappa dans ses mains, des mains à la peau trop diaphane, et claqua dans ses doigts, des doigts trop fins aux articulations trop délicates. À force de frapper dans des visages, évidemment, ses jointures meurtries s'étaient épaissies, mais leur aspect gracile, vaguement précieux, évoquait toujours davantage l'esthète atteint de rachitisme précoce que la masse compacte du véritable combattant. Jorge savait se battre. Je lui avais appris.

— Noche, Noche, Noche ! martela-t-il sur un rythme de tango. Tu ne penses qu'à cette saloperie de bestiole !

Il s'allongea sur la table, écrasant un relief de biscotte sous son coude.

— Le fils du peuple ! Le golden Boys ! siffla-t-il. Diego, merde ! T'as tout oublié ? Tout le monde te respectait. On t'adorait. J'étais foutrement fier d'être ton frangin. T'étais l'idole de tous les gosses de ce quartier de chiottes ! Qu'est-ce que tu crois que ça leur fait de te voir faire les courses comme une gonzesse et te saouler la gueule à longueur de nuit ? Hein ? Tu leur as péti la tête, mec ! Faut pas oublier ça ! On ne pète pas la tête d'un gosse pour le laisser tomber plus tard comme une putain enceinte ! Je reniflai en faisant tourner le bol entre mes doigts. Le Singe y avait maladroitement tracé mon prénom en lettres dorées. Golden Boy.

— Y a plus de lait non plus ?

Jorge se redressa, ouvrit rageusement le frigo qui se mit à gronder comme un molosse dérangé à l'heure de la ronge et me balança un berlingot de lait longue conservation. L'ouverture protégée par une feuille d'aluminium avait été suçotée, mâchouillée et le lait était plus épais qu'une pâte dentifrice. Il était largement temps de se réapprovisionner.

Jorge lâcha un ricanement sauvage et s'enfila sur le crâne un bandeau élastique bleu et blanc qui dégageait son front et ses mèches d'ébène.

— Comment tu trouves ? demanda-t-il.

— T'as l'air d'une tantouze. Où est le Singe ?

Le visage de Jorge se chiffonna.

— Qu'est-ce que ça te ferait d'apprendre que ton p'tit frangin file la rondelle, Diego ? Hein ? Qu'est-ce que ça te ferait ?

— J'entends pas le Singe. Où il est ?

Jorge se débarrassa de son bandeau bicolore, referma le frigo d'un coup de latte et reprit son vieux foulard noir qu'il se noua autour de la tête.

— J'ai un coup ce soir avec une souris du quartier Sud, expliqua-t-il. Tu comprends ? Une fille tout ce qu'il y a de bien. Une fille de la haute ! T'entends ça ? Elle va au collège et son vieux lui prête sa caisse. Au collège, bordel ! J'vais saisir ma chance, mec. Ouais, j'vais la saisir...

Je secouai la tête.

— Jorge, Jorge... Les gens du quartier Sud ne viennent jamais par ici.

Jorge resserra son poignet de force.

— Qu'est-ce que ça peut foutre ? Moi, je vais y aller ! J'vais attendre en bas de chez elle, assis peinard dans son putain de jardin. Ou alors perché dans un arbre, à hauteur de ses fenêtres. Ça va lui foutre un sacré choc.

Le lait avait un goût de beurre rance. Je repoussai mon bol en grimaçant.

— Laisse tomber, Jorge...

Le regard clair du petit frère, où j'avais si souvent surpris l'admiration, se teintait aujourd'hui d'une ombre de mépris. Il grandissait vite. Il s'allongea à nouveau sur la toile cirée de la table, parmi les miettes, les vestiges de pâté de soja et les auréoles de vin. Il replia une jambe et fixa le plafond.

— Comment c'est, le quartier Sud, Diego ? murmura-t-il.

Je fermai un instant les yeux.

— Je t'ai déjà raconté ça mille fois et c'était y a longtemps. Les choses changent vite.

— Raconte encore, insista-t-il. J'ai besoin de savoir c'que j'vais trouver là-bas. Faut pas que la fille me prenne pour un con, tu comprends ?

Je me levai. L'ouverture du placard mural provoqua une retraite désordonnée des cafards. La boîte de café soluble était vide. J'humectai mon index et recueillis quelques grains de poudre amère que je suçotai en grimaçant. Le café prenait une curieuse odeur de gas-oil. J'avais appris hier que le vieux Tokyo traînait dans les parages. Il fallait absolument que je le redresse avant qu'il ne s'évanouisse dans les entrailles de la Cité. Tokyo n'était qu'un sale enculé mais il savait où trouver la marchandise. Putain de monde où l'aspirine valait dix fois plus cher que le S.T.P. Vroom Vroom, le White Crash et toutes les saloperies dont Jorge et ses copains se gavaient. Ils se prenaient pour des dieux mais ils n'étaient pas immortels.

Je devais également penser que notre provision d'antibiotiques était tout juste capable de terrasser le rhume d'un chardonneret.

Ça faisait beaucoup de choses à penser.

— Le quartier Sud est plein de petites allumeuses chargées de remplir les bordels à pédés de petits cons dans ton genre.

Ce n'était pas la première fois que je lui expliquais ça. Mais Jorge était comme tous les enfants des vieux nés ici. Il ne savait plus rien...

Jorge se redressa, fouilla la poche arrière de son cuir et déplia une photo de journal.

— Et ça ?

2

La photo devait traîner depuis un moment entre son cul et la doublure de son cuir. Y a pas si longtemps, Jorge en prenait encore soin, de ce cliché. Il le rangeait dans sa chambre comme une précieuse relique, un formidable trophée qu'il exhibait de temps en temps. Il avait dû aussi passer quelques nuits à s'user les yeux sur la trame en dégradés gris de cette reproduction. L'objet de ses fiertés adolescentes traînait aujourd'hui dans sa poche comme un vieux mouchoir de papier, un tire-jus de pilon.

Il suait beaucoup, Jorge, et l'encre s'était diluée, le papier jauni. La silhouette qui s'y découpait commençait à se fondre inexorablement dans la masse. Les traces de mon exploit s'évanouissaient dans la presse mais pas dans ma mémoire. Je reconnaissais la photo. Je ne risquais pas de l'oublier. Elle n'était plus pour moi synonyme que de cauchemar... Depuis cette nuit-là, chaque heure de sommeil était un avant-goût de l'enfer. J'entendais encore les détonations, les projectiles qui sifflaient autour de mon casque et qui déchiraient la nuit comme des balles traçantes, le claquement métallique des mâchoires des pièges qui se refermaient, et, en fond sonore de cet effroi, comme le vrombissement des Chinooks, le moteur de ma moto qui hurlait. Mais ce n'était pas sur l'asphalte du quartier Sud que je roulais, non... Cette bécane bleu et blanc, c'était mes nerfs qu'elle broyait entre ses cylindres, mon courage qu'elle laminait, ma fierté qu'elle écrasait... J'avais toujours cet affreux goût de sang dans la bouche et le bruxisme de mes dents qui s'entrechoquaient résonnait encore aujourd'hui dans ma tête comme un sinistre carillon. Jorge ne savait rien de tout cela. Il ignorait que ma cervelle s'était liquéfiée, que j'avais tellement tremblé, si fort et si longtemps, que je

n'étais pas certain que chaque petit os de mon corps avait pu retrouver sa place, que j'avais pissé de peur comme un jeune chien, que mes intestins avaient été essorés par la peur, que j'avais chié sous moi sans même m'en rendre compte... Et ce ballet de mort et de misère tenait représentation sur le théâtre de mes nuits, sans relâche ni dernière, certain d'exhiber ses spectres à guichets fermés devant le seul et unique spectateur qu'ils exigeaient. J'avais loué ma place à vie...

Jorge ignorait tout...

— Tu te reconnais ? il a sifflé, provocateur.

— C'était y a longtemps..., j'ai répété.

— Foutaises ! a craché Jorge. Nique tes os !

Il fit claquer le bout de papier journal d'une chiquenaude. Je remarquai seulement qu'il se passait l'ongle des annulaires au vernis bleu. Jorge grandissait vite. Les flics devaient s'en rendre compte...

— T'en avais dans le ventre ! Tu les as baisés, tous ! Se faire tirer le portrait devant le Love-Center du Contrôleur, dans la zone la plus dangereuse du quartier Sud, merde ! C'était pas rien. Les choses changent, tu parles ! C'est toi qui as changé, oui ! Voilà la différence. À cette époque, t'aurais pas laissé les enculés du Sud enlever notre sœur.

Je lâchai un bref soupir. Bon Dieu, je commençais à avoir vraiment faim. Fallait que je sorte. Le Singe ne quittait plus l'appartement et Jorge ne ramenait jamais rien. Ces responsabilités exhortaient le marteau-piqueur que je sentais vibrer très loin derrière mon front.

Gabriella n'a pas été enlevée, soufflai-je en me levant. Elle s'est tirée. Parce qu'elle en avait marre de cet immeuble de merde, marre de torcher le cul du Vieux et de voir nos sales gueules.

Jorge cracha sur la table. Le petit avait réellement une tronche d'acteur. Ses pommettes légèrement saillantes, ses yeux bleus enchâssés comme des aiguës-marines dans un visage anguleux, à la fois volontaire et juvénile, ses cheveux noirs... des cheveux de cuir. Les tapettes prétentieuses que je voyais de temps en temps triompher sur les cassettes de Tokyo l'Ancien n'avaient pas le centième de la classe de mon frangin.

Gabriella ne nous aurait pas laissés sans nouvelles, gronda Jorge. Elle serait pas partie sans nous prévenir, sans un mot d'explication. Le Singe est d'accord avec moi. Les fumiers du Sud l'ont enlevée et enfermée dans un de leurs bordels. Et j'ai l'intention d'aller la chercher ! Qu'est-ce que tu dis ce ça, Golden Boy ? Hein ? Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Je dis qu'on ramènera ton corps dans du plastique. Dans deux sacs-poubelles.

Il ne restait qu'une fenêtre dans cet appartement que le Vieux n'avait pas encore condamnée d'une plaque d'acier. Je m'en approchai. Au-delà des toits luisants des cars de la milice, j'apercevais le Great Wall, notre mur, où s'étaient en pochoirs luminescents les portraits géants des pires criminels de l'humanité. Angelo Razzaguardi en formait le plus célèbre fleuron. Angelo avait une silhouette falote, des traits quelconques altérés par de vagues langueurs alcooliques, mais toute sa colère et sa folie étaient concentrées dans son regard.

Jorge essayait de se faire passer pour un dur, il s'imaginait même probablement en être un, mais il avait les yeux d'un ange. Une galaxie de férocité séparait mon frère de Razzaguardi.

Et cela faisait maintenant dix ans que Razzaguardi s'était suicidé en lançant sa voiture piégée contre une crèche du quartier Sud. Des gosses... Amérasien de merde ! Et ce type était notre idole.

Le Singe était dans sa chambre, occupé à visser un blindage de métal sur la grille de l'air conditionné. Un frémissement convulsif de son bras gauche trahissait une insuffisance coronarienne. La piaule du Vieux ressemblait à une cave qui n'aurait abrité que des bouteilles vides. Une odeur suffocante de désinfectant industriel disputait l'atmosphère à des relents d'excréments et de graisse rance. Et Jorge s'étonnait de la fugue de Gabriella... Notre sœur était belle. Elle avait pu, sans difficulté et en louant simplement son cul, trouver de meilleures conditions de logements. Personne n'était riche ici mais certains étaient moins pauvres que d'autres.

Le Singe a pivoté, m'a regardé comme s'il ne parvenait pas à me reconnaître. Le blanc de ses yeux était maintenant devenu jaune.

— Écoute, P'pa, j'ai soupiré. On a déjà du mal à respirer. Si tu touches les conduites d'aération...

— Ils peuvent aussi venir par là ! Il paraît qu'ils ont recruté de nouveaux ramasseurs. Des mecs sans épaules, pas plus épais que mon bras, avec des têtes en forme de pain de sucre. Ils se faufilent partout. Des hommes-serpents !

Le Vieux avait punaisé nos portraits sur les murs de sa chambre. Je me suis attardé quelques secondes sur celui de Gabriella. Je me demandais si

elle me manquait. Nous ne parlions déjà pas beaucoup avant son départ. Gabriella faisait partie de ces gens qui lisent des livres pour comprendre pourquoi ils sont nés ici et pourquoi ils y mourront. Le Singe ne cessait de répéter que ça ne rendait ni plus fort ni plus heureux de vouloir toujours tout comprendre.

Au-dessus du lit, dont l'oreiller souillé prouvait que le Vieux vomissait maintenant autre chose que de la bile, le portrait dessiné de ma mère finissait de se racornir. D'elle je ne conservais pour tout souvenir qu'une vague silhouette chantante. Ma mémoire avait englouti chaque trait de son visage pour ne conserver que cette voix triste et grave fredonnant des mélodies qui plongeaient le Singe dans des fureurs sans nom.

— Ne chante pas ça ! il tempêtait en martelant la table. Tu vas nous faire avoir des ennuis !

Heureusement, à cette époque, le Singe quittait de temps en temps l'appartement et M'man chantait pour moi et Gabriella qui venait de naître. Deux ans plus tard, peu de temps en fait après la naissance de Jorge, elle avait été prise dans une émeute en allant acheter des bougies parfumées. Son nom était venu allonger l'interminable liste des disparus et personne n'a jamais plus chanté à la maison...

— P'pa, des hommes-serpents ça n'existe pas. Et tu vas étouffer dans cette chambre.

— Ils existent ! s'est entêté le Singe. En face, ils savent. Ils ont même coulé du béton dans les sanitaires pour les empêcher d'entrer dans les canalisations. C'est pas une preuve ça ?

Une preuve de la folie qui rongait les cerveaux du quartier, peut-être... Et je me demandais bien comment le Singe pouvait prétendre communiquer ou seulement observer les gens de l'immeuble d'en face. Cela faisait longtemps qu'il confondait ses rêves éthyliques avec la réalité. Il n'était pourtant pas facile de rêver pire que la vie. Le Vieux y parvenait. L'alcool de champignon l'y aidait. Des hommes-serpents... Bordel... Il n'y avait que nous ici. Nous, des flics, une ville et le désert tout autour.

— Si on m'avait écouté plus tôt, ils n'auraient pas réussi à enlever Gabriella ! a ajouté le Singe en terminant de fausser le pas de vis de la grille de protection.

— Tu devrais arrêter de répéter ça. Tu sais bien que Gabriella n'a pas été enlevée. Elle nous avait prévenus qu'elle partirait un jour, comme ça, sans saluer personne. Mais Jorge, lui, il est jeune et il te croit. Il veut monter une

expédition sur le quartier Sud pour aller y récupérer sa sœur. Merde, P'pa ! Pourquoi tu le laisses croire des choses pareilles ?

Le Singe s'est envoyé une lampée d'alcool épais comme un sirop. Il s'est torché les lèvres d'un revers de manche en me fixant d'un air mauvais.

— Il a des couilles au cul, lui ! Si j'étais moins vieux, moi aussi j'irais montrer à ces fils de pute de quel bois on se chauffe dans la famille.

La migraine revenait comme une marée, s'échouant dans ma tête en vagues de douleur.

À quoi ça servait de discuter ? Le Singe était dingue et Jorge se montait la tête avec les gars de sa bande. Rien ne servait à rien. J'avais un goût de fer dans la bouche.

— P'pa, y a plus rien à bouffer ici. C'est le jour d'ouverture de l'Hyper, faut que j'y aille.

Les mains du Singe parlaient d'alcool.

— J'ai plus faim, il a grogné.

— Y a plus d'antibiotiques non plus. Tokyo est dans le quartier. J'ai besoin de monnaie.

Le Vieux a glavioté un molard de chiqueur entre mes pompes, un crachat lourd strié de sang et de pus. Je me sentais indifférent, détaché du crabe qui rongait le Singe. À part la migraine, plus rien pouvait m'atteindre.

— Tu sais où est le fric. Pourquoi tu te sers pas ?

J'ai hoché la tête. D'accord. Le Vieux planquait sa boîte de biscuits sous son traversin. Il dormait la tête dessus, l'oreille plaquée sur le métal, épiant les frôlements des billets qui s'accouplaient, le cliquetis frénétique des pièces qui forniquaient en espérant se reproduire enfin. J'ai ouvert la boîte dont les images délavées évoquaient un paysage de France.

Le Singe a éclaté d'un rire catarrheux. La boîte était vide. Complètement vide.

— Qu'est-ce que t'as fait du fric de ta pension ?

Le Singe a désigné un paquet que je n'avais pas remarqué, un colis éventré posé au pied du lit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des cassettes pornos.

Le Vieux s'étranglait de rire.

— Avec des filles américaines qui baisent dans des piscines et qui se tapissent les narines de poudre blanche !

Évidemment. J'ai refermé la boîte, l'ai replacé sous le traversin taché de rouille. Qu'est-ce que tout ça pouvait changer, après tout ?

Quand j'ai quitté la chambre, le Singe riait et toussait encore. J'allais sûrement devoir prendre un autre demi-cachet d'aspirine...

Jorge n'avait pas bougé. Il était assis sur un coin de la table de la cuisine et grignotait un quignon de pain.

— Y aura un beau baston ce soir, aux entrepôts, avec les marins de Cronstadt. Ces fils de pute racontent partout que nous, les Enragés, on seraient tous pédés et qu'on s'enfileraient les uns les autres. On va les découper en cubes. Tu viendras voir ?

Ses dents de fauve crissaient sur le pain dur.

— Non. Où est-ce que t'as trouvé ce pain ?

— Pourquoi tu viens plus aux bastons, Diego ? Pourquoi tu viens plus jamais aux endroits où les hommes montrent qu'ils en ont encore ?

Il s'est levé brusquement et a balancé rageusement son croûton de pain contre la porte.

— Et arrête de sourire comme ça ! il a hurlé. J'aime pas avoir l'impression que tu te fous de ma gueule !

— Va te faire foutre, j'ai tranquillement lâché.

Dehors des bancs de brume filaient à toute allure. L'ombre des explosions masquait le ciel. Je devais encore trouver Tokyo...

3

Une fille blonde attendait sur le palier, assise sur la première marche de l'escalier métallique. Elle portait une robe noire qui s'arrêtait à mi-cuisses, une cartouchiere en ceinture et des boucles d'oreilles en forme de croix de Malte. Ses pupilles rêvaient de seringues.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

Elle essayait de sourire. Ça ne venait pas fort.

— J'attends ton frère.

— Mon frère ? Jorge ? T'attends Jorge ?

Elle a hoché la tête. Ses croix de Malte captaient d'étranges reflets de lumière et ses dents étaient badigeonnées à l'huile de nacre. Pour dissimuler quoi ?

— Tire-toi ! Dégage ! j'ai sifflé. Jorge n'a pas besoin de filles comme toi !

Elle avait l'air fatiguée. À croire qu'elle avait attendu ici toute la nuit avec les chats, les rats et les courants d'air.

— T'as pas entendu ? Fous le camp d'ici ! Si jamais Jorge se pique à cause de toi, je te vide la poudre de tes bastos dans le cul et je te fais sauter comme une grenade !

Elle s'est levée en s'accrochant à la rampe.

— Pourquoi tu me parles comme ça ? On n'est pas pareils tous les deux ?

— Qu'est-ce que tu attends pour te tirer ?

Elle s'est approchée. Elle dégageait un parfum bizarre, mélange lourd de musc et de poil de chien mouillé.

— T'es Diego, pas vrai ? Jorge m'a parlé de toi. Il parle souvent de toi. Ça te dirait qu'on devienne amis ?

— Autant que de m'éplucher les couilles. Allez, de l'air fantôme ! Y a assez de punaises dans l'immeuble !

Elle a haussé les épaules. Ses bras étaient un désastre. Jorge avait le don de se tirer des filles insensées. Des filles blondes à la peau diaphane et au regard atone, le genre qu'appréciait le Singe dans ses films pornos.

— Ce soir, je serai au *Mongol*, elle a murmuré. Viens me voir si tu veux. Je danserai pour toi. Pour toi seul.

Elle a tourné les talons. J'ai surveillé sa descente quelques instants tandis que la Mouche dégringolait du toit. La Mouche descendait toujours d'un toit. Il y dormait. La seule perspective de s'endormir avec un plafond au-dessus de sa tête le glaçait d'effroi. Et le ciel était encore souvent trop bas pour lui...

— Beau morceau, hein ? il a ricané en désignant la blonde.

— Viande avariée, j'ai craché.

La mouche a sorti son carnet et s'est empressé de griffonner quelques mots.

— Qu'est-ce que tu notes ?

— Rien d'important.

J'ai soupiré.

— Pourquoi est-ce que tu notes toujours ce que je dis ? À quoi ça te sert ?

Ce n'était pas la première fois que je lui posais la question mais il paraissait toujours aussi ennuyé d'y répondre. Il a maugréé quelques fumeuses explications sur l'habitude et la mémoire et je ne savais toujours pas pourquoi il transcrivait mes paroles sur son carnet. La Mouche ressemblait à un rat, avec un visage pointu et deux bouts de moustache noire qui poussaient de chaque côté de ses lèvres. Des petits yeux sombres sans cesse en mouvement et des dents écartées plantées dans des gencives trop pâles. Un rat qui trottinait jour et nuit sur les toits de la cité. J'étais devenu, apparemment, le meilleur ami de la Mouche depuis mon expédition dans le quartier Sud, mais, contrairement à Jorge, s'il montrait parfois sa fierté, il ne la disait jamais. Le quartier Sud était un sujet de conversation que nous n'abordions pas, tacitement, comme si la Mouche avait deviné que cette aventure m'avait déchiré les nerfs et qu'en évoquer les détails ne faisait que m'écorcher davantage. On l'avait précisément surnommé la

Mouche à cause de sa façon de revenir toujours sur moi, avec l'acharnement d'un insecte.

Sa présence ne me gênait plus. Il savait attraper des oiseaux qu'il ramenait à Noche et il connaissait beaucoup plus de choses sur la ville qu'il n'acceptait d'en raconter.

Il referma son carnet et l'enfouit dans la poche arrière de son pantalon en toile légère.

— C'est le jour de l'Hyper ! s'exclama-t-il en se frottant les mains. T'as pas oublié au moins ?

— Le Vieux a claqué tout le fric. T'as aperçu Tokyo ?

La Mouche esquissa une grimace. Mystérieusement, il n'aimait pas beaucoup Tokyo. En fait, il n'aimait guère tous ceux qui frayaient avec la milice sous prétexte de « faire des affaires ». Je n'avais jamais vu Tokyo avec un milicien mais il avait cette sale réputation.

— Il est dans le coin, a marmonné la Mouche.

— Je le sais qu'il est dans le coin, merde ! Ça, je le sais. Je te demande où je peux le trouver.

— Près de l'Hyper, sûrement. Il traîne toujours dans les coins où passe le fric. Qu'est-ce que tu lui veux ?

La rue était humide, comme s'il avait plu. Mais il ne pleuvait pas. Un fouillis de canalisations était tombé en rideau sous le bitume. Des volutes de fumée blanche montaient lentement des lézardes. Un poivrot cuvait sur la dernière marche de l'escalier.

— Comment on va faire sans pognon ? a gémi la Mouche.

— Il faut que je trouve aussi Gabriella.

— Je me suis coupé le pied en escaladant une verrière. J'ai peur que ça s'infecte.

La grosse femme de la blanchisserie nous a jeté un regard mauvais. Sa vitrine était embuée de vapeur et sa boutique sentait le poisseux, l'huile d'olive et la naphthaline. J'étais pas client. La Mouche a balancé un coup de pied rageur dans une boîte vide de tranquillisant.

— Tu sais quelque chose sur Gabriella ?

— Gabriella ? Ta sœur ?

— Ouais. Essaie de te renseigner. Trouve-la. Je dois lui parler.

La Mouche a hoché la tête.

— D'accord, mais je croyais qu'elle...

— Crois pas des conneries ! j'ai tranché. Trouve-la, c'est tout.

Là-haut, sur les passerelles, des gens en groupes compacts confluaient vers l'Hyper. Certains poussaient des caddies dont les roues se coinçaient entre les rails. Ils auraient évidemment progressé plus facilement dans la rue, mais dans la rue il y avait nous et les flics. Un de ces miliciens nous observait. Adossé à la poutre métallique qui ne soutenait plus rien, en tapotant sa paume avec sa matraque. Il portait comme tous les autres, des lunettes noires et rondes derrière lesquelles on ne distinguait pas son regard.

— Alors, les héros ? On se promène ? il a ricané à notre passage.

La Mouche a lâché un chapelet d'injures avant de cracher sur le sol. Je le trouvais nerveux et anxieux.

Je me suis dirigé vers un distributeur. J'ai ouvert un tiroir et balancé une petite boîte blanche entre les mains de la Mouche.

— Tiens. Prend ça.

La Mouche a projeté la boîte au sol avant de la piétiner.

— J'en ai rien à foutre de leurs tranquillisants ! Tu sais ce que ces saloperies peuvent faire à un mec qui se balade en équilibre sur les toits ?

J'ai souri.

— C'est pas parce que c'est gratuit qu'il faut gâcher la marchandise.

La Mouche m'observait, attentif. J'ai écarté les bras en riant.

— De quoi on se plaint, hein ? De quoi on se plaint ? Rien ne nous attend et on peut rien attendre. On a fini de courir après la vie. On perd une année, deux années, trois, dix, pas d'importance. Y a plus de sanctions. On croit à un truc et puis on n'y croit plus. Qu'est-ce que ça peut foutre ?

La Mouche m'a rattrapé en trotinant.

— Et si mon pied s'infecte ?

La façade de l'Hyper me flanquait la nausée. D'immenses graffiti obscènes disputaient les murs aux placards publicitaires. Le parking était quadrillé de miliciens chargés d'aiguiller les clients qui descendaient en grappes des passerelles pour s'engouffrer dans le hangar. De puissants projecteurs installés sur le toit balayaient le ciel comme s'ils craignaient une attaque aérienne.

— Qu'est-ce qu'on fiche ici si on n'a pas de fric ? s'est inquiété la Mouche.

J'ai regardé l'Hyper en songeant qu'un jour comme celui-là ils bloqueraient les issues de ce blockhaus géant avec les gens à l'intérieur, et qu'ils enverraient les gaz. Pour purger.

Et la Mouche m'épiait, angoissé.

— T'as tout de même pas l'intention de dépouiller un client ? T'as vu le nombre de flics qui draguent le secteur ?

Je souriais toujours.

— Qu'est-ce que tu sais de la bande des « Marins de Cronstadt » ? j'ai murmuré.

Un groupe de miliciens nous avait repérés. Ils échangèrent quelques grasses plaisanteries en riant trop fort. Je me suis dirigé vers un bar où j'avais quelque chance de trouver Tokyo. La Mouche tournait autour de moi.

— Les « Marins de Cronstadt » ? Mais qu'est-ce que j'en sais moi ? Je me frotte pas à ce genre de mecs.

— Justement. C'est quel genre ?

La Mouche a haussé ses frêles épaules. J'avais l'impression de promener un petit chien fébrile, un corniaud à moustaches et à nez pointu.

— C'est une bande. Comme toutes les autres bandes. Ils traînent du côté des entrepôts et ils se battent à l'esse.

— À l'esse ?

— Au crochet de boucher, a précisé la Mouche. Ce sont des bouffeurs de sable. Ils adorent Malatesta et détestent Razzaguardi.

Malatesta avait monté la première expédition à l'extérieur de la ville. Ils avaient détruit le central de surveillance électronique, qui n'avait jamais été remis en fonction depuis, et s'était enfoncés dans le désert avec une carte des oasis. La carte était naturellement fausse et la colonne Malatesta s'était perdue dans les dunes. Ils avaient fini par se bouffer entre eux, par manger du sable et par crever de soif, de faim et de soleil. Les dirigeables s'étaient contentés de tourner au-dessus d'eux, comme des vautours dans l'attente d'un festin de charogne.

J'ai poussé la porte du bar. Une épouvantable odeur d'alcool de champignon me fit frémir. Trois Noirs jouaient au billard sur un tapis lacéré. Tokyo était attablé au fond de la salle, devant un verre de menthe et une putain rousse. La Mouche détestait ce genre d'endroit. Moi, j'y consacrais l'essentiel de mes nuits... Les vestiges d'une récente bagarre, tout en éclats de verre et bois brisé, jonchait encore le sol. Et malgré le piteux état du tapis, les Noirs ne se débrouillaient pas si mal. Je me suis approché de Tokyo. Il était grand pour un Japonais et les reflets bronze de sa peau trahissaient son métissage. Il prétendait venir du Brésil mais moi je connaissais aucun homme vivant qui n'était pas né ici.

— Je peux te parler deux secondes ?

— Tu vois pas que je suis occupé ?

J'ai regardé la putain rousse. Un travesti avec des pommettes hautes, un regard dur et des doigts puissants.

J'ai hoché la tête.

— Je fais une partie de billard. Ne pars pas sans me voir.

— D'accord, d'accord.

J'ai pris trois billets aux Noirs. Ils jouaient bien mais pas assez bien. Perché sur un tabouret, la Mouche se dévorait les ongles. Il était seul à savoir que je n'avais absolument pas la possibilité matérielle de perdre. Le trio de Noirs était tout à fait le genre à briser les doigts des mauvais payeurs. Je ne les avais pas humiliés et ils prirent finalement leur défaite avec une bonne humeur. Ils avaient les poches gonflées de sachets de poudre blanche.

J'empochais les billets quand Tokyo est venu me taper sur l'épaule. Le travesti avait disparu.

— Alors champion ? Tu veux me parler ? J'ai tout un stock de bandages herniaires si ça t'intéresse, à un prix intéressant.

J'ai secoué la tête en riant.

— Des bandages herniaires..., j'ai répété.

— Je te fais un prix de gros et tu doubles ta mise au détail.

— Laisse tomber.

On s'est accoudé au bar et deux verres de menthe ont surgi devant nous.

— J'ai besoin de médicaments, Tokyo, j'ai soufflé. D'antibiotique, d'aspirine...

— Merde, mec ! Comment vous faites pour être toujours malade ? Je fais plus de médicaments. C'est trop dangereux en ce moment. Pourquoi tu prends pas des tranquillisants, comme tout le monde ? Y en a des tonnes à tous les coins de rue.

Je connaissais par cœur le cirque habituel de Tokyo.

— Je suis prêt à accepter un boulot...

Tokyo m'a regardé, intrigué, avant d'éclater de rire.

— Tu déconnes, mec. Dans la tête de quelques mômes, t'es peut-être resté le Golden Boy, mais tu peux pas me la faire. Pas à moi. T'as la classe mais t'as plus les nerfs qui vont avec.

D'un mouvement de menton, il a désigné la Mouche qui se tenait à l'écart.

— C'est tout ce qu'il te reste, mec. Ta bande, c'est un champion brisé et un rat frileux. Et tu voudrais que je te confie de la marchandise ?

— Tu fais chier, Tokyo ! J'ai besoin de fric et de médicaments.

J'avais sensiblement haussé le ton. Tokyo balança un regard inquiet autour de lui. Si, comme l'affirmait la Mouche, il fréquentait les miliciens, il n'en tirait visiblement pas pour autant le bénéfice d'un parapluie en béton. Tokyo est revenu à moi, l'air contrarié.

— Pourquoi t'embauches pas les copains de ton frère ? il a demandé. Les Enragées, c'est une bonne bande. Avec eux, je pourrais te confier des livraisons.

— Je travaille seul. J'ai toujours travaillé seul. Quand j'ai crevé les défenses du quartier Sud, j'étais seul. Même Razzaguardi n'a jamais réussi ça !

Tokyo a pincé les lèvres. Au bout d'un instant de réflexion, il a hoché la tête.

— D'accord, Golden Boy. Je vais te mettre à l'essai. J'ai un paquet à livrer à *La Ronda*, dans le quartier de la Squadra Azzura. Ça te va ?

— Ça me va, j'ai affirmé.

Tokyo ne me faisait pas de cadeau. La Squadra était une sorte d'annexe du quartier Sud, avec des riverains moins politiques, mais aussi riches. J'avais entendu dire que l'endroit venait d'être équipé d'une nouvelle brigade de flics télépathes, des clones tout neufs qui devinaient vos pensées avant même qu'elles ne se formulent clairement dans votre tête. En cas de piège, ça laissait fort peu de chances pour s'échapper...

— J'ai besoin d'une avance, j'ai précisé.

Tokyo a grimacé. Pour lui mon pourcentage de réussite était trop faible pour qu'il aventure quelques billets.

— T'auras ton fric ce soir, au *Mongol*, quand tu auras fait ta livraison.

— Écoute, Tokyo, j'ai soupiré. C'est le jour d'ouverture de l'Hyper. J'ai besoin d'acheter de la nourriture. Ce soir, je serai obligé de payer la bouffe trois fois son prix.

Tokyo a hésité, il y avait des jours où je me demandais s'il ne valait pas mieux finalement revenir au radicalisme de Jorge. J'étais quasiment sur le point d'envoyer rebondir ce fumier qui m'expédiait au massacre pour des

nèfles quand il a plongé une main dans sa poche revolver. Un éventail de dix billets s'est épanoui devant mes yeux.

— Avec ça, t'as largement de quoi t'engraisser. T'auras les médicos ce soir, au *Mongol*.

Décidément, tout le monde voulait me voir au *Mongol*. J'ai enfouillé les billets. La transaction n'avait naturellement pas échappé à la Mouche. Tokyo m'a remis un petit paquet enveloppé dans un tract annonçant l'ouverture d'une école dans le quartier Est, près de la barrière de granit. Ce n'était pas assez lourd pour être une arme.

N'essaie ni de deviner ce qu'il y a dedans ni de l'ouvrir, a grogné Tokyo. Il y a un système de protection. S'il est forcé, le client refusera la marchandise. Les miliciens empoisonnent les produits clandestins et les remettent en circulation.

Je m'apprêtais à m'éloigner. Tokyo m'a retenu par le poignet.

N'oublie pas, Diego..., il m'a soufflé dans les narines. Celui qui essaie de doubler Tokyo n'a pas assez de tout le désert pour se cacher !

J'ai souri. Il sentait la menthe et le poisson cru.

4

Un vent chaud s'était levé. Là-haut, les nuages jaunes filaient vers l'ouest. La Mouche bourdonnait. Il se plantait devant moi, je le contournais, il courait et revenait se planter devant moi.

— Ne me dis pas que tu as accepté d'aller à *La Ronda* pour une poignée de billets ! Ne me dis pas ça !

Il s'agitait comme un dément.

— Tu sais ce qu'ils ont installé dans ce quartier pourri ? Des flics Devineurs ! Ouais des Devineurs, des saloperies de Devineurs ! Et tu pourras pas faire autrement que de les rencontrer ! Ça non ! Tu ne pourras pas faire autrement !

Un sourire flottait sur mes lèvres. J'aimais ce vent chaud.

— Les Devineurs, je les encule..., j'ai murmuré.

— Diego, écoute-moi ! Faut pas aller là-bas ! Écoute-moi ! Arrête-toi ! Personne n'encule les Devineurs. Ils seront dans ton cul avant même que tu ne commences à bander ! Mais arrête-toi, merde !

Le petit groupe de miliciens me regardait approcher. Derrière leurs lunettes noires, ils étaient comme des aveugles. Ils ne voyaient rien, ils ne savaient rien...

— Alors Golden Boy ? On va faire les commissions ?

Ils gloussèrent en se donnant du coude. Tas de fientes en uniforme.

— N'oublie pas la vaseline, Golden Boy !

Je souriais toujours. Ils ne savaient rien. Ils ne pouvaient rien deviner, ni eux ni leurs putains de clones truffés de puces électroniques. À travers la

vitrine opacifiée de poussière du bar, loin derrière maintenant, Tokyo m’observait...

La façade graffitée de l’Hyper devint brusquement oppressante. Je me fondais insensiblement dans la masse des clients canalisés par les miliciens. La Mouche se taisait. Peut-être ressentait-il lui aussi une sourde angoisse à l’approche du hangar... Peut-être voyait-il ces images d’hommes, de femmes et d’enfants nus marchant en rangs dociles vers leur mort... Il y avait dans les visages qui m’entouraient ce renoncement qui figeait leurs traits, cet abandon de la solidarité qui les laissait seuls, les yeux éteints et le cœur noyé d’aigreur. Le sang lourd de tranquillisants, ils avançaient comme des morts-vivants vers les caisses où il fallait laisser son argent avant d’accéder aux marchandises.

— Tu ne souris plus, remarqua la Mouche.

— Fais pas chier...

J’avais l’impression de m’enfoncer dans la bouche et l’œsophage sans fin de la bête immonde, dans les intestins d’un porc dont les chicanes engendraient de monumentales bousculades. Jorge n’avait jamais mis les pieds dans le centre de distribution. Il prétendait haïr toute l’organisation de notre ville. Il la sentait conçue pour humilier, écraser, mais nous n’en avons pas d’autre... Prisonnier de cette foule, Jorge aurait sûrement explosé. Il aurait écrasé quelques visages à coups de poing avant que les miliciens ne se ruent sur lui et ne lui brisent les bras. Ça se serait passé comme ça, fatalement. J’avais senti tout ce qu’il ressentait aujourd’hui.

Les perspectives mégalomanes et monolithiques de l’Hyper me plantèrent immédiatement un coin d’acier dans le cerveau. Un haut-parleur annonçait avec une voix féminine monocorde les ventes du jour. Jour avec salade. Jour sans pain. Jour avec viande de mouton. Jour sans poisson. Ceux qui entraient croisaient ceux qui sortaient, les bras ou les caddies chargés de victuailles insipides. Un dégoût spasmodique me torturait l’estomac. J’avais oublié, comme j’avais pourtant coutume de le faire, de me gaver d’hypnotiques avant d’affronter cette épreuve. La foule autour de moi m’obligeait à progresser en une étreinte molle et répugnante. Une panique sans nom se lisait dans les petits yeux noirs de la Mouche. Je déposai la moitié de mes billets à la caisse et les boyaux du centre me happèrent. J’étais emporté par un flot vociférant de ménagères accompagnées d’hommes essentiellement chargés de jouer des coudes et du poing pour leur frayer un passage vers des rayons plus convoités. Une plage de repos

nous attendait au pied de la falaise des choux-fleurs. La Mouche avait le souffle court.

— Je ne pense pas avoir mérité ça..., souffla-t-il.

Le sourire revint hanter mon visage.

— Dans un monde d'ordre, tout prisonnier mérite sa peine.

La Mouche grimaça et jeta un regard écœuré sur le terroir de choux.

— Ça pue ici..., grogna-t-il. Je connais une terrasse cultivée où je peux piquer suffisamment de salade, de choux et d'aubergines pour nourrir tout ton immeuble pendant deux mois. Occupons-nous plutôt de la viande. J'approuvai d'un hochement de tête. La Mouche était le fléau des jardins suspendus. Et nombreux étaient ceux qui avaient vainement tenté de le piéger en transformant quelques carottes ou autres oignons en détonateur. La Mouche n'avait jamais posé le pied sur une mine.

— Il faut aussi du lait et du café, j'ai précisé en replongeant dans la cohue.

Une gigantesque fourmilière humaine serpentait entre les collines de produits alimentaires sans saveur. Le lait à conservation illimitée était particulièrement convoité et il nous fallut distribuer quelques gifles pour nous en approcher. Derrière moi, la Mouche peinait, un quartier de mouton sur chaque épaule.

Je luttais, dans cette mouvance nauséuse, contre une folle envie de m'enfuir. Qu'est-ce que je fichais ici ? Jorge avait raison. C'était indigne, humiliant et ça vous brisait plus sûrement une tête d'homme qu'un coup de matraque. La nostalgie rebâtissait son nid dans mon crâne. Nostalgie de nos rapines et bastons, de nos affrontements avec la milice, des réunions stratégiques qui s'achevaient à l'aube dans une tabagie suffocante... Nous nous sentions sur le toit du monde. La pyramide de lait concentré apparut devant moi. Je calculai mentalement ce qui me restait à dépenser et pris un pack de six boîtes.

— J'achèterai le café au marché noir mais tirons-nous d'ici ! supplia la Mouche.

La Mouche était de la race des héros. Il se servit d'un de ses quartiers de mouton comme d'un soc de charrue pour éventrer le labour charnel. Au passage, je chargeai sur mon épaule un sac de dix kilos de pâtes. Des pâtes farineuses, pauvres en œufs, destinées à bétonner l'estomac pour de longues

heures. La compression au niveau des couloirs de sortie atteignait son maximum. Les clients manifestaient visiblement plus de hâte pour quitter le centre que pour y entrer. La plupart d'entre eux se comportaient comme s'ils s'enfuyaient à la suite d'un pillage, les poches gonflées d'un maigre butin. Maille après maille, la foule compacte se décomposait. Le centre éjectait ses clients comme des balles. Il se passait quelque chose d'anormal...

— La milice charge ! siffla une voix.

La bousculade atteignit son paroxysme dans les chicanes de sortie. Une grosse femme venait de renverser son caddie et tentait, à quatre pattes sur le sol, d'empêcher le lait de couler des boîtes éclatées. Elle se suçait les doigts en pleurant. La milice chargeait pour dégager un bouchon humain qui bloquait l'accès aux caisses. Les ondes de choc de cette charge brutale arrivaient sur nous comme un ras de marée, en déferlantes humaines. Les hurlements couvraient la voix basse et mécanique des haut-parleurs.

Le caddie renversé de la grosse dame nous servit heureusement de bouclier. Sa propriétaire ne bénéficiait pas de cette protection. Elle fut piétinée, roulée, broyée par la foule hystérique. Ses vêtements se déchiraient et j'apercevais les éclats laiteux de sa chair dénudée.

La sortie s'ouvrit brutalement comme un sphincter forcé et l'air chaud du parking me frappa le visage. Les gens se précipitaient vers les passerelles tandis que quelques autres, égarés, tentaient de remonter le flot humain pour récupérer une marchandise perdue dans la bousculade.

Les entrées étaient disproportionnées par rapport aux issues et il me semblait en observant les interminables files d'attente, que le centre digérait bien plus de clients qu'il n'acceptait d'en vomir. La Mouche était couvert d'une fine pellicule de sueur méphitique. Je mesurais combien il avait dû lutter contre sa claustrophobie, contre la terreur de la foule, contre toutes les névroses qui lui rongeaient le cerveau. Une de mes boîtes de lait avait été crevée dans la bagarre et la crème épaisse poissait mon bras. À l'entrée du bar, Tokyo nous regardait approcher en mâchonnant un cure-dents. Il hocha simplement la tête, sans aucun commentaire. Il y avait davantage de commisération dans son regard que de mépris.

— Vous devriez vous éloigner d'ici. Ils sont nerveux, précisa-t-il simplement en désignant les miliciens qui descendaient en grappes de leurs cars.

Mon sourire était revenu. Une poignée d'excités avaient réussi à escalader la façade du centre et à dérouler une gigantesque banderole bleu et blanc.

— Je me sens bien dans cette ville, j'ai murmuré. À ce soir, Tokyo.

Une lueur de surprise a fugitivement traversé son regard. Pour lui, je n'avais pas seulement laissé mes nerfs dans le quartier Sud, j'y avais aussi abandonné ma tête.

— Salut, Golden Boy...

Il était persuadé ne jamais me revoir. Quel genre de chance avais-je de déjouer la surveillance des Unités de prévention psychologique, les Devineurs comme la Mouche les appelait ? L'U.P.P., sigle en forme de litote pour une brigade qui renvoyait amplifié l'écho des pensées de ses agresseurs... C'était en fait plus sophistiqué encore qu'il n'y paraissait puisque ces clones disposaient d'un système de sélection qui leur permettait d'absorber la force et de renvoyer la peur, avec une puissance de multiplication effrayante. Des blitters incorporés à leurs circuits les autorisaient en outre à analyser une quantité phénoménale d'informations en quelques dixièmes de seconde. Ça me laissait tout de même assez peu de temps pour les tromper...

Nous remontions une rue étroite aux fissures fumantes. Cette vapeur chaude déposait sur les façades aux fenêtres condamnées une pellicule de condensation qui les rendait étrangement luisantes. J'avais l'impression d'être entouré de bâtiments en fer, de mystérieux et impressionnants navires de guerre au mouillage. Le ciel jaune baignait l'endroit de lueurs ivoirines qui m'enchantaient.

— Tu te rends compte que ce salaud t'envoie à la boucherie pour quelques billets et une poignée de médicaments ?

— Il y a des jours où j'aime vraiment cette ville. Je l'aime pour de vrai, tu comprends ? C'est ma ville. Je la connais. Je la sens.

La Mouche ne comprenait pas. Il faisait parfois semblant. Mais qui aurait d'ailleurs pu comprendre une chose pareille ? Est-ce qu'il existait quelque part dans le monde un autre prisonnier que moi qui prétendait aimer sa prison ? Pas en comparaison d'une autre, naturellement, mais un amour vrai, viscéral...

— Ce mouton pue la charogne, pesta la Mouche en se libérant une épaule afin de dégager son calepin.

Dans quel but s'obstinait-il à prendre ses notes ? Pour quels autres lecteurs que lui-même ?

Un peu plus loin, Jorge et trois autres Enragés graffitaient sur un mur quelques appréciations peu flatteuses sur les mœurs des Marins de Cronstadt. Ils faisaient monter l'ambiance en vue du fameux baston des entrepôts. Il m'aperçut et détourna les yeux, les mâchoires crispées. Je devinais sa honte, honte de me voir comme ça, en compagnie de la Mouche, les bras chargés de provisions légalement acquises. Honte aussi que ses compagnons m'observent, une moue goguenarde plaquée sur leurs lèvres passées au bleu clair. Le Golden Boy revient des commissions. Le fameux Golden Boy a acheté des nouilles et de la viande avariée... Il se maudissait, Jorge, de n'avoir pas songé à éviter mon trajet de retour.

— Hey, Golden Boy ! lança un Enragé. T'as pas croisé ma mère à l'Hyper ?

Jorge fit taire son compagnon d'une brève insulte. L'autre haussa les épaules, cracha sur le sol et retourna à ses graffiti.

— Faut être fondu pour aimer cette ville de merde ! marmonna la Mouche en accélérant le pas.

Mon sourire s'accrut. C'était exactement le genre de sentence que j'aimais entendre.

Diana m'attendait sur l'escalier métallique. La Mouche esquissa une grimace vite réprimée. Il n'aimait pas beaucoup Diana non plus, mais pas pour les mêmes raisons que Tokyo. Son aversion ressemblait davantage à une forme étrange de jalousie. Il semblait envier à Diana le temps que je lui consacrais. Son amitié exclusive supportait mal l'existence d'une femme. Diana, pourtant, ne suscitait en rien cette réaction. Elle était petite, plutôt quelconque, et n'avait pas prononcé un mot depuis deux ans. Elle n'était ni muette ni autiste. Elle avait simplement décidé de se taire. Et je ne l'avais jamais surpris à écorcher ce contrat. Je l'admirais pour ça. Son visage encadré de cheveux filasse et châains ressemblait à ceux des bambins de celluloid trop rose avec des formes trop lisses et trop rebondies. Elle se promenait pieds nus et j'adorais ses pieds. Elle avait les pieds les plus beaux de la création. Je ne me sentais guère fétichiste mais jamais je n'avais pu aimer longtemps une belle femme avec de vilains pieds...

Et le regard de Diana parlait mieux qu'un discours.

— Tu veux que j’aille glacer la viande pendant que tu..., a commencé la Mouche.

— La viande, elle va s’en charger, j’ai coupé en désignant Diana. Toi, je veux que tu te mettes à la recherche de Gabriella.

— Pourquoi tu t’inquiètes de ta sœur aujourd’hui ?

— On se retrouve au Mongol, ce soir...

La Mouche a froncé son nez pointu.

— Tu ne veux pas que j’y aille avec toi à *La Ronda* ? s’inquiéta-t-il, à la fois dépité et soulagé.

— Occupe-toi de Gabriella.

J’ai confié le lait et les pâtes à Diana et délivré la Mouche de son chargement de mouton. Il avait raison, cette viande sentait affreusement. L’approvisionnement en antibiotiques devenait crucial. Des rumeurs persistantes couraient sur la composition des aliments distribués par l’Hyper. On parlait de poisons à effet retard, de liquidation douce, de solution finale... Ce genre de bruits ressurgissait périodiquement depuis de longues années et nous étions toujours vivants.

La Mouche s’est éloigné, les épaules basses.

Diana me regardait. Elle me disait combien elle était heureuse de me revoir. Quelqu’un avait encore essayé de déboulonner les marches de l’escalier... Il ne nous restait que celui-là. L’accès principal n’était plus qu’un gouffre de plâtre, de bois et de poutrelles tordues.

— Un jour, il nous faudra apprendre à voler..., j’ai murmuré.

Les yeux de Diana rêvaient en regardant le ciel.

5

Je n'avais rien dit à Diana au sujet de ma livraison à la Squadra Azurra mais elle avait presque tout deviné. Pas dans les détails, bien entendu, mais elle savait que je m'apprêtais à risquer ma peau. Et pour pas grand-chose. Elle ne ferait ni ne dirait rien, bien sûr, pour m'en dissuader. Elle me montrait simplement sa tristesse et sa peur. Et je n'avais pas envie qu'elle me montre ça.

Le Singe était entré dans la cuisine au moment où j'entreposais le lait et un morceau de mouton dans le frigo. Il avait regardé Diana, pour laquelle il n'éprouvait évidemment pas le moindre soupçon de tendresse, et les provisions entassées sur la table.

— T'as pas ramené d'alcool ?

Le bras gauche du Vieux tremblait de plus en plus. Je ne m'étais pas vraiment rendu compte qu'il avait quasiment perdu tous ses cheveux sur le sommet du crâne.

— J'espère que ton frère ne te ressemblera jamais ! il a craché.

Il s'est tourné vers Diana, la lippe hargneuse.

— Vous savez que mon fils aîné est fou ? Qu'il n'y a pas un fou plus fou que lui dans cette putain de ville ?

Les yeux de Diana ne riaient pas. Le Singe venait probablement de se masturber devant une de ses cassettes pornos. L'exercice le rendait toujours de méchante humeur. Peut-être qu'il était aussi en train de mourir ? Ça ne devait pas non plus prédisposer à l'euphorie... Il plongeait un index dans la chair trop molle du mouton, la porta à ses narines et renifla d'un air soupçonneux. Il s'abstint de tout autre commentaire. Du moment que le vin

de champignon n'était pas empoisonné, il se frottait les mains du reste. Il observa à nouveau Diana, l'œil gourmand, comme s'il cherchait sur elle un carré de peau susceptible de lui amener un semblant d'érection, parut renoncer avant de soupirer :

— J'ai besoin de rivets pour condamner la fenêtre de la pièce principale.

— P'pa, c'est notre dernière fenêtre !

— Justement ! C'est par celle-là qu'ils viendront.

— Il y a trente mètres de vide sous cette fenêtre ! Et pas la moindre prise. La façade est aussi lisse qu'un cul de bébé.

— J'ai vu des Ramasseurs qui grimpaient aux murs, qui escaladaient à mains nues des parois de verre. Des flics-lézards !

Seigneur ! Après les hommes-serpents, le Vieux venait de créer la race hybride des flics-lézards...

Un cancrelat gros comme le pouce fila sur le rebord de l'évier. Le Singe esquissa un mouvement de recul. Pour lui, blattes et cafards étaient télécommandés par la milice, insectes de métal chargés de forer la mauvaise viande et d'installer des nids dans les cerveaux. Nous étions tous parasités par ces espions miniatures qui creusaient des galeries dans nos corps, modifiaient en quelques morsures indolores notre distribution nerveuse, injectaient des doses infinitésimales de venin dans nos artères, semaient l'anarchie dans nos glandes et provoquaient d'épouvantables cancers. Cancers nouveaux dont les tumeurs prenaient la forme de punaises ou de mantres religieuses...

Des flics-lézards... Le bestiaire paranoïaque du Singe commençait à me peser.

Jorge fit son entrée, plein de morgue et luisant de sueur. Il fonça sur le pack de lait, déchira l'enveloppe de plastique et prit une boîte qu'il fendit d'un coup de dents. Le lait dégoulinait sur ses joues de cuivre. Il reposa la boîte sur la table comme s'il plantait un couteau. Tous les gestes de Jorge étaient chargés d'agressivité. Il était en condition pour affronter les Marins.

— Tu pourrais pas passer par les passerelles, comme tout le monde, quand tu reviens de l'Hyper ?

J'ai souri.

— C'est plus court par la rue.

— Et le café ? Et le chocolat ? s'inquiéta-t-il en détaillant l'état des provisions.

— Dans les cassettes du Vieux...

Diana mit de l'eau à bouillir et grimaça en vérifiant la qualité des pâtes. Les nouilles, comme d'habitude, allaient se dissoudre dans la flotte pour former un plâtre beige, farineux, avec une odeur de rouille. Mais j'avais besoin d'avoir le ventre plein...

— Qu'est-ce que tu as été raconter à Jessica ?

— Jessica ?

— La fille qui m'attendait dans l'escalier. Une blonde...

Diana m'interrogea du regard en désignant le mouton. Je lui renvoyai un signe négatif. Cette viande avait besoin d'être désinfectée et bouillie plusieurs fois avant d'être consommée.

— Ah ! Jessica... Cette fille s'envoie en l'air avec tous ceux qui peuvent lui payer sa dose.

Jorge écarta les mains en signe d'incompréhension.

— Depuis quand tu t'occupes de mes fréquentations, Diego ? Hein ? Depuis quand ?

Sur la poitrine de Jorge brillait un nouveau collier. Un collier très fin avec une médaille en forme de croix de Malte...

— Bientôt tu vas me demander de plus voir les Enragés, de plus sortir la nuit, de reprendre mes études et de t'accompagner à l'Hyper ? C'est ça ton plan ? Mais arrête de sourire, merde !

Diana déployait de visibles efforts pour rendre les pâtes moins vomitives.

— Jessica, elle est avec moi maintenant ! hurla Jorge. Ne te mêle plus de ça !

Il est sorti en claquant la porte. Des lamelles de peinture sèche sont tombées du plafond. Le Singe n'était plus là non plus. Diana a tourné vers moi son visage de poupée industrielle. Son regard ne disait rien. Il me transperçait. J'ai détourné les yeux.

— C'est ma vie, Diana. Ma vie...

J'ai longuement fixé le poster d'Angelo Razzaguardi. Jorge avait ajouté au bouchon brûlé un bandeau noir sur l'œil gauche du tueur. Étais-je vraiment prêt. Tout à fait prêt ? J'avais scotché le paquet de Tokyo dans mes reins, sur la colonne vertébrale.

Diana me disait son désir de m'accompagner. J'ai secoué la tête :

— Tu ne parles pas mais tu penses beaucoup trop fort.

Elle paraissait navrée, déçue et morte d'angoisse. Je n'avais besoin ni de ses doutes ni de sa peur. Leur écho démultiplié par les flics de l'U.P.P. me serait revenu comme un boulet de fonte en plein visage. Le Singe n'était pas dans sa chambre. Il était occupé à clouer des traverses sur notre dernière fenêtre. Je prélevai deux cassettes dans son stock et les enfouis dans les poches de mon blouson. Peut-être allaient-elles finir par nous rapporter quelque chose ?

Mes mains ne tremblaient pas et la bouillie de pâtes alimentaires qui fermentait dans mon estomac avait un délicieux effet soporifique. En regardant une dernière fois Diana, je me suis demandé si je n'allais pas finir par la considérer davantage comme une mère plutôt que comme la maîtresse silencieuse et attentive qu'elle était encore...

Le ciel avait pris une teinte terre de Sienne déchirée par une longue balafre cobalt. Un ciel qui n'augurait rien d'autre qu'une nuit précoce et humide. Comme toutes les autres nuits...

Une explosion sourde au nord des bâtiments fit vibrer l'escalier métallique. Un panache de fumée noire vint assombrir la voûte de brume. J'ignorais ce qu'ils avaient fait sauter, cette fois, mais quelques dizaines de familles sans abri risquaient cette nuit de refluer vers nous. Les caves allaient à nouveau résonner des gémissements des nourrissons...

La rue était calme. Les miliciens étaient assis près de leurs cars, accablés de chaleur. Je n'avais jamais souffert de la chaleur. C'était une particularité que je tenais, paraît-il de ma mère. Je me souvenais de semaines suffocantes. L'air semblait transformé en plomb et de grosses bulles molles gonflaient à la surface de l'asphalte. Les ventilateurs ne charriaient plus qu'un air plus brûlant que braise, et vieillards et enfants en bas âge tombaient comme des mouches. Des milliers de corps rissolaient sur des matelas infects et les cars de flics n'étaient plus que de tristes étuves abandonnées. La rue était à moi. J'y marchais seul, ma peau de brique rougie par les gifles du désert. Aucune civilisation n'aurait pu se développer sous un pareil climat. Rien ne fonctionnerait jamais. Je crois que c'était essentiellement cette perspective d'un monde plongé dans la torpeur, figé dans une léthargie définitive, qui me faisait aimer la chaleur. J'en faisais ma complice, dans le corps et dans l'esprit. On ne pouvait plus se battre lorsque la température flirtait avec l'insupportable, lorsque le moindre mouvement superflu pouvait avoir un effet létal.

Ce jour-là, il ne faisait pas assez chaud pour espérer une quelconque catalepsie des forces de l'ordre...

Le premier barrage était planté en amont du quartier de la Squadra. Un barrage de flics désinvoltes, sales et déjà ivres. Depuis quelques centaines de mètres, l'écheveau de passerelles au-dessus de la rue s'était interrompu. À hauteur du barrage, l'alignement des bâtiments s'interrompait à son tour, laissant place à un *no man's land* d'une trentaine de mètres interdisant le passage par les toits. Si la Mouche avait décidé de me suivre, il devrait s'arrêter là...

Les miliciens me regardèrent approcher d'un œil morne. Ils appartenaient à la milice de la ville. Je préférais ça à une milice mixte ou entièrement privée. Comme en entretenaient les résidents du quartier Sud. Les flics de la ville étaient réputés pour la brutalité de leurs interventions collectives mais pas pour leur excès de zèle lors des contrôles. J'avais volontairement choisi une artère de communication assez fréquentée. Putains, femmes de ménage, dealers de tout poil passaient régulièrement d'un quartier à l'autre par cette rue. J'étais assez loin de mon bâtiment et j'espérais qu'aucun de ces miliciens ne me reconnaîtrait... La présence invisible des clones de l'U.P.P. au-delà de leur barrage les rassurait totalement. Je crus même un instant qu'ils allaient me laisser passer sans me demander de rendre des comptes lorsque l'un d'eux, assis sur une caisse de vin moussant, m'interpella :

— Où tu vas comme ça ?

— À *La Ronda*.

— Sans blague ! Viens voir un peu par ici...

Qu'est-ce qu'on pouvait faire ? Aviser les responsables de ce qui se passait ici ? Pas les chefs de quartier, pas le Contrôleur ni aucun de ces fumiers qui n'exerçaient leurs fonctions que pour mieux asseoir leur racket ou pour ouvrir d'autres bordels, ces supermarchés de la baise qui poussaient comme des champignons à la périphérie de la cité. Non. Je songeais aux gens de l'extérieur, à ceux qui avaient pensé cette ville et à leurs descendants. Ils ne pouvaient pas avoir oublié cet héritage... Quelqu'un savait forcément qu'il restait des gens vivants ici ! Alors qu'est-ce qu'on pouvait faire ? Les prévenir que les canalisations crevées de cette putain de ville exhalaient des haleines de charogne ? Que la nourriture était de plus en plus infecte, qu'on murmurait un complot destiné à liquider par le poison la

population de certains quartiers, que les flics buvaient nuit et jour du vin avec des bulles et ne se lavaient plus ?

J'en arrivais à penser certains jours que le monde autour de nous avait été anéanti et que, par un mystérieux caprice géopolitique, nous étions les derniers survivants de cette planète... Et si ce n'avaient été les colonnes de camions noirs qui livraient la nourriture, rien ni personne n'aurait pu prouver le contraire.

— Approche-toi !

Le flic ne paraissait pas décidé à se lever pour me fouiller. Ce n'était pas son problème.

— Qu'est-ce que tu vas foutre à *La Ronda* ?

— Une livraison.

Le flic a hoché la tête. Une vague lueur d'intérêt vacillait dans son regard.

— Quel genre de livraison ?

— Des films, j'ai précisé en sortant les cassettes de mes poches.

Déception du flic. L'interdiction de principe qui pesait sur la circulation de cette marchandise ne lui laissait pas espérer un pot-de-vin somptueux. La corruption n'était rentable que sur les denrées infiniment plus clandestines. Son œil se chargea un instant de soupçons avant de s'éteindre à nouveau. Les clones de l'U.P.P. se chargeraient de me faire cracher la vérité.

— J'ai pas le droit de te laisser passer avec ça, s'est contenté de marmonner le milicien.

Puisqu'il ne me proposait pas de prix, j'ai fait fleurir deux billets au bout de mes doigts. Maigre moisson que le flic s'est tout de même empressé de faire disparaître dans les poches de son pantalon.

— Passe. Mais si tu m'as menti, tu peux faire tes adieux à la vie... Tu sais ce qui t'attend après nous ?

Je trouvais ce flic un peu emphatique. Il devait écrire des poèmes à la gloire de la répression.

— Chasse les mauvaises pensées de ton esprit, mon fils..., a conclu cet imbécile avant d'éclater de rire.

Il riait comme le Singe, d'un rire perlé de mucus et de sang.

Un lézard long comme le bras me regarda traverser le *no man's land*. Après tout, la Squadra Azurra n'était pas encore zone interdite...

6

Les immeubles de la Squadra ressemblaient, comme chez nous, à des navires de guerre échoués sur une grève de béton. Les passerelles des niveaux supérieurs semblaient toutefois plus solides, mieux ouvragées et plus larges. La rue, bien qu'aucune voiture n'y passât plus était entretenue et les trottoirs ressemblaient à des quais. Il y avait peu de fenêtres condamnées mais la plupart étaient protégés par des grilles en nid d'abeilles qui transformait les façades en exposition de radiateurs automobiles. L'architecture du quartier avait été visiblement étudiée pour barrer la trajectoire des vents du désert et l'air y était curieusement plus lourd plus épais. Je n'étais finalement pas sûr de préférer la Squadra au quartier Nord où j'étais né.

Des nuages de moucheron tourbillonnaient, en suspension à deux mètres au-dessus du sol. Je devais aussi penser à me méfier des bandes de la Squadra. On les prétendait décimées par l'U.P.P. mais je n'avais pas été témoin de leur élimination. Ces bandes-là étaient sûrement moins définitivement brutales que les nôtres, mais elles étaient aussi mieux armées et n'hésitaient pas, selon la rumeur, à utiliser un équipement habituellement réservé aux forces d'intervention. Peut-être après tout ces bandes existaient-elles encore et sans doute détestaient-elles toujours les curieux des quartiers voisins...

Le centre de distribution avait été ici éparpillé en plusieurs magasins disposés sur des terrasses d'immeubles. L'existence, en haut, paraissait plus agréable mais je n'avais pas la possibilité d'y circuler sans un laissez-passer

de riverain. La rue était, ici encore plus sûrement qu'ailleurs, séparée du reste du monde. Je n'avais jusqu'ici croisé que deux lézards...

Le clone surgit devant moi alors que je venais de bifurquer dans l'artère qui devait me conduire à *La Ronda*. Il était seul, d'une taille légèrement inférieure à la mienne, avec un visage de figurine de cire absolument lisse qui se creusa aussitôt de mes propres rides. Il se mit à sourire, avec ce sourire que Jorge supportait si mal. Il ne me ressemblait pas, non. C'était pis. Il recopiait toutes les altérations que l'existence avait imprimées à mes traits. J'avais devant moi une espèce de faux sosie qui aurait vécu exactement, minute par minute, la même vie que moi. J'étais persuadé qu'une légère déviation de la cloison nasale, vestige d'un nez fracturé, lui donnait une respiration étrangement sifflante et que, dans le même ordre d'idées, trois rides rigoureusement parallèles n'allaient pas tarder à sillonner son front. Il était tranquillement en train de piller ma mémoire et je n'aimais pas du tout mon sourire sur les lèvres d'un autre. Les blitters du clone faisaient merveille et connaître tout de mon existence ne lui prit guère plus de quatre ou cinq secondes. Les trois rides apparurent sur son front.

— Vous êtes surpris ?

Sa voix avait subi les mêmes quantités de tabac et d'alcool que la mienne. Étais-je vraiment surpris ? La métamorphose du clone était spectaculaire, certes, mais son isolement m'intriguait encore davantage. Je m'attendais à une brigade de Devineurs, pas à un homme seul. Je devais éviter de développer toute pensée agressive et je m'abstins de chercher les défenses matérielles du clone.

Il me semblait brusquement que la silhouette de cette dangereuse machine avait grignoté les quelques centimètres qui la séparaient de ma taille.

— Vous allez à *La Ronda* livrer quelque chose... Mais livrer quoi ? reprit le Devineur.

Comme je l'ignorais moi-même, les informations qu'il recevait devaient lui paraître confuses. Je ne devais pourtant pas le laisser aller plus avant sur la voie du soupçon... Je me mis à penser à la ville, à moi, à la ville et moi, à Dieu, au bien et au mal, à la finalité de mon existence... Les trois rides du clone se creusèrent. Dans ce maelström métaphysique, le clone était comme un naufragé balloté par la tempête. Je me mis à rire.

— Pourquoi riez-vous ?

— Parce que j’ai envie de rebrousser chemin et de ne pas livrer ces films pornos. Tout cela est tellement ridicule.

Il lâcha un rire bref. La présence de ce clone existentiel en face de moi devenait positivement hallucinante. Quel genre de technicien avait réussi ce prodige ?

— Je cache quelque chose..., murmura le Devineur.

— Pardon ?

— Vous cachez quelque chose.

— Je cache ma peur. On m’a recommandé de ne jamais avoir peur devant vous. Comment font les habitants de la ville pour faire semblant de ne pas avoir peur ?

Le sourire du clone s’accentua.

— Vous n’auriez pas un tout petit peu envie de me tuer ? demanda-t-il.

J’ignorais si le programme des clones incluait cette forme de provocation ou si, plus prosaïquement, j’avais distraitemment laissé échapper un fantôme de pensée assassine.

— Je n’ai envie de tuer personne. Je suis fatigué.

— Je suis fatigué..., répéta le clone comme s’il interprétait plus longuement cette information.

— Vous n’êtes pas fatigué ? insistai-je.

Je devais approcher de la zone critique dans laquelle le clone prendrait la décision de m’abattre. Qu’est-ce que je partageais avec lui ? L’acquis, naturellement, dans sa quasi-totalité. Et tous les réflexes et raisonnements nés de cet acquis. Mais ces microprocesseurs que les blitters devaient chauffer à blanc ignoraient tout du cerveau reptilien, ce complexe génétique phénoménal hérité d’ancêtres à écailles...

J’imaginai les capteurs du Devineur braqués sur moi, ses cartes neurales reliées à mon cerveau par d’invisibles faisceaux où circulaient des milliards de données. Un trafic unilatéral. Le clone était-il protégé contre l’écriture ? Probablement pas entièrement. Dans ce cas, où et selon quels critères de sélection stockait-il les informations qui lui permettaient une métamorphose physique et mentale ?

Je me mis à penser aux couleurs, à définir une palette rigoureuse avant d’associer à chaque teinte un arôme qui ne lui correspondait pas. J’accouplai ainsi le rouge avec la menthe, le jaune avec la fraise, le bleu avec la vanille...

Une gerbe de rides minuscules tressauta aux commissures du Devineur. J'avais ce genre de tic lorsque je sentais échapper une situation importante... L'union hérétique des couleurs et des parfums n'était pas suffisante pour déstabiliser le clone. J'ajoutai donc à chaque couple un mot qui ne pouvait être obtenu par association d'idées.

Rouge, menthe et serpent.

Jaune, fraise et pixel.

Bleu, vanille et coupe-ongles.

L'exercice n'était pas si simple qu'il y paraissait. Je devais lutter contre les mots qui surgissaient comme des bulles à la surface de mon inconscient. Ceux-là reflétaient, parfois sans évidence apparente, une logique intellectuelle rigoureuse qui aurait permis au Devineur de retrouver ses marques... Je projetai ainsi une centaine de combinaisons vides de sens, un déluge d'informations qui paraissaient codées et que le clone s'efforçait vainement de déchiffrer. Langage d'une machine folle que le Devineur digérait à la vitesse de la lumière. Il essayait d'assembler les combinaisons et les unions nouvelles paraissaient toujours plus insensées. Pis, elles se reproduisaient maintenant sans décision centrale, comme un rétrovirus, se multipliaient en une arborescence fantastique et irrévocablement destructrice. Les routines déchaînées envahissaient ses tiroirs et on n'allait sûrement plus tarder à pouvoir faire cuire un œuf sur le crâne de cette face de lune. Dans un rush épouvantable d'informations incohérentes, je n'oubliais évidemment pas d'engager vivement le clone à redéfinir les vraies valeurs de l'existence... Et le flic-vampire continuait toujours à engloutir ce sang empoisonné, cette pensée-piège... Rien ne pouvait plus l'arrêter. Aucune protection n'avait été prévue contre l'insatiable boulimie inscrite dans son programme.

À l'association noir, citron et miroir, les traits du clone se modifièrent. Toutes les expressions humaines reflétant des sentiments forts se succédèrent sur son visage à une vitesse ahurissante. Je n'avais plus une pâle copie en face de moi mais le succube de l'humanité entière, un musée ambulant des rictus signifiants de toutes les civilisations confondues.

Je crus percevoir – mais peut-être n'était-ce justement qu'une impression – un message de détresse. Comment un clone pouvait-il envoyer un message de ce genre ? Il n'était qu'un assemblage de microprocesseurs et de cellules hyper-spécialisées. À moins qu'un warning, qu'un signal de bug ne soit incorporé à son programme... Les clones, paraît-il, ne

développaient jamais de cancers. Sans doute parce que leurs cellules ne nourrissaient aucun espoir de sortir un jour du rôle pour lequel elles étaient conçues...

La stupeur commença à dominer le kaléidoscope de grimaces affichées par le Devineur. Il était dans une pièce noire, devant un miroir où se reflétait un citron qui n'existait nulle part ailleurs. Il venait probablement de franchir le point de non-retour.

Mystérieusement avertis, deux autres Devineurs surgirent à l'autre bout de la rue. Ils s'approchèrent avec leurs masques neutres. Mon clone leur délivra les informations qu'il continuait maintenant seul à générer. Il leur vomit en quelques nanosecondes un océan de données hystériques et les deux Devineurs devinrent fous. Le désastre allait désormais remonter la chaîne des clones comme les étincelles d'un cordon Pickford^[1]. Je n'avais plus grand-chose à faire ici.

Les clones ne s'occupaient plus de moi. Ils échangeaient des torrents d'informations dont le listing allait provoquer quelques sérieuses migraines chez les programmeurs de l'U.P.P.

Je m'éloignais tranquillement en direction de *La Ronda*. Mon sourire de satisfaction flotta un instant sur les lèvres du premier Devineur devenu désormais définitivement abruti...

7

La Ronda était surtout connue pour avoir été le bar préféré de la Chica, l'enfant prodige du tango, la sainte de la danse. Car la Chica était une sainte, assurément. À huit ans elle enflammait ses partenaires sur la piste circulaire de *La Ronda*. On racontait que ceux qui avaient eu le privilège de danser avec elle n'étaient plus jamais comme avant et qu'ils finissaient par mourir d'épuisement à force de s'entraîner pour être à la hauteur de leur petite cavalière d'un soir. Mais la Chica ne donnait jamais une seconde chance et ceux qui n'étaient pas morts de fatigue crevaient quand même de déception... On disait aussi – mais la presse censurée autorisait tellement de légendes – que la Chica était une extraterrestre, qu'aucun être humain ne pouvait danser aussi bien aussi tôt. *Too much, too soon*. Pour moi, la Chica avait une autre qualité que son fabuleux don pour le tango : elle faisait l'unanimité dans la ville. Elle était le lien sacré de notre peuple, la matrice qui enfanterait la génération flamboyante, celle qui briserait enfin les frontières des quartiers. Et les enfants de la Chica chanteraient à nouveau : *El pueblo unido...*

Tout le monde aimait la Chica. Elle représentait le symbole d'une réconciliation possible.

À onze ans, la Chica avait déjà cinquante amants et son ventre brûlé par les drogues adolescentes, était plus sec que les oasis localisées par les escrocs vendeurs de plans.

À douze ans, la Chica s'était suicidée en avalant dix-huit tubes de méthédrine. Mais on n'avait retrouvé que la moitié de son corps. On l'avait

découpé à hauteur du bassin et le voleur s'était enfui avec les jambes de la sainte.

Et, bien sûr, pour nous tous, la Chica n'était pas morte. Pas plus que Razzaguardi, pas plus que Malatesta... Nos idoles ne pouvaient pas mourir. Et les Pleureuses ne se lamentaient que sur des fantômes... Personne ne doutait qu'un jour la Chica ne refasse son entrée à *La Ronda*, au bras, peut-être, d'Angelo Razzaguardi. Et ils danseraient toute la nuit sur des rythmes simples...

Le vigile privé m'intercepta à dix mètres de l'entrée du bar.

— Où tu vas comme ça, paysan ?

J'entendais les accords des bandonéons qui fusaient à travers les meurtrières du bar. Je souriais et ma présence ennuyait le gorille.

— Je te connais, rumina le cerbère. Ceux de ton quartier t'appellent le Golden Boy, mais tu ne feras pas ici ce que tu as réussi chez les ploucs du Sud !

— Je viens livrer quelque chose, de la part de Tokyo.

Son regard s'embua. Il parut un instant désorienté et se souvenir de l'existence des clones de l'U.P.P... Il regarda par-dessus mon épaule.

— Tu n'as pas eu de problème pour arriver jusqu'ici ?

— Quel genre de problème ?

Le vigile m'observait comme si j'étais en train de vomir un nœud de couleuvres.

— Fais pas le malin. T'es plus dans ton repère de graisseux ici.

Il n'était plus vraiment convaincu de ce qu'il disait. Toutes les certitudes qu'il entretenait sur l'étanchéité de la Squadra s'effondraient.

— J'aimerais ne pas m'attarder, j'ai précisé.

Ce gars-là tenait son quartier en très haute estime et j'avais, bien involontairement, écorché ses convictions. Des vagues de douleurs ridaient le masque de férocité qu'il affectait d'adopter. Il n'avait pas fini de s'interroger lorsqu'il apprendrait la destruction totale de l'Unité de prévention psychologique...

— On t'attend à l'étage, se décida-t-il enfin. Passe par l'escalier de service.

Je regrettais une seconde de ne pouvoir entrer à *La Ronda*, regarder la piste sur laquelle la Chica avait dansé... Si Jorge apprenait que j'étais venu ici, il me poserait des tas de questions de ce genre. Et il serait déçu de savoir que j'étais passé par l'étroit escalier de fer qui serpentait sur la façade...

Sans rien voir de ce qui se passait à l'intérieur du bar. Il tirerait sûrement de cette frustration un nouveau motif de mépris. Je me sentis sourire. Humiliation et frustration restaient les deux mamelles de la force.

Personne n'avait tenté de déboulonner l'escalier de service de *La Ronda*. Je ne sais pas si ça rendait la vie meilleure...

Je commençais à ressentir le besoin d'alcool. Ce n'était évidemment pas encore au point de se rouler par terre mais un manque qui s'apparentait davantage à la faim investissait lentement chaque fibre de mon corps et mobilisait une part croissante de mon attention. Je devais pourtant rester vigilant. Je n'avais après tout parcouru que la moitié du trajet. Je me demandais si Tokyo se doutait de ce que j'allais tenter en me faisant servir d'autorité une menthe à l'eau. Si j'avais eu besoin d'user de la force, il m'aurait probablement commandé un de ces cocktails bourrés de dynamite qui vous faisaient brusquement voir la vie comme un vieux comic-book de la Marvel... Tokyo savait voir les gens. C'est à cette qualité qu'il devait d'être encore en vie.

Au bout de l'escalier il y avait une porte blindée sans poignée. Le heurtoir de bronze représentait deux scorpions enlacés par la queue. Je le laissai retomber et les échos du tocsin résonnèrent loin dans l'immeuble. La rue tout entière devait à présent savoir que quelqu'un se présentait devant la porte aux scorpions. Ce manque de discrétion ne devait vraisemblablement rien au hasard. Je sentis des regards se poser sur mon dos mais comme il était parfaitement inutile de se retourner je restai immobile, prêt, si personne ne se décidait à me répondre, à user du heurtoir comme d'un shaker. Attendre devant une porte close faisait partie des choses que je ne savais pas faire. J'allais les rendre fous ou sourds s'ils ne se dépêchaient pas de m'ouvrir...

À l'instant où je tendais la main vers les scorpions, l'huis s'est entrebâillé avec un déclic de mécanisme automatique. J'ai poussé la porte, sans avancer. La pièce était plongée dans la pénombre et un nuage de fraîcheur a séché instantanément la pellicule de sueur qui perlait sur mon front.

— Allumez la lumière si vous y tenez, jeta une voix grasseyante. Moi ça ne me sert à rien. L'interrupteur est à votre droite.

Une ampoule nue opacifiée de poussière pendait au bout d'un câble enrobé de papier tue-mouches. La lumière n'était pas suffisante pour

éclairer les recoins d'une pièce vaste et bizarre, aux volumes éclatés, mi-étoile mi-ronde. Une quinzaine de projets architecturaux paraissaient avoir été mélangés pour concevoir ce loft. Plus encore que ces murs tout en angles, leur contenu me suffoqua. La pièce était encombrée de livres et d'appareillages électroniques où je pouvais reconnaître pêle-mêle, relié entre eux par des faisceaux de câbles noirs comme de la réglisse : trois machines à écrire, deux magnétoscopes, un mixer, trois fours, dont un à micro-ondes, une demi-douzaine de consoles d'ordinateurs, autant de moniteurs haute ou basse résolution, une cinquantaine de circuits imprimés le plus souvent simplement scotchés sur les flancs des téléviseurs ou des drives, quelques boîtes mystérieuses sur la façade desquelles palpaient des rangées de diodes rouges ou bleues, plus une flopée d'appareils dont j'ignorais l'existence et la fonction.

Est-ce que ce type avait l'intention de faire sauter toute la ville ? Je n'avais jamais encore croisé quelqu'un d'aussi vieux. J'avais bien sûr rencontré des gens prématurément vieillis par les drogues, l'alcool, les séjours au Cachot ou les bagarres, mais jamais quelqu'un qui paraissait aussi « naturellement » âgé. Il était couleur compost, couleur d'une herbe sèche et pourrie qui l'aurait envahi de la racine des cheveux jusqu'aux ongles en passant par la peau, les dents et la pointe des mamelons. La peau de son torse nu s'avachissait en fanons sur son ventre et ses doigts torturés par les rhumatismes se cramponnaient sur le manche d'un fer à souder. Il devait au moins avoir deux siècles.

Il se tourna vers moi. Je crus d'abord qu'il avait les yeux vairons avant de me rendre compte que deux billes de verre remplissaient ses orbites, l'une bleue et l'autre blanche, aux couleurs du drapeau.

Je me demandai un instant ce qui se serait passé si le Devineur avait exigé de m'accompagner pour constater à l'arrivée que je prétendais livrer des cassettes pornos à un aveugle...

— Si vous avez à parler, faites-le fort, conseilla le vieillard. Je suis aveugle depuis que les vigiles m'ont arraché les yeux et je commence à devenir sourd.

Mon regard se figea sur un poster de deux mètres sur un qui jaunissait sur un mur. Cette photo, je l'avais sûrement déjà vue quelque part. J'étais sur les genoux du Singe et il me montrait un album tapissé de ce genre de clichés. Il m'expliquait, légendait les instantanés et je m'ennuyais ferme.

— Vous regardez le poster, affirma l’aveugle. Tous ceux qui viennent ici regardent d’abord la forme de la pièce, puis les machines et enfin le poster.

— C’est une équipe de football, lançai-je, froissé d’être aussi transparent.

— Ce n’est pas une équipe de football, rectifia l’aveugle qui ne paraissait finalement pas aussi sourd qu’il le prétendait. C’est l’équipe ! Notre équipe ! Celle qui a TOUT gagné. Notre drapeau flottait sur le monde ! Argentina !

Le vieux frémissait et tout cela ne me semblait pas très réel. Avait-il eu vraiment les yeux arrachés par les vigiles ?

— Comment avez-vous baisé ces clones de merde ? se reprit brusquement mon hôte.

Hausser les épaules ou sourire ne servait ici à rien.

— Je suis là, c’est l’essentiel.

Les agates du vieillard fouillaient le vide. La plupart des ouvrages empilés dans les pointes de l’étoile traitaient d’électronique, d’informatique et d’ondes radio.

— Qu’est-ce que vous dites ?

Je détachai le paquet de Tokyo de ma colonne vertébrale et le posai devant l’ancêtre. Ses mains lâchèrent aussitôt le fer à souder et palpèrent l’emballage.

— Avec ça, je devrais y arriver, murmurait-il, fébrile. Je devrais y arriver !

Ses doigts déformés déchirèrent le paquet. Il n’y avait naturellement aucune protection d’aucune sorte. Ma livraison contenait deux circuits imprimés emboîtés l’un dans l’autre. Les index de l’aveugle vérifièrent les composants.

Il manque une résistance ici, mais ce n’est pas grave. J’en ai en stock. Ce transistor-là est un ancien modèle, je le remplacerai.

— Ça sert à quoi ?

— Qu’est-ce que vous dites ?

Je hurlai.

— Ça sert à quoi ?

L’aveugle enfouit précipitamment les deux plaques dans un tiroir.

— Il y a autour de la ville, souffla-t-il en tournant la tête comme un rapace nocturne. Un mur autrement plus infranchissable que les kilomètres de désert et de sables mouvants. Un barrage qui repousse mes messages. Une falaise invisible qui brouille les ondes. Ils ne laissent rien passer ! Moi,

je vais faire savoir au monde que nous sommes toujours vivants, que nous attendons la délivrance...

— Je dois partir. Filez-moi le pognon...

OceanofPDF.com

8

Le retour se déroula sans problème. La défaillance des Devineurs ne devait pas être encore connue et Tokyo avait tout de même dû prendre quelques dispositions pour m'éviter de croiser une bande avec son fric en poche. Je resongeai au vieil aveugle. Le Singe aurait probablement plongé dans ce genre de trip s'il n'avait décidé de s'enfermer dans un jéroboam d'alcool pur. En tout cas, l'aveugle bénéficiait de la protection du service d'ordre de *La Ronda* dont il n'était pourtant pas propriétaire. Qu'est-ce qu'on pouvait bien attendre d'un fêlé des ondes hertziennes ? Les vieux avaient décidément de curieuses marottes...

Tokyo avait une certaine classe. Il n'avait dépêché aucun de ces gorilles à la frontière pour récupérer son pognon. Il ne me faisait probablement pas confiance mais il jouait le jeu avec panache.

Il me semblait que les flics étaient plus nombreux dans la rue. Les jours d'ouverture de l'Hyper échauffaient toujours les esprits. L'incendie au Nord ne paraissait toujours pas maîtrisé. Un épais cordon ombilical de fumée noire reliait la ville au plafond de nuage ocre.

— Tu devrais pas traîner, Golden Boy. La nuit va pas être bonne.

Je me détournai vers la paire de lunettes noires et rondes qui m'adressait la parole. Les lunettes étaient soulignées de fines moustaches noires. Les autres miliciens me fixaient aussi. Je devinais, sans apercevoir leur regard, l'envie qui les brûlait de m'embarquer, de m'emmener derrière le mur d'enceinte du Cachot et de me faire passer quelques dizaines de volts dans les couilles. Je crois que ces flics me préféraient à l'époque où j'étais encore à la tête des Communards, une sacrée bande qui avait secoué les nuits de

cette ville pendant deux ans. Deux années de bastons, d'émeutes et d'affrontements avec la milice. En fait, ils me haïssaient en ce temps-là mais ils savaient pourquoi. Les raisons de cette haine aujourd'hui leur échappaient un peu et ça les rendait plus hargneux encore. Après mon expédition dans le quartier Sud, ils avaient longtemps cru que je préparais un autre coup, un plus gros encore. Ils n'attendaient que ça pour me crever, pour couper la queue trop droite du Golden Boy, pour tuer l'idole dans le berceau de sa gloire... Depuis Razzaguardi et Malatesta, ils avaient reçu des consignes très strictes : Il ne fallait plus laisser grandir les meneurs. Mieux valait un martyr qu'un leader vivant. Les martyrs, de toute façon, ne faisaient plus recette. Notre peuple avait perdu la mémoire en même temps que son histoire.

Mais je n'avais pas offert aux flics cette satisfaction. Le Golden Boy était mort, mais d'une façon qu'ils ne pouvaient comprendre.

Je renvoyai un sourire à la paire de lunettes noires qui cracha sur le sol, à quelques centimètres de mes semelles.

La Mouche m'attendait sur les marches de l'escalier métallique, il grimaçait en palpant les contours de son pied blessé. Il ne paraissait ni surpris ni soulagé de me revoir. Je le soupçonnais de m'avoir suivi, sans doute même au-delà du *no man's land*. Il n'était naturellement pas prêt à l'avouer.

— C'est pas une vie..., marmonnait-il. Y a plein de flics là-haut. Ils veulent empêcher les sinistrés du Nord de venir ici par les toits. Ils m'ont tiré dessus avec leurs putains de balles en caoutchouc. J'étais sur une corniche. Tu te rends compte ? C'est pas de l'assassinat pur et simple ?

La Mouche restait très émotif. Il ne parvenait pas à banaliser le crime ordinaire. Il baissa les yeux sur son pied, conscient que je n'étais pas disposé à partager ses points de vue sur le monde.

— Je suis sûr que mon pied s'infecte, gémit-il. Ça me fait un mal de chien.

Il me suivit dans l'escalier.

— Et pour toi ? Ça s'est passé comment ?

— Amusant...

Il dut se demander si c'était mon expédition que je jugeais amusante ou sa façon de poser des questions dont il connaissait déjà les réponses. La

Mouche avait des raisonnements tout aussi tordus que ses parcours aériens. Il avait définitivement adopté la périphrase comme la chicane, et la ligne droite n'était plus jamais le plus sûr chemin pour se rendre d'un point à un autre.

Le Singe dormait par terre, sous la dernière fenêtre qu'il venait de condamner. Il suçotait dans son sommeil le goulot d'une bouteille de vin vide, comme un nourrisson sa tétine. La flamme d'une bougie répandue en flaque de suif tremblotait sur la table.

— Tu vas continuer à vivre ici ? a soupiré la Mouche.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait sauter au Nord ? demandai-je en écartant une des planches que le Vieux avait sommairement clouée devant la fenêtre.

— La Pyramide...

Je soulevai un sourcil intéressé. La Pyramide était l'unique centre de distribution du quartier Nord.

— Le Contrôleur a fait savoir qu'il n'y aurait pas de livraison de vivres supplémentaires et qu'il recommandait aux habitants de prier pendant une semaine, poursuivit la Mouche. On se prépare des jours pas tristes. Les gars vont sûrement organiser des raids sur nous et les autres quartiers frontaliers.

J'avais vraiment envie de rire.

Dans la chambre, j'ai soulevé la latte qui dissimulait ma maigre provision d'aspirine.

— Qu'est-ce que tu planques là-dedans ?

— De l'aspirine.

La Mouche hocha la tête, ravi de la confiance que je lui accordais et que je refusais à ma propre famille. La Mouche n'entrerait de toute façon jamais sans moi dans cet appartement. Il avait bien trop peur que le Singe ne le prenne pour une flic-mouche et ne le flingue à vue.

— Si je pilais un cachet pour l'étaler sur ma blessure ? a-t-il proposé.

— C'est effervescent. Ton pied va faire des bulles.

Je déposai dans la cache le rouleau de billets que m'avait remis l'aveugle. Je n'avais pas rendez-vous avec Tokyo avant la tombée de la nuit. Je remis la latte en place.

— Ça fait un paquet de pognon..., jugea la Mouche, à l'estime.

— Pas assez pour mettre dix mille kilomètres entre les tueurs de Tokyo et toi. T'as retrouvé Gabriella ?

La Mouche prit une fléchette qu'il expédia dans la joue déjà abondamment criblée de Razzaguardi. Une nuée de cafards ronds et gros

comme l'ongle du pouce s'échappèrent du poster.

— Je l'ai pas vue, mais je sais où elle est...

Il s'interrompit et me regarda ressortir d'un carton mes bottes de combat, avec le poignet de commando fixé sous les brides.

— Tu vas remettre ça ? murmura-t-il.

Je lui tendis les bottes.

— C'est pour toi. Tu veux plus te balader là-haut en tenue de danseur. Ça tiendra tes chevilles et ton pied sera mieux protégé.

La Mouche tremblait pire que le Singe en prenant les bottes de combat. Les bottes du Golden Boy. Elles en avaient écrasé des visages et des paires de couilles. Et elles étaient à mes pieds lorsque j'avais lancé mon raid solitaire et suicidaire vers le quartier Sud.

— J'peux... j'peux pas accepter, bafouilla la Mouche.

J'éclatai de rire.

— C'est rien qu'une paire de vieilles bottes ! Tu ne vas pas devenir plus fétichiste qu'une pleureuse ?

Il secouait obstinément la tête.

— Quand ton frère va me voir avec tes bottes, il va m'étrangler, protesta-t-il faiblement.

— Jorge n'étranglera personne. Alors ? Où est Gabriella ?

— Elle vit avec un Brésilien, un Carioca qui tient un bar près des laboratoires.

Je grimaçai.

— Un bar à cobayes ?

La Mouche hocha la tête.

— Et elle y tapine ? insistai-je, sèchement.

— Je sais pas Diego. J'ai pas eu le temps d'aller vérifier et puis j'aime pas trop traîner du côté des laboratoires. J'peux les essayer tout de suite ?

— Bouffe-les ! Et ce Brésilien, c'est quoi ?

La Mouche haussa les épaules.

— Tu sais, tous les Cariocas qui trafiquent avec les labos se font du fric. Tu devrais demander à Tokyo. Le travesti qui l'accompagnait ce matin vient de là-bas. Mais on m'a dit que ce type laissait personne approcher de ta sœur.

— Ah oui ?

Il enfila une des bottes. Elles étaient trop grandes d'une ou deux pointures et ça lui faisait un pied étrangement disproportionné, mais il ne

parut pas s'en formaliser. Il boucla les brides sur son mollet. Il leva la tête, ravi, aperçut mon sourire et fronça les sourcils.

— Où tu vas ?

Je quittai la chambre. Le Singe roupillait toujours. Il ne se réveillerait qu'au milieu de la nuit, seul, avec du béton entre les oreilles. La Mouche me rappela.

— Diego ! J'ai oublié de te dire... Les Marins de Cronstadt sont drôlement remontés. Ils racontent partout qu'ils vont couper les couilles des Enragés et qu'ils vont mettre ton frère au tapin !

J'étais déjà dehors. Le ciel ressemblait à du marbre.

Le quartier des Brésiliens résonnait de mille accords de guitare mille fois plaqués sur dix mille caisses vernies. Avec la Chica et ses orchestres d'amants, ils étaient les seuls à n'avoir pas renoncé à la musique. Et l'absence totale de passerelles aériennes expliquait sans doute le monde qui traînait dans les rues. Je n'étais pas souvent venu par ici. Ni les Cariocas ni les labos n'avaient bonne réputation. On soupçonnait les uns d'alimenter les autres. Je n'avais jamais vérifié cette rumeur, pas davantage celle-là que l'autre qui prétendait que les Brésiliens vendaient leurs gosses aux labos pour se payer leur came. Ils consommaient essentiellement des amphétamines et un mélange de champignons qui les emmenait loin au-dessus de la ville pour danser la samba. Cette surconsommation d'excitant plongeait les Brésiliens dans un état de fébrilité permanente qui rendait ces rues plus dangereuses qu'une poudrière encombrée de fumeurs. Il y avait sûrement d'autres moyens pour se faire du fric que de vendre des mômes à des labos d'où ne sortaient officiellement que des tonnes d'hypnotiques distribués gracieusement.

Les canalisations paraissaient ici encore plus endommagées que chez nous. Quelques unes crevaient l'asphalte et vomissaient dans la rue des torrents d'immondices. Le sol était noir, graisseux. Les pieds des danseurs de samba avaient incrusté les sanies dans la pierre. Les façades elles-mêmes semblaient exsuder une huile excrémentielle. Ce décor me faisait curieusement songer à des images d'enfance. Je revoyais le Singe nous poursuivre dans la rue, Gabriella, Jorge (qui avait appris plus vite à courir qu'à marcher) et moi. Je ne me souvenais plus des sottises que nous avions

faites et qui avaient provoqué la colère du Vieux, mais il gesticulait en hurlant :

— Je vais vous boucher le trou du cul, bande de bons à rien, et vous suerez de la merde !

On devait selon le même principe, avoir bouché l’anus de ce quartier. Pas un mètre carré de béton qui n’ait ici été au moins une fois léché par les flammes ou égratigné par une explosion. J’étais bien sûr habitué à ces décors d’apocalypse, apocalypse molle faite de renoncement et de maintenance déficiente, mais j’en ressentais toujours de la gêne, une sorte de honte diffuse dont je ne parvenais pas à cerner les motifs. Les Brésiliens que je croisais s’efforçaient de ne pas me regarder mais les vibrations de leurs pensées agressives se concentraient en un faisceau qui me pénétrait le crâne comme un rayon laser.

Mon sourire se dilua en une grimace indécise.

J’entendais penser les Cariocas !

« Qu’est-ce que ce Churasco vient foutre ici ? »

« On va te faire danser sur la braise, païsan ! »

« Il doit avoir du fric. J’veis me le faire. »

Médusé, je m’immobilisai en plein milieu de la rue. Les lunettes rondes et noires se tournèrent vers moi. Je n’avais rien avalé depuis ce matin qui pût contenir un hallucinogène et l’air du quartier ne me semblait pas moins chargé en anxiolytique qu’ailleurs.

« T’as pas l’air d’avoir la conscience tranquille, mon gars... »

Je venais d’isoler, parmi l’éventail d’injures qui se glissaient dans mon cerveau, la pensée du flic qui m’observait. Et je ne comprenais toujours pas ce qui m’arrivait...

Le flic s’avança, la main négligemment posée sur la poignée de sa matraque. C’était une vigile Brésilien. Ils n’avaient pas meilleure réputation que les autres.

— Allonge-toi à plat ventre, mon gars ! Les bras en croix et les paumes collées au béton.

Mon gars... L’expression ponctuait chacune de ses pensées. Je savais déjà qu’il espérait trouver des explosifs sur moi. Les laboratoires étaient une des cibles privilégiées des bandes et des saboteurs isolés. En principes, les flics ne s’occupaient guère de ça. Les labos assuraient leur propre défense. Je m’allongeai. Quelques Cariocas s’arrêtèrent pour contempler le spectacle.

Les mains du flic me palpèrent sous toutes les coutures. La matraque accrochée à sa ceinture me heurtait la joue et l'asphalte sentait l'urine.

— Relève-toi ! ordonna-t-il, déçu.

Je m'exécutai, docile et souriant. Mon sourire ne lui plaisait pas non plus.

— T'es perdu ou tu cherches des ennuis ?

La pellicule de graisse qui souillait le bitume imbibait mes vêtements.

— Je viens parler à ma sœur.

— Ici ? sursauta le flic.

Il me scruta, de plus en plus agacé par ce sourire qu'il prenait pour une marque d'ironie.

— Ta sœur, ce serait pas ton frère par hasard ? tonitrua le milicien avant d'éclater de rire.

Quelques spectateurs gloussèrent. Les autres s'éloignaient déjà. Si j'avais eu du pognon sur moi, le flic s'était forcément chargé de m'en soulager. Je n'étais désormais plus une proie intéressante. Sans le vouloir, cette paire de lunettes arrogantes m'avait rendu un fier service. Je n'allais quand même pas le remercier...

— Tu sais que tu vas vers les labos par là ? reprit le flic.

— Bien sûr. Je suis né dans cette ville.

Il fronça les sourcils, perplexe. Qui n'était pas né dans cette ville ?

— Je peux passer ?

— Personne ne t'en empêche, mon gars. Absolument personne.

Le flot des pensées étrangères s'était interrompu aussi brutalement qu'il avait surgi. Les visages étaient redevenus des murs.

Je m'éloignai, songeur. Ma rencontre avec le Devineur avait-elle un rapport avec ce phénomène ? J'avais, dans ce duel avec le clone, joué le rôle du « Source Disk » et je ne voyais pas comment les microprocesseurs fous de mon adversaire avaient pu me renvoyer une partie de leurs programmes de télépathes... Il n'y avait pas d'explication techniquement plausible et je préfèrai penser que j'avais été victime d'un retour d'acide. Ça m'arrivait encore de temps à autre et la ville, dans ces secondes de pure fantaisie, prenait des allures de station orbitale dessinée par un illustrateur des années 60...

L'impression d'authenticité des messages perçus s'estompa peu à peu et le mur d'enceinte des laboratoires obtura mon horizon.

9

Les Brésiliens n'avaient pas d'idoles dans cette ville. Sur les murs des labos, ils avaient imprimé au pochoir des silhouettes d'animaux, fauves, rapaces et reptiles en majorité. Ils avaient atteint le degré de lettrisme zéro et les rayons de leur Hyper étaient uniquement distribués en icônes. Le mur d'enceinte des labos ressemblait à une falaise couverte dans la partie supérieure d'une mousse acide qui brûlait les paumes des acrobates. Ce n'était naturellement pas la seule défense de ce village dans la ville. J'étais encore gosse lorsque Edson « El Jefe » Tostao avait lancé, avec ses Terrorpods, un raid contre les labos. Il n'y eut qu'un survivant, volontairement épargné afin qu'il puisse abreuver ses contemporains de récits d'horreur. La bande des Terrorpods, selon lui, avait réussi à franchir le mur avant d'être mise en pièces par une harde d'animaux hybrides, monstres carnivores tout droit sortis d'un bestiaire fantastique. On y recensait des tigres-boas, des guépards venimeux, des aigles-licornes, des crabes-singes et les inévitables crocolions dont l'évocation faisait rire les enfants. Ces descriptions devinrent sujets à plaisanterie, le survivant s'enfonça dans les marais de la drogue et on ne revit jamais un seul Terrorpods. Si les contes de Tostao prêtaient à sourire, il était toutefois clair que les labos savaient se défendre et plus aucune bande ne s'aventura de ce côté-là. Il y avait bien d'autres endroits pour organiser de belles bastons (ou de beaux bastons comme Jorge aimait à les masculiniser).

Des travestis à pommettes hautes et peau cuivrée arpentaient la rue, le long du mur.

« El Jefe » n'avait pas vécu assez longtemps pour devenir une idole et sa seule expédition un peu ambitieuse s'était soldée par un massacre. Et les travestis brésiliens ne respectaient rien du tout... Ils marchaient au pied du mur comme on monte la garde, presque entièrement nus, la queue ramenée entre les cuisses et maintenue par un élastique accroché à leur string de Lycra. Jorge les appelait les « Putanos » mais il n'aurait sûrement pas risqué ses Enragés dans une baston contre ces gens-là. La plupart des clients des travestis étaient des cobayes qui dépensaient le salaire de leurs sacrifices dans la dope et le foutre. Les labos ne payaient pas bien, mais ils payaient quelque chose. Cela suffisait à remplir leur liste d'embauche. Les cobayes n'avaient qu'une chose en commun : l'omerta, la loi du silence. Personne ne savait ce qu'ils devaient subir en échange de quelques billets. La majorité s'en tirait avec des handicaps mineurs, borgnes (rarement atteints d'une cécité complète), vérolés, boiteux, affublés de déformations osseuses, sourds ou chauves, amaigris par des fièvres à répétition et des coliques permanentes, édentés, paraplégiques parfois... Mais depuis quelque temps, les cobayes quittaient les laboratoires avec la peau presque transparente. Ils avaient naturellement commencé par masquer cette tare mystérieuse avant que les plus jeunes d'entre eux ne décident de l'exhiber, fièrement, comme la marque d'une race nouvelle. Ils se promenaient maintenant torse nu, comme des écorchés, et leur présence dans un bar suffisait généralement à le vider de moitié. Il était difficile de tenir une conversation avec une tête de mort enrobée de gélatine ou de serrer une main transformée en un fouillis de tendons et de veines où pulsait avec une violence inouïe un sang carminé.

La Mouche et Jorge les prétendaient contagieux, mais les cobayes s'aventuraient rarement au-delà de la périphérie des labos et des quelques bars dont ils constituaient l'essentiel de la clientèle. Je cherchais précisément un de ces établissements, l'amertume chevillée au cœur en songeant que Gabriella pouvait s'offrir à ces colonies d'écorchés vivants. Ma sœur était une putain – et je ne voyais pas comment il aurait pu en être autrement – mais elle était largement assez belle pour s'offrir à demeure un parvenu de la Squadra ou, à la limite, pour travailler dans une volière de luxe du Contrôleur, quelque part dans le quartier Sud... Mais un bar à cobaye ! Je ne pouvais imaginer ça.

— *Hey vaquero ! Viens tâter ça !*

Contrairement à ses collègues, ce putano avait la peau blanche, trop blanche, laiteuse, des épaules osseuses où tranchaient les mèches noires d'une perruque aile de corbeau. Je ne savais pas trop s'il s'agissait d'un faux blond ou des stigmates de la singulière maladie des nouveaux cobayes. Il secouait sa poitrine hypertrophiée et passait une langue gourmande sur ses lèvres. Sa langue était légèrement violacée, comme celle de tous les consommateurs de Purple Rain, ces cristaux aphrodisiaques dont Tokyo était particulièrement friand.

À son léger piétinement fébrile, je reconnaissais aussi le symptôme des usagers du célèbre S.T.P. Vroom Vroom. Les veines de ce putano charriaient des feux de bengale. Un autre travesti, splendide métis, tenta de s'approcher. Mon albinos le chassa d'un curieux bruit de gorge. J'avais besoin d'un allié en terre étrangère et je m'approchai de la fille de craie. Elle souriait en secouant sa chevelure, comme pour me convaincre qu'il s'agissait de ses propres cheveux.

— Tu as frappé à la bonne porte, Ajentino... Ma bouche sait faire des choses que tu n'oublieras jamais.

Les quelques lunettes noires qui traînaient dans le coin se désintéressèrent de moi. Je n'en demandais pas plus.

Je me tournai vers l'enseigne en laqué noir qui indiquait l'entrée d'un bar souterrain.

— Je t'offre un verre d'abord ?

Le sourire du putano s'atténua.

— Si tu as besoin d'un remontant, j'ai ça chez moi.

Deux billets crépitèrent au bout de mes doigts. À ce petit jeu, je devenais aussi habile qu'un dealer de plans.

Le travesti ne portait qu'un cache-sexe de cuir maintenu par une chaînette dorée. Je me demandai où elle allait planquer le fric.

— Je préfère aller boire là-dedans.

L'albinos m'épiait. Il cherchait à me deviner. Il n'était pas le seul. Et mon sourire le désorientait tout autant que les autres...

— C'est un bar de cobayes, lâcha-t-il enfin. Tu n'y seras pas bien reçu.

— Avec toi j'ai une chance...

Le putano avait des yeux couleur de cerise pourrie. Je lui offrais quand même de quoi s'offrir une ou deux doses... La suite du parcours le faisait encore hésiter. J'avais tellement peu de chance d'en sortir vivant qu'il se

demandait comment m’extorquer un maximum de fric d’avance. Je me mis à rire. Mon poing se referma sur les billets.

— Avec ou sans toi, chuparon ?

L’albinos jeta un rapide regard panoramique sur la rue avant de hocher la tête. Les billets disparurent dans la minuscule gaine de cuir plaquée sur son pubis.

— C’est tes couilles, après tout... murmura ma cavalière en se dirigeant vers l’entrée du bar.

Les lunettes noires étaient revenues vers moi.

Je songeai en descendant les escaliers de ce bar pompeusement baptisé *Universal* que je devais savoir à qui il appartenait. Peu d’hommes étaient capables de tenir en main une clientèle de cobayes fanatisés, de putanos à la lame facile, de Cariocas brûlés par les amphés, d’épaves solitaires qui échouaient là parce qu’un mur les empêchait de ramper plus loin, de flics véreux et de dealers d’émotions létales, clientèle cosmopolite aussi violente que rongée par les acides de la ville. Tio Pepe était un de ces hommes-là. On l’avait prétendu aussi fort que Razzaguardi et Malatesta réunis mais il avait choisi la voie tracée par le Contrôleur, la milice et les laboratoires. Et lui était encore vivant...

Tio Pepe était au trafic officiel ce que Tokyo était au marché noir : un seigneur de l’arnaque légalisé. Je détestais l’idée que ma sœur pût travailler pour ce type...

L’escalier descendait plus profondément dans les entrailles de la cité que je ne l’avais imaginé. Au bas des marches, deux Ninjas aux phalanges garnies de bagues aux angles mutilants filtraient discrètement les entrées. La présence de mon guide à la peau trop blanche parut les rassurer et ils firent laborieusement semblant de se désintéresser de moi.

Une lumière indirecte rouge et bleue atténuait les extravagances physiques des cobayes et parvenait presque à opacifier les silhouettes des écorchés. Le bar en était plein. À moins que le reflet des murs laqués n’en multiplie artificiellement le nombre...

Il régnait ici une chaleur de serre. Je me demandai un instant si on ne ventilait pas dans ce cube enfumé quelques vagues de micro-ondes.

— Est-ce qu’on peut manger de la nourriture dont on a rendu les molécules complètement folles sans devenir fou soi-même ?

— Qu’est-ce que tu dis, Ajentino ?

— Rien.

Je débusquai une béance dans la muraille d'écorchés vissés au bar. Je m'y incrustai et commandai deux « Rapido ». Il était largement temps de commencer à boire. Les regards des cobayes étaient occupés à me peler vif.

— Tu cherches l'émotion forte ? gloussa mon albinos.

Je lui collai son Rapido entre les mains. Elle avait des ongles incroyablement longs. Je les devinais affûtés et durs comme des lames. Une vingtaine de clients bâclaient une samba molle sur la piste circulaire. Les autres consommateurs se partageaient entre le bar et les alentours de cette piste dont l'éclairage au sol jetait des lueurs de laser au travers du corps des écorchés. Une majorité de cobaye et de putains, hommes et femmes. Mais pas Gabriella.

— On peut monter ici ?

Mon travesti s'est fendu d'une grimace.

— Y a des lits au premier mais c'est plus propre chez moi.

Un cobaye s'approcha de moi. Il était ivre, chauve et presque entièrement transparent. Je voyais battre son cœur à travers ses côtes et ses poumons, selon la lumière mouvante des spots, devenaient bleus, verts ou violets.

— J'ai les boules, t'as le terrain, on s'est fait une partie ? a ricané l'écorché.

Je souriais.

— Laisse-nous tranquilles, merde ! a craché ma cavalière.

Le rythme de la samba s'accélérait.

— Elle parle à ta place ? m'a demandé le cobaye sans cesser de me fixer. J'achevai d'un trait mon Rapido et fit rouler doucement le verre vide sur le comptoir.

« Je vais lui casser les dents ! » pensait le cobaye.

— Te donne pas cette peine, j'ai répondu en lui balançant mon dentier entre les mains.

Une lueur de stupéfaction traversa le regard de la tête de mort. Il regarda mon dentier posé dans sa paume et la pointe de mon pied droit le cueillit en pleine tempe. D'une manchette de l'avant-bras, j'explosai la mâchoire d'un autre teigneux qui prétendait s'approcher. Cet avant-bras était plus dur qu'un rail. Une vilaine fracture ouverte compliquée d'infection osseuse avait contraint les médecins à remplacer radius et cubitus par une simple barre de métal d'un poids effroyable. Mon épaule droite s'était légèrement affaissée avant que mon deltoïde et mon biceps ne se musclent suffisamment pour corriger ce déséquilibre. Mon trapèze était resté bancal

et l'un des deux cobayes n'avait plus de mâchoire inférieure. L'autre se relevait. Une lame longue d'une main venait d'éclore dans son poing fermé.

Le dos collé au bar, j'attendais. Les cobayes formaient demi-cercle devant moi. La solidarité de ces mutants de la pharmacopée n'était qu'un leurre. Une curieuse sensation enflait dans mon ventre. Une sensation vieille de dix mille ans. Je ne m'étais pas battu depuis si longtemps...

— Je t'avais prévenu, connard ! siffla mon guide en s'écartant.

Je bloquai l'assaut du cobaye au poignard et lui fis manger mon avant-bras d'acier. Je le retins par les cheveux pour le frapper encore... De splendides lésions internes fleurissaient sous sa peau translucide. Le poing qui serrait les fils barbelés tatoué sur mon avant-bras percuta une dernière fois le front du cobaye.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? tonna une voix.

La musique cessa brutalement. Tio Pepe venait d'apparaître au pied de l'escalier. Le travesti qui était le matin même avec Tokyo l'accompagnait. Pepe était un géant à la peau sombre. Il souriait pour montrer toutes ses belles dents en or. Il portait sur son torse nu des badges aux couleurs brésiliennes dont les épingles lui crevaient la peau.

Les cobayes refluèrent. Je m'approchai de celui qui était toujours au sol.

J'ai tendu la main.

— Refile-moi mes dents. Elles t'iraient pas. T'as une trop grande gueule.

Tio Pepe éclata de rire.

— Le Golden Boy en personne ! Chez moi ! Quel honneur !

Les choses sérieuses commençaient et je ne savais toujours pas où était ma sœur...

10

D'étranges poissons nageaient dans l'aquarium de Tio Pepe. Des poissons vert et or aux nageoires en forme de bras terminés de minuscules mains à trois doigts. Une dorsale diaphane qui remontait loin sur leurs têtes donnait l'impression d'une chevelure. D'autres créatures bizarres flottaient mollement entre deux eaux, portées par le courant des filtres. Anémones arc-en-ciel au ventre creusé d'une bouche d'oursin dansant lentement autour d'un cube bleuté aux yeux de caméléon. Mais les poissons à bras humains restaient les plus fascinants.

— Tu regardes mes petites sirènes, Diego ?

Les deux Ninjas m'encadraient. Pepe s'était assis derrière une table trop petite pour sa corpulence. Une des petites sirènes semblait m'observer à travers la vitre épaisse de l'aquarium.

— Viens t'asseoir, Diego.

Les Ninjas m'avancèrent une chaise, juste en face de Pepe. Je sentais leurs bagues impatientes de retailler mon visage.

— Une petite dose de Purple Rain, Diego ?

— Merci. Je ne touche plus à ces trucs.

Tio Pepe fit claquer ses doigts. Un des Ninjas s'avança. Il me présenta sa main sur le dos de laquelle m'attendait un rail de cristaux pourpres. Pepe se pencha légèrement en avant.

— Tu sais que je n'ai même plus le droit à ce plaisir, Diego ? Je t'assure. Il paraît que j'ai le cœur fatigué et des calculs qui me font pisser du vitriol. Un acide de temps en temps dans beaucoup de lait, et c'est tout. Mais toi, t'es encore jeune. Profite, Diego, profite !

— Je t’assure que...

La main baguée du Ninja heurta ma bouche. Pepe m’observait. J’ai hoché la tête.

— D’accord.

J’ai léché le rail sur la main du Ninja. Pepe s’adossa à sa chaise, souriant.

— Encore un peu, Diego ?

L’autre Ninja s’approcha et me présenta un nouveau rail sur le dos de sa main. Les embruns du Purple Rain ruisselaient déjà dans ma tête. Je léchai la main du Ninja.

Pepe fit signe à ses gorilles de s’écarter.

— Tu sais que ça me fait vraiment plaisir de te revoir ? Hein ? Tu le sais ? Tout le monde pensait ici que tu allais succéder à l’autre... Comment il s’appelait déjà ?

La silhouette de Pepe scintillait et ses paroles venaient de loin, très loin.

Pepe se tourna vers ses Ninjas.

— Comment il s’appelait, l’Amérasien ?

— Razzaguardi, gloussa un des affreux.

— C’est ça, Razzaguardi ! Quand il a jeté sa bagnole contre une maternelle, je me suis dit : C’est l’heure du Golden Boy ! Tout le monde a pensé ça. C’était dans la logique de l’histoire. Moi, j’aime bien la logique. Un héros disparaît et un autre le remplace.

— Un héros..., j’ai soupiré, la bouche pleine d’araignées.

— Allons, Diego... Tout le monde se souvient encore. Qui est-ce qui a démoli la bande des Outruns ? C’est Diego et ses Communards ! Qui est-ce qui a foutu à poil toute une brigade ? C’est Diego et ses communards ! Qui est-ce qui a organisé le pillage des entrepôts du quartier Nord ? C’est encore Diego ! Et qui est-ce qui est allé défier le Contrôleur dans son fief du Sud, tout seul sur sa moto ? C’est Diego ! Le Golden Boy !

J’étais défoncé à mort. Le visage de Pepe ressemblait à une spirale sans fin. Les murs vibraient autour de moi et une érection douloureuse me brûlait le bas-ventre. Je connaissais la trajectoire de cette drogue. L’aller s’effectuait sur une autoroute au volant d’un bolide et le retour pieds nus sur un chemin tapissé de clous. Mais une érection que quatre ou cinq éjaculations successives parvenaient à peine à altérer demeurait le phénomène le plus sensible de ce genre de défonce... Je n’allais plus tarder à sodomiser Pepe et ses deux enfoirés de Ninjas et toutes les petites sirènes de son aquarium.

— Pourquoi t’as laissé tomber les bandes, Diego ? Je connais les ragots, pas la vérité.

— Les ragots sont la vérité.

Tio Pepe lâcha un bref ricanement.

— Tu sais que les communards n’ont pas survécu à ton départ... C’étaient de fameux guerriers, mais sans toi ce n’était pas pareil. La plupart se sont fait tuer au cours d’émeutes ou de pillages et les autres pourrissent dans les oubliettes du Cachot.

Tout était devenu flexible autour de moi. Et mon esprit se concentrait tout entier à l’intérieur de ce phallus que je devais absolument planter quelque part...

— Encore une petite dose, Diego ? chuinta Pepe.

Les cristaux mauves crépitèrent sur ma langue. La main du Ninja sentait le foutre. J’étais à la limite de l’overdose, totalement réceptif aux odeurs.

— T’es venu chercher ta sœur ?

Le sourire de Tio Pepe s’était brutalement fermé.

— Je suis venu lui parler, j’ai rectifié.

— Lui parler de quoi ?

— Mon petit frère croit qu’elle est a été enlevée par des mecs du Sud et je ne veux pas qu’il aille la chercher là où elle n’est pas.

Un autre sourire, plus sincèrement féroce, revint sur les lèvres de Pepe. Je ne connaissais personne de plus dangereux que ce type. Tokyo lui-même ne faisait pas le poids.

— Ça m’ennuie, Diego, ça m’ennuie beaucoup. Jorge, ton petit frère, et ses Enragés, ils ont pris la grosse tête ces derniers temps. Tu leur as donné le mauvais exemple, Golden Boy. Ils ne connaissent plus les limites du raisonnable. Tu comprends ? C’est très embêtant. Si Jorge apprend que ta sœur est ici, il viendra la chercher. Rien que pour te prouver qu’il en est capable. Et qu’est-ce que ça va donner les cobayes et les putanos contre les Enragés ? De la merde, Diego, rien que de la merde et pas mal de morts. Je suis responsable de ce quartier.

Je secouai la tête. Ma queue prenait des proportions considérables.

— Ce sont des gosses...

— Des gosses qui savent tuer.

Tout le monde savait tuer ici. Mais ce n’était sûrement pas ce que voulait dire Pepe... Je détournai légèrement la tête. Un des deux Ninjas avait un cul de femme...

« Écoute-moi, espèce de gros maquereau foireux, si tu ne vas pas chercher ma sœur Gabriella tout de suite, je te fais bouffer les couilles de tes Ninjas ! »

— Jorge ne viendra pas ici.

Pepe hochait la tête. Interminablement.

— D'accord, Diego. Je te fais confiance. Mais si ton frère met un pied dans mon quartier avec sa bande de merde, je le traînerai moi-même au Cachot, je lui enfoncerai un pieu dans le cul et je le gaverai jusqu'à ce qu'il explose.

« Et Gabriella ? Tu ne vas quand même pas te tirer sans avoir vu Gabriella ? »

Je me demandais si cette mauvaise conscience qui me sifflait aux oreilles n'était pas que l'écho des intentions avortées que me prêtait Pepe... « Ce serait mieux si Gabriella pouvait parler directement Jorge... »

— Ce serait mieux...

— Qu'est-ce qui serait mieux, Diego ?

Un stylet de glace me clouait la langue au palais. Le froid gagnait lentement mon cerveau. Je sentais la mort toute proche. Je ne la ressentais pas comme un hypocondriaque en proie à la panique mais plutôt comme la victime d'un mal incurable qui s'est depuis longtemps, trop longtemps, habitué à l'idée d'une issue fatale. Le Purple Rain devait être mélangé à une autre saloperie.

Mes mains s'étaient, inconsciemment, portées sur ma queue. J'étais sur le point de déboucler ma ceinture quand Pepe fit claquer sèchement ses doigts. Les Ninjas m'encadrèrent et me lièrent les mains derrière le dossier de la chaise.

— Tu ne vas quand même pas te branler devant moi, Diego ? feula le Brésilien.

Les Ninjas gloussèrent en chœur.

— Ça ne serait pas sérieux. Toi et moi, c'est comme une réunion au sommet...

— Au sommet de quoi ? soufflai-je.

Pepe souriait. Il avait un fer à cheval en or dans la bouche.

— Que tu le veuilles ou non, tu es un chef. Tu es le leader désigné. Tu es à une réunion de chefs de quartier...

Je songai un instant aux railleries des miliciens et des amis de Jorge lorsque je revenais du centre de distribution. Un chef... Je ne voyais pas du

tout où Pepe voulait en venir et, surtout, pourquoi il ne me tuait pas tout de suite.

— Tu vois, Diego, reprit le Brésilien, il manque une culture à cette ville. Je ne parle pas de la culture fétichiste des assassins ou des hors-la-loi, de la culture des graffiti et des bagarres. Une vraie culture. Bien sûr, l'espéranto des prisonniers politiques nous a donné une langue commune, mais qu'est-ce que nous en avons fait ? Nos grands-parents étaient des prisonniers, je suis d'accord, mais nous ? Chaque centimètre carré de cette putain de ville est à nous ! Les flics sont nés ici, eux aussi. Ils sont comme une autre bande, mieux armée et plus nombreuse, mais nous avons tous le même héritage à gérer. Pas vrai ?

Le discours du Brésilien se superposait aux déclarations, faites avec d'autres mots il est vrai, du Contrôleur. À la différence près, toutefois, que je n'étais pas obligé d'écouter, attaché sur une chaise, les interventions publiques du Contrôleur. Pepe n'attendait aucune réponse. Son sourire aveuglait comme une éclaircie dans la chape de plomb en suspension qui enveloppait la cité.

— Il faut que tu comprennes, poursuivit-il, nous ne sortirons jamais de cette ville. Et d'ailleurs pourquoi chercherions-nous à en sortir ? Et pour trouver quoi ? C'est ici que ça se passe ! Moi, je veux des artistes partout ! Des peintres, des sculpteurs, des architectes, des cracheurs de feu, dans toutes les rues. Je veux des couleurs, de la joie, du talent... J'aide les artistes. Putain oui, on peut dire que je les aide !

Les Ninjas se fendirent d'un discret ricanement, à croire qu'ils ne savaient que glousser et tuer...

— Quand un artiste vient me voir, je lui donne un lit pour dormir, une table pour manger et tout ce dont il a besoin pour travailler. Mais vous, avec vos bandes et vos idoles de merde, qu'est-ce que vous foutez ? Vous volez, vous assassinez, vous vous battez entre vous... Votre philosophie, c'est le vandalisme. Qu'est-ce que tu prépares Diego ? Hein ? Tu nous mijotes bien quelque chose ?

Pepe avait des yeux de poisson mort.

— Rien. Je suis hors du coup...

— Ne me raconte pas de conneries ! hurla le Brésilien en s'arrachant un badge de la poitrine.

Un filet de sang épais coulait entre ses seins. Il plaqua sèchement le badge vert et or sur la table.

Je veux que tu reprennes en main ton quartier, Golden Boy ! martela Pepe. Chaque quartier a besoin d'un chef. Si une bande t'emmerde, reviens me voir et je t'aiderai à les mater.

Qu'est-ce qu'il cherchait, cet enfoiré de sauret ? Un larbin pour l'aider à mettre un pied dans nos quartiers ? Et qu'est-ce qu'ils me voulaient, tous ? Cela faisait des années que je ne demandais plus rien à personne, que je me mêlais plus d'aucune bagarre, que je ne défendais plus aucun drapeau... Razzaguardi, j'avais les couilles comme des pastèques. Le Purple Rain n'est pas à proprement parler un mélange hallucinogène mais un halo électrique détournait la silhouette du Brésilien. Mon cœur peinait à pomper les flots de sang charriés par mes artères dilatées...

« Ce chien de vaquero va se trouver mal... »

Je relevai les yeux vers Pepe. Je devinais dans son regard un soupçon d'inquiétude. Ça revenait, comme les effluves d'un parfum inconnu. Les pensées du Brésilien explosaient dans mon crâne comme des fusées d'un feu d'artifice. Derrière Pepe, le mur se diluait en un fond monochrome aux mouvances caoutchouteuses. Mais qu'est-ce que ce fumier avait ajouté à l'aphrodisiaque préféré des putanos ?

« Faut abrégé. Manquerait plus que ce connard déjante chez moi... »

Je fermai un instant les yeux, luttant contre l'oppressante sensation d'écrasement d'un décor aussi instable qu'une couche de lave. C'était pire. Le désert s'étendait sous mes paupières, survolé par une armada de zeppelins noirs, gigantesques comme des buildings volants. Un fleuve humain serpentait entre les dunes, immense caravane d'hommes nus qui marchaient tête basse, le pied piochant lourdement le sable brûlant, cherchant à gagner une place durable sous l'ombre ovoïde des dirigeables. Ils se battaient pour ces lacs d'ombre. Leur peau grise suintait la mort. Mes pires cauchemars n'avaient jamais été habités de telles visions. J'ouvris les yeux, affolé, le cœur pulsant comme un piston.

Pepe s'était levé. Il parlait mais je n'entendais rien. Je dus faire un intense effort de concentration pour saisir ses dernières paroles...

— ... T'es un gars régulier, Diego. Et je vais te prouver ma bonne volonté. J'ai un cadeau pour toi, pour sceller notre nouvelle association. Mes lèvres se décollèrent avec un froissement de bas nylon.

— Donne-moi une fille... Vite... Je vais mourir...

Les yeux du Brésilien hurlaient de rire.

— Tu vas en avoir une, promit-il. Et tu pourras la baiser aussi longtemps que tu le pourras. Viens.

Les Ninjas me soulevèrent. Ils me traînèrent dans un couloir et me balancèrent dans une pièce aux murs tendus de cuir noir. La porte claqua derrière moi. Je perçus – ou devinais – les derniers ordres du Brésilien.

— Virez-le dans cinq minutes. Je ne veux pas qu'il claque ici.

Dans la pièce de cuir il y avait un lit et sur le lit une fille... et Tio Pepe était vraiment le plus grand enculé de la planète.

— Gabriella..., soufflai-je.

11

Elle était vêtue comme toutes les putes à cobayes, d'un minuscule boléro bicolore, d'un string en lycra noir et d'escarpins à talons hauts. Recroquevillée sur le lit, le visage enfoui dans ses longs cheveux bruns, elle respirait lentement. Sans doute attendait-elle le prochain client... Le suivant... Celui que les sbires de Tio Pepe allaient lui envoyer. Deux monitors couleurs accrochés aux angles de la pièce diffusaient des photos pornographiques digitalisées. Une mélopée à la guitare sèche, en sourdine, venait de nulle part.

Gabriella était une femme magnifique, avec des seins durs, un ventre souple légèrement bombé et de longues jambes qui paraissaient lui dévorer le bassin. Je laissai échapper une plainte en me mordant cruellement la lèvre inférieure.

Elle releva la tête, fronça des sourcils qui accentuaient un peu trop durement ses yeux. Un frémissement agitait mon corps. Je ne parvenais plus à rétablir la distance qui me séparait du monde, et le contact avec la réalité, cette réalité-là, me brûlait le cerveau. Les quelques mètres qui m'éloignaient du lit paraissaient à la fois dérisoires et infranchissables. Je succombai lentement à une sensation de flottement et d'accablement. Une sensation physique accompagnée de certitudes morbides... J'allais mourir.

Gabriella se redressa, inquiète. Elle rejeta sa chevelure en arrière.

— Diego... Qu'est-ce que tu fais ici ?

Je ne pouvais pas expliquer ça, je ne pouvais plus rien expliquer. Tout se bousculait dans ma tête. Images, dates et événements se mêlaient en une gigantesque partouze schizoïde. J'ignorais si les Devineurs étaient capables

de ressentir ce genre de détresse, mais si tel était le cas, ma victime de *La Ronda* avait dû, tout comme moi, se sentir aspirée par ce tourbillon d'idées fuyantes dont l'œil noir, l'embellie du cyclone, symbolisait le néant, le vide cérébral absolu...

— Purple Rain..., parvins-je à murmurer. Overdose...

Gabriella savait ce que cela signifiait. Son regard glissa sur mon bas-ventre. J'avais un bras d'homme dressé entre les cuisses. Gabriella ne nous avait jamais reproché qu'une chose, à Jorge et moi : de ne pas suffisamment chercher à comprendre comment arrivaient les choses et qui les ordonnait. Mais elle avait achevé, comme toutes les philosophes, sa trajectoire dans un bordel. Elle ne me reprocha pas non plus de m'être jeté, à la façon taurillonne d'un Jorge, dans la gueule du loup. Elle tendit la main.

— Viens...

Fermer les yeux ne sert à rien lorsqu'on pleure. Les paupières ne font jamais barrage aux larmes. C'est à travers un brouillard liquide que je voyais les doigts de Gabriella caresser ma queue. Soulagé par un premier et rapide orgasme, j'avais pu rassembler suffisamment d'idées pour bredouiller à Gabriella quelques vagues explications sur les raisons de mon incursion suicidaires sur le territoire de Pepe. Les obsessions de Jorge devenaient inquiétantes. J'en étais, après mon triste exploit dans le quartier Sud, en partie responsable, mais une intervention de Gabriella pouvait, au moins momentanément, désamorcer ce processus d'escalade.

— Qu'est-ce qui te prend ? s'étonna-t-elle d'une voix douce. Tu t'occupes des affaires de Jorge maintenant ? Je croyais que tu te moquais de tout ?

Je n'avais pas non plus envie d'avouer que l'idée de savoir ma sœur maquée par ce gros porc de Carioca ne me plaisait pas davantage. Je connaissais suffisamment Gabriella pour savoir qu'elle me soupçonnerait aussitôt de vouloir préserver la cellule familiale et, à défaut d'être à la tête d'une bande, d'y imposer mes dictats. Et même si elle était prisonnière, même si elle désirait plus que tout échapper aux griffes du Brésilien, elle ne me demanderait rien. La ville tout entière était une prison divisée en des milliers de cellules où s'agitaient des femmes et des hommes qui se pensaient libres. Le deuxième orgasme me tendit comme un arc. Les effets

destructeurs du Purple Rain s'atténuaient, se diluaient comme si la drogue était tout entière concentrée dans ma sève.

« J'ai envie de toi, Diego. Je t'aime. Ne me touche pas. Ne me touche surtout pas ! »

J'avais des difficultés à dissocier les pensées étrangères de mes propres fantasmes. Je les enregistrerais comme si j'en étais le créateur, un créateur bourré de came branché en délire automatique. Et je ne prêtais naturellement aucune pensée incestueuse à ma sœur.

Elle était tout de même en train de me masturber.

— Il faudrait que tu voies Jorge.

— Jorge peut mettre ce quartier de merde à feu et à sang. Je m'en tape.

Mon sourire revint comme une ombre hanter mes lèvres. J'essayai les gouttes de spermes qui étoilaient mon pubis, constatai avec amertume que mon érection ne faiblissait toujours pas, lorsque les deux Ninjas firent irruption dans la chambre. Sur les écrans défilaient des silhouettes transformistes reconstituées par ordinateur. Sans doute l'œuvre d'un des artistes sponsorisés par Pepe...

— Remballe tes outils, vaquero, on met les bouts ! siffla un gorille.

J'étais dans un état de faiblesse considérable. Les descentes au Purple Rain étaient toujours pénibles mais celle-ci, à peine amorcée, s'annonçait terrifiante et très probablement irréversible. Je claquais des dents, pétrifié par le froid qui paralysait mes membres. J'étais comme un de ces jeux d'arcade, un shoot'em up, dont la jauge d'énergie approche dangereusement du zéro. Sur le monitor de ma vie, mon vaisseau tanguait, en perdition. J'éprouvais l'atroce sensation que mon cerveau entamait une lente rotation à l'intérieur de mon crâne.

Les Ninjas me soulevèrent. Je perçus les cris de Gabriella...

— Vous n'allez pas le lâcher dans la rue comme ça ! Il est presque mort ! Petite sœur...

Un des Ninjas me chargea sur son épaule. Je ne pesais plus rien. J'étais vide. Ces deux types devaient avoir l'habitude d'évacuer des cadavres. Je pouvais être confiant. J'étais entre de bonnes mains. Et je me suis endormi comme on se réveille parfois : en sursaut...

Merde, c'était dingue ! La Chica dansait sur l'eau ! Elle évoluait seule au milieu d'un lac lisse comme un miroir. Ses pieds gracieux martelaient la surface sans provoquer la moindre éclaboussure, la moindre ride. L'extraterrestre. J'étais son seul spectateur. Elle dansait pour moi. Fasciné

par la Chica, je ne me rendais pas compte de l'absence de décor. Le lac flottait au milieu de nulle part, immobile, en apesanteur dans un cosmos sans couleur.

La Chica dansait en noir et blanc, et sans musique. Elle pivota gracieusement, m'adressa un sourire et, la main tendue, m'invita à danser. L'impératrice du tango. Je m'avançai vers elle, entrai dans l'eau qui devait être à une température corporelle car je n'éprouvai aucune sensation de fraîcheur. La Chica ondulait comme un mirage. Elle m'attendait et je m'enfonçais dans l'eau. Comment faisait-elle pour marcher sur cette surface ? J'imaginais un haut-fond, une sorte de piste de danse naturelle, affleurant l'eau, qui permettait à la Chica de créer cette extraordinaire illusion. Et je continuais à m'enfoncer... J'eus bientôt de l'eau jusqu'aux épaules. Je m'efforçai de nager mais ce liquide n'offrait guère plus de densité que l'air et je ne parvins qu'à m'étaler de tout mon long au fond du lac. Je me relevai, confus, avec ce réflexe stupide d'épousseter mes vêtements. J'avais, dans ma chute, glissé de quelques mètres et, debout, ma tête restait sous la surface. Cette flotte ne présentait pas la moindre résistance.

« Tu es en train de te noyer, Diego. Est-ce que tu arrives à croire une chose pareille ? »

Je bus une tasse pleine d'amertume. Suffoquant, les poumons en feu, je tentai de sauter. Mon visage creva la surface, une nanoseconde, avant de couler à nouveau. Je dérapai sur ce fond étrange, couvert d'un lichen grisâtre plus glissant que la glace, et chutai lourdement, m'éloignant encore davantage d'une zone moins dangereusement profonde.

Avais-je raisonnablement le temps de m'asseoir et de réfléchir à la situation ?

« C'est forcément un rêve, Ajentino... La Chica est morte et ce lac n'existe pas. Tu es en train de te noyer dans un putain de rêve ! »

J'avais, bien sûr, déjà fait des tas de cauchemars et, plus jeune, été aussi rongé par cette peur que rien ni personne ne vienne me réveiller lorsque mes rêves atteindraient au zénith de la terreur. J'avais été très longtemps persuadé qu'on pouvait mourir d'un mauvais rêve et que des milliers de décès médicalement inexplicables trouvaient là leur justification. Mourir dans son lit ne me paraissait pas du tout être la meilleure façon de crever.

J'essayai un nouveau bond. En vain. L'eau était ici trop profonde. On ne devient pas facilement un champion de l'apnée en vivant au milieu du

désert, à des milliers de kilomètres de la plus petite étendue d'eau. Mes poumons réclamaient douloureusement leur ration d'oxygène et je ne voyais pas comment la leur refuser plus longtemps. La pente du fond s'était accentuée et son revêtement glissant m'empêchait de rebrousser chemin. La panique surgit, brutalement, avec un temps de retard probablement dû aux caractéristiques étranges de cette eau qui n'en était pas vraiment, mais qui en possédait toutes les propriétés pathogènes. Je balayai cette flotte éthérée avec des gestes désordonnés, sans créer le moindre remous ni rencontrer la plus petite résistance.

Mourir... Mon pouls s'emballait et mon cœur approchait de la fibrillation. Des dizaines de phosphores rouges constellaient mon champ de vision comme des gouttes de sang sur l'objectif d'une caméra. Ma bouche s'ouvrit et l'eau se rua dans mes poumons...

Aux portes du Paradis se tenait la Mouche. J'éclatai de rire.

— Razzaguardi ! T'es monté jusqu'ici ? À force de toujours chercher un toit plus haut que l'autre et de me suivre tout le temps, ça devait fatalement t'arriver.

La Mouche s'avança vers moi et, avec une vigueur insoupçonnée, m'assena une gifle à décorner un taurillon.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Diego ! Arrête de te marrer ! Diego, merde !

Il hurlait. Pourquoi est-ce qu'il gueulait comme ça ?

Les images se superposèrent. À travers la Mouche je voyais le lac aux reflets de mercure, La Chica, en ombre chinoise et figée, Pepe avec ses dents en or, et la rue... la ville...

J'étais allongé près d'un caniveau où languissait un ruisseau d'huile épaisse. La Mouche était assis sur ma poitrine. J'aurai voulu arrêter ces gifles qu'il me distribuait en aller et retour généreux mais je n'avais plus la force de soulever un bras. Mon corps ne répondait plus.

— Diego, reviens ! Tu vas pas crever, hein ?

Ça revenait. Doucement. En flaques de décor, comme plaquées à l'aérographe sur un fond sans relief. J'étais dans une petite rue étroite du quartier Brésilien où les Ninjas de Tio Pepe m'avaient abandonné. La Mouche me secouait et mon cœur avait de sérieux ratés.

— Je suis là..., j'ai murmuré.

La Mouche m'a lâché, stupéfait. Il m'avait suivi par les toits, comme d'habitude. Mon regard a glissé jusqu'à ses pieds chaussés de toile légère et d'un grip caoutchouté usé en guise de semelles.

— T'as oublié mes bottes, amigo ?

Ma voix venait de loin. De très loin. La Mouche s'est rapidement signé. Il retrouvait, devant l'émotion, une panoplie de gestes désuets. Je devais être en piteux état car le soulagement n'évacuait pas l'inquiétude du regard de mon compagnon. Je parvins à lever une main. Mes ongles étaient violacés et ma peau s'était fripée comme celle d'un nourrisson laissé trop longtemps au bain.

J'esquissai un sourire.

— Tu vas avoir la force de me ramener chez moi ?

Sous sa stature souffreteuse, la Mouche dissimulait une étonnante énergie. Je dus m'évanouir à nouveau mais je ne revis ni le lac de mercure ni la Chica. La Mouche me transportait, comme un quartier de viande avariée. Le ciel devenait mauve. C'était l'heure du cri. J'entendais dans la torpeur ouatée de mon coma les grands-mères argentines pleurer leurs enfants disparus...

12

Quiero que todos los Brasileños se tiren a hesta Zorra ! Hasta que reviente !

Je veux que tous les Brésiliens baisent cette putain ! Jusqu'à ce qu'elle en crève !

J'avais repris connaissance alors que cet ordre, prononcé par une voix inconnue, tournait dans mes cauchemars comme l'éclat bleuté d'un gyrophare de la milice. La Mouche était parvenu à me hisser jusqu'à l'appartement. J'étais assis au milieu de la pièce principale. Le Singe s'était traîné jusqu'à sa chambre et gisait dans une flaque de vomi, au chevet de son lit. Je regardai un instant la Mouche qui reprenait son souffle. Personne ici ne se souciait ainsi de son prochain. J'avais mystérieusement hérité d'un ange gardien, un rat des toits, pillard des vergers suspendus. Sa passion pour moi tournait au sacerdoce. Il croisa mon regard et baissa aussitôt la tête, comme honteux de m'avoir arraché du caniveau que Tio Pepe m'avait imaginé comme tombeau.

— Tu étais mort et tu riais encore... murmura-t-il.

— Passe-moi du lait au lieu de faire de la poésie, grognai-je faiblement.

Je devais évacuer le Purple Rain qui coulait encore dans mes veines. J'éprouvais le besoin de retrouver mes esprits, d'éliminer ce dédoublement schizoïde de la perception... Je n'avais plus bougé depuis des années mais, depuis ce matin, je regagnais le temps perdu.

La Mouche me tendit une des boîtes de lait que nous avions rapportées le matin même du centre de distribution. C'était déjà si loin. Le lait était épais et sentait le poisson fumé. Ça n'allait pas fort. Je basculai sur le flanc. Une

aigreur méphitique me piqua la gorge. L'arrière-goût légèrement acide des cristaux de Purple Rain tapissait ma langue. Mes pensées se fondaient en une surface liquide irisée de taches oléagineuses. Cette saloperie poursuivait son travail de sape, son entreprise de destruction neurologique. Les tiques de la came plantaient leur rostre dans mes synapses, interrompant ou détournant les flux. Une petite voix cristalline chantait à mes oreilles : « Tu serais sûrement mieux mort, Diego... Tu ne crois pas ? » Une nouvelle vague d'hallucinations morbides m'emporta et je perdis connaissance en vomissant...

Quelques secondes de coma. Rien n'avait bougé. La Mouche n'avait même pas eu le temps de s'inquiéter.

— Ouvre cette fenêtre. J'ai besoin d'air.

La Mouche paraissait avoir abandonné l'essentiel de ses forces en me transportant. Il peinait à arracher les planches maladroitement clouées par le Singe. Mon cerveau devait commencer à ressembler à des tuyaux d'orgue en fibre de verre. Les sons y étaient malaxés, accélérés ou ralentis au gré de la programmation d'un musicien rôti par les alcaloïdes. Je suçai la boîte de lait.

Les murs de l'appartement prenaient un curieux aspect concave, comme boursouflés par une formidable pression intérieure. Cette putain de baraque était devenue une boîte de conserve faisandée où se reproduisaient à un rythme frénétique des milliards de bactéries anaérobies et pathogènes, porteuses de maladies atroces, foudroyantes. Quand l'appartement exploserait, la ville entière serait instantanément contaminée. J'étais en train de vomir dans une bombe bactériologique...

— Donne-moi encore du lait !

Des vagues de chaleur insupportables, chargées d'effluves épicés de fumerie d'opium, succédaient à des périodes de froid intense, où chaque chose se nimbait de lueurs océanes. Je transpirais, grelottais, claquais des dents et arrachais mes vêtements. J'essayais d'absorber plus de lait que je n'en rendais.

« Je ferais bien d'appeler un toubib... »

La pensée de la Mouche venait de se planter comme un dard dans mon cerveau.

— Ne t'avise pas de faire ça..., soupirai-je. J'ai encore la force de te briser la nuque.

La Mouche plissa le front.

— De faire quoi ?

Mes doigts broyèrent la deuxième boîte de lait. Qu'est-ce que Pepe foutait avec des créateurs d'images digitales ? Il les entretenait quand même pas pour décorer ses bordels de stimuli visuels ? La surtension s'estompait.

— Il fait nuit ?

La Mouche jeta un coup d'œil entre deux planches.

— Pas encore. Il y a beaucoup de fumée.

Je me redressai entre deux spasmes.

— Je vais me changer. Je dois voir Tokyo...

— T'es fou ? Tu dois te reposer !

Mon sourire fit sa réapparition. Je n'avais jamais manqué une seule nuit de cette chienne de ville. Ça n'allait pas commencer aujourd'hui...

Je parvins à me mettre debout. En station verticale, mon malaise prit subitement des proportions cosmiques. Je devais mesurer une vingtaine de mètres et souffrir du vertige. La Mouche me regardait, bouche bée, comme si j'étais un revenant. Ça n'était sûrement pas qu'une illusion... Et les Enragés allaient se battre ce soir contre les Marins de Cronstadt.

Le miroir me renvoya l'image d'un masque de craie inondé de sueur. Une transpiration glacée ruisselait sans interruption sur mon visage. L'abus d'alcool de champignon pouvait aussi provoquer ce genre de phénomène. C'était à ce genre de détail qu'en fin de nuit on reconnaissait les gars qui en terminaient avec leur marathon éthylique. Ils se tenaient immobiles, le regard figé loin au-delà des murs des bars, et ruisselaient en silence. Ils s'entraînaient à mourir...

— Donne-moi encore du lait et tout ce qui reste d'aspirine...

La Mouche regardait mon image dans le miroir.

— Tu as changé. Tes yeux ne sont plus pareils. Qu'est-ce qui te fait sourire ?

— Rien.

La Mouche avait raison. Quelque chose avait changé. L'évocation de mon expédition dans le quartier Sud ne me rendait plus malade.

Je me dirigeais vers *Le Mongol*, la Mouche sur mes talons. La nuit était chargée d'effluves de plastique brûlé. Aux carrefours, des braseros indiquaient l'emplacement des miliciens. J'étais faible mais ma tête allait mieux. Les billets de Tokyo crépitaient dans ma poche.

— Je voudrais faire une fête, murmurait la Mouche, comme pour s'en convaincre. Une grande fête. J'irais chercher des légumes frais dans les jardins suspendus de la Squadra, j'achèterais de la viande qui sent la viande au marché noir et j'attraperais un gros rat pour Noche. Et j'inviterais tous les chefs de bande pour qu'ils se réconcilient en buvant du vin argentin.

La ville était calme. Elle palpitait doucement. Les premières heures de nos nuits étaient toujours figées dans cette quiétude apparente, ce silence, cette concentration de l'athlète avant l'explosion de l'effort. C'était aussi l'heure où les bâtiments se purgeaient de la chaleur suffocante qu'ils avaient emmagasinée durant la journée. Cette chaleur malsaine, poisseuse, plaquait contre les façades une double cloison où la température grimpait vers des degrés humainement insupportables. Ces murs invisibles rétrécissaient la rue pour n'abandonner à ces usagers qu'un étroit couloir étrangement frais marqué au sol par un ruban de goudron plus clair, moins luisant, moins fondu...

— Cette ville est fantastique ! soupirai-je.

La Mouche se cracha dessus. Il n'avait jamais très bien su cracher plus loin que le premier bouton de sa chemise.

— C'est un putain de camp de réfugiés politiques, oui !

Je secouai la tête.

— Plus maintenant...

— C'est un camp de réfugiés ! s'entêta la Mouche. Et si c'est un camp, ça veut dire qu'il y a toujours un enfoiré de dictateur dehors !

La Mouche avait parfois de ces accès de colère où il vomissait en bloc les scories de rumeurs mal digérées.

Je me sentais étrangement calme.

— S'il y a un dictateur dehors, comme tu dis, il y a forcément encore des opposants. Alors pourquoi plus personne n'entre ici ? Hein ? Depuis que je suis né, je ne vois arriver que des camions de bouffe, des colonnes de camions qui repartent leur livraison terminée pour revenir la semaine suivante avec les mêmes chauffeurs cramponnés aux mêmes volants ! Alors ne fais plus chier avec tes conneries...

Le Mongol était un bar essentiellement fréquenté par des philosophes, des putains, des camés et des trafiquants. On s'y battait plutôt moins qu'ailleurs et le tapis du billard était de première. Tokyo devait déjà savoir que j'arrivais. Il devait aussi savoir ce que Pepe m'avait fait...

— Peut-être pas..., souffla la Mouche.

— Peut-être pas quoi ?

— Peut-être qu'il n'y a plus d'opposants, précisa-t-il.

J'éclatai de rire. J'allais vraiment de mieux en mieux.

Jorge était là, avec deux autres Enragés et la fille aux croix de Malte. Ils buvaient des Señor Señor, un mélange rouge fluo à base d'alcool de cactus et de dynamite. Ça devait tisser une jolie dentelle dans l'estomac souple de mon frère. Il y avait, comme d'habitude, beaucoup de monde autour du zinc ovoïde qui ressemblait à la proue d'un navire. Cette mode marine avait sévi quelques années plus tôt dans la cité. Les habitants s'habillaient en marins et décoraient leurs appartements de filets de pêche, d'ancres et autres utilitaires océans. La ville s'était mise à ressembler à un gigantesque port bâti sur une plage en perpétuelle marée basse. La mer s'était retirée pour ne plus jamais revenir.

La Mouche avait détesté ces fantaisies, et surtout celle qui consistait à faire claquer des spis colossaux, bleu et blanc, au sommet des immeubles, comme si le vent brûlant qui soufflait parfois allait enfin parvenir à arracher la cité tout entière à sa gangue de sable.

— Même si un océan remplaçait ce foutu désert, je ne m'enfuirais jamais en bateau, pestait la Mouche, acrobate des hauteurs.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas nager..., maugréait-il.

Et Jorge lui répondait invariablement :

— Parce que tu crois que les mecs qui prennent l'avion savent voler ?

Le Mongol avait conservé quelques vestiges de cette mode que je jugeais, à l'instar de la Mouche, passablement stupide. À part le bar, l'établissement présentait toutes les caractéristiques des bars à tango, mi-whiskéria mi-bodega, avec une piste de danse légèrement surélevée et un son T.H.X. qui interdisait toute conversation dans le périmètre du fer à cheval des enceintes. La Chica n'était jamais venue danser ici et personne ne savait pourquoi. Elle avait foulé presque toutes les pistes de la ville, sauf celle du *Mongol*.

Tokyo était attablé dans une niche, près du billard. Il discutait avec un vendeur de plans tout en suçotant des lamelles de poisson cru. Comment s'y prenait-il pour obtenir du poisson frais ? Le vendeur de plans était un type à qui j'avais eu l'occasion de briser quelques dents alors qu'il appartenait

encore à la bande des Cyberskins. Son regard me disait qu'il n'avait pas oublié.

Tokyo m'adressa un signe et la Mouche boitilla jusqu'au bar où il entreprit de se visser pour la nuit. La blonde aux croix de Malte ne me quittait pas des yeux. Elle avait sa dose et sa cartouchière scintillait entre ses seins.

Je posai la liasse de billets entre les mains de Tokyo. Elle se volatilisa. Il m'invita à m'asseoir face au vendeur de plans. Ce type-là exsudait des hectolitres de haine pure. Je me demandais à quel moment il se déciderait enfin à dégainer son poignard pour me le planter dans le cœur. Derrière nous, les enceintes fatiguées fusillaient le *Tango pour Evita*.

— Tu sais que la Squadra est en état d'alerte ? commença Tokyo.

— Non, pourquoi ?

Les yeux de Tokyo riaient.

— Razzaguardi ! Je ne sais pas comment tu t'y es pris mais tu as foutu un bordel monstre dans leur quartier...

Le vendeur de plans continuait à me larder de regards assassins. Je lui souriais.

— ... Toute leur foutue Unité de prévention psychologique est bonne pour la casse, poursuivait Tokyo. Les Devineurs sont devenus dingues et les bandes en ont profité pour sortir de leur trou. Ils ont dû appeler les milices privées du Contrôleur en renfort. Bon Dieu, Diego, je ne me trompe pas souvent sur les gens mais, là, tu m'as eu à l'esbroufe. Je ne te pensais pas capable de réussir un truc pareil.

— Quel truc ?

Le vendeur de plans restait silencieux. Ce fumier avait, avec ses cartes à la gomme, envoyé des tas de gosses crever de soif dans le désert. Des gosses qui ne trouvaient jamais les oasis promises et qui n'avaient d'autres ressources pour prolonger leur agonie, que de se réfugier dans les lacs d'ombre des zeppelins policiers qui les ramenaient lentement vers la ville. Tokyo s'assombrit.

— Ce que je ne comprends pas, c'est ce que tu es allé foutre chez Pepe, enchaîna-t-il. Il aurait pu te tuer.

— Il a essayé.

— Ça t'emmerde que ta sœur tapine chez les cobayes ?

Le vendeur de plans se décida à intervenir.

— Ta sœur, elle a une bouche de pute, un corps de pute, un cul de pute, c'est normal qu'elle finisse pute.

— Pourquoi ? T'as bien une tête d'enculé.

Le vendeur de mirages se redressa, blême. Les doigts maigres de Tokyo se fichèrent dans sa poitrine, comme une vilaine araignée jaune.

— On ne se bat pas à ma table, grogna le métis.

— J'effacerai ton sourire, promit le fumier.

Je me tournai vers Tokyo.

— Tu as ce que je t'ai demandé ?

Il hocha la tête. Sa main plongea sous la table et ramena un sachet de plastique.

— Je suis prêt à prendre un autre boulot, précisai-je. N'importe quel autre boulot...

Tokyo m'observait. Ça devait l'ennuyer de ne pas comprendre.

— Fais attention, Golden Boy, murmura-t-il. Ton nom revient à la mode dans la bouche des flics. Et ça ne les fait pas sourire.

Jorge et ses Enragés venaient de quitter le bar. La blonde grimpa sur la piste et commença à danser en me regardant. Elle ondulait sous influence, assez gracieusement. Je ne parvenais pas à m'empêcher de la regarder danser et je me sentais accablé. La fille enflait dans ma tête. J'étais aspiré par le néant de ses yeux de poisson mort, des yeux qui ne se réveilleraient que pour réclamer une nouvelle petite dose de suicide. Je me suis levé. J'ai balancé le sac entre les mains de la Mouche.

— Trouve-toi de quoi soigner ton pied. Je reviens.

Le Mongol avait une issue de secours, derrière les toilettes. La fille aux croix de Malte me suivait.

13

Un flot d'ordures dérivait lentement le long de la façade vers les canalisations souterraines. La fille s'appuya contre le mur. Ses jambes continuaient à esquisser mécaniquement quelques pas de danse. En la sortant des lumières du *Mongol*, j'avais sans doute espéré échapper à son emprise. Je m'étais trompé. Ce n'était pas son corps qui m'attirait, mais tout ce qu'elle représentait. Ma génération. Échouée sur une plage de poudre blanche. Une perle de salive brillait sur sa lèvre inférieure. Je me souvins qu'elle s'appelait Jessica.

« Toi et moi on est pareils... »

Des odeurs épouvantables circulaient dans ce boyau, légèrement en contrebas de la rue. C'était tout à fait ce qu'il me fallait et la fille paraissait s'en moquer. Je lui étais reconnaissant de se taire. Je caressais ses seins.

— Tu planques ta dope dans les cartouches ?

Elle hocha la tête.

Je dégageai une cartouche de son étui et retirai l'amorce.

— C'est quoi ? Du white Crash ?

Elle approuva de nouveau. Cette fille-là ne faisait pas les choses à moitié. Il existait des tas de chemins détournés pour parvenir à l'anéantissement. Elle avait choisi l'autoroute...

La poudre fine du White Crash pouvait s'injecter, se fumer ou s'absorber en osmose sublinguale. Elle avait un goût légèrement salé, pas désagréable. Je glissai ma main sous la jupe noire de Jessica. Elle m'observait, toujours silencieuse. J'empoignai ses fesses un peu trop maigres, la soulevai légèrement et la crucifiai au mur. Entre ses dents teintes à l'huile de nacre

fusa un gémissement de douleur. Elle noua ses jambes autour de mes reins et ferma enfin les yeux...

Je crus n'atteindre jamais l'orgasme. Le crépi de la façade lacérait les omoplates de Jessica. Je sentais le sang couler entre mes doigts. Une des boucles d'oreilles en forme de croix de Malte me déchirait la joue. Au-dessus de nous, dans la rue, deux ou trois types parlaient d'attentat.

Qu'est-ce que cette fille était pour Jorge ? Qu'est-ce qu'il cherchait en elle ? J'étais en train de la déchirer dans un collecteur d'égout et elle devait se donner ainsi à tous ceux qui pouvaient l'alimenter en came... Elle ne retira aucun plaisir de cette saillie brutale, douloureuse, envenimée par les effets vasodilatateurs du White Crash. W.-C. Cette dope méritait bien son nom de chiottes...

Quand j'explosai en elle. Jessica pleurait.

Jorge n'était pas encore revenu mais Diana se tenait près de la Mouche. Un voile de tristesse ternit son regard lorsqu'elle me vit entrer avec la blonde. Diana n'avait jamais manifesté de jalousie. Sa peine était directement liée à la personnalité de Jessica, à tout ce qu'elle représentait. La Mouche, lui feignait de ne pas me voir. Les états d'âme de ces deux-là ne m'intéressaient pas.

— Une partie, Golden Boy ?

Tokyo souriait, sa queue de billard à la main. Il n'était pas, à ce jeu, toujours maladroit.

Le vendeur de plans avait disparu.

— Ton associé s'est tiré ? j'ai demandé en choisissant une queue sur le râtelier.

— Laisse tomber, c'est un con. Tu sais ce qu'il me proposait ? De financer un terrain de golf à la périphérie du quartier Sud. Quel genre de dingue va payer pour jouer dans un bunker de dix mille kilomètres ?

Jessica était retournée sur la piste de danse. Tokyo lui jeta un bref coup d'œil.

— C'est pas la petite amie de ton frère ?

— Joue.

Tokyo n'était pas au jeu. Il manquait des billes trop faciles. En quelques minutes, il avait déjà perdu l'équivalent de mon salaire de la journée. C'était sans doute une façon élégante de m'accorder une prime...

— On continue ou tu veux parler ?

Tokyo m’a observé une seconde, surpris, avant d’aller dans sa niche. En fait, je détestais ce bar. Le Singe y venait parfois, avec des airs de comploteur. Il s’enivrait des nuits entières en marmonnant, en compagnie d’autres vieux, d’obscurs discours. Qu’est-ce que je venais foutre dans ce nid de révolutionnaire à la redresse ?

Je m’installai en face de Tokyo, soulagé de la disparition du vendeur de plans. Tokyo commanda deux Ascensions-Secrètes, son cocktail à base de menthe préféré. Ce truc-là se buvait comme de la grenadine et vous explosait la tête au quatrième verre.

— Il se passe des choses, mec, grogna Tokyo. Des sales trucs se préparent.

— Quelles choses ? T’as un concurrent sur le marché des bandages herniaires ?

Tokyo secoua la tête.

— Déconne pas, mec. Je sais flairer les coups durs.

Il savait sûrement faire ça aussi. C’était bien la première fois que je voyais Tokyo réellement inquiet. J’ignorais encore ce qui l’ennuyait à ce point mais, puisqu’il était en veine de confiance, je n’avais pas à lui poser de questions. Jessica dansait le tango avec un partenaire invisible. L’effet était saisissant. À ce rythme-là. Elle aurait sûrement besoin d’un nouveau fix de White Crash avant la fin de la nuit. Cette fille dégageait un charme vénéneux, un charisme morbide, fascinant, et je me demandais si Jorge subissait les mêmes influences. J’en repoussais l’éventualité. Jorge était un ange et il devait aimer Jessica pour autre chose...

— Tu sais que j’ai des contacts avec le quartier Sud...

— T’as même probablement des relations avec chaque caillou de ce putain de désert...

— J’attendais deux livraisons du Sud aujourd’hui, poursuivit Tokyo, lugubre. Aucune n’est arrivée. Impossible de savoir ce qui s’est passé...

C’était également la première fois que Tokyo ne savait pas ce qui se passait quelque part dans cette ville. Le Big Brother en panne d’informations. Le mélange aigre-doux de l’Ascension-Secrète me faisait un bien fou.

— Et alors ?

— Et alors ? sursauta Tokyo. Je n’ai plus de nouvelles du Sud. Rien. Black-out sur la ligne, mec. C’est pas normal.

Les trois Noirs que j'avais lessivés ce matin de trois billets discutaient près du bar, au côté de la Mouche et de Diana. Je commençais à les croiser un peu trop souvent sur mon chemin...

— C'est des hommes à toi, les Blacks ?

— Quoi ?

— Les Blacks au bar, c'est ton escorte ?

Tokyo jeta un bref coup d'œil vers les noirs.

— Non. J'emploie pas de main-d'œuvre brésilienne quand je suis sur un territoire argentin, répondit simplement le trafiquant.

Évidemment. Tokyo ne mentait pas. Il n'avait aucune raison de conserver l'anonymat de ses gorilles. Mais je commençais à deviner pour qui travaillait ce trio.

Tokyo se commanda une nouvelle Ascension. Je décidai de passer à la vitesse supérieure en me faisant préparer une double Sangrante, mélange meurtrier à base de speedball, d'alcool de champignon et de venin de fer de lance. Mes artères se transformaient en pipeline. Tokyo m'accorda un regard vaguement surpris avant de revenir à ses préoccupations.

— J'ai besoin de savoir ce qui se passe là-bas. Et je ne connais qu'un mec ici capable d'y aller voir.

Mon sourire s'élargit.

— Ce matin j'avais plus les nerfs pour transporter une poignée de transistors à la Squadra et maintenant tu veux m'envoyer dans le Sud ?

Tokyo grimaça.

— T'as bien dit que tu cherchais un autre boulot ? N'importe quel autre boulot ? T'as dit ça ou j'ai rêvé ?

Je secouai la tête, amusé.

— T'as pas assez d'argent pour t'offrir ça. Et tout le fric que tu as gagné depuis le début de ta vie n'y suffirait encore pas.

La Sangrante déclenchait des holocaustes dans ma tête. Tokyo allait relancer la discussion quand Jorge et une poignée d'Enragés firent une entrée tonitruante au *Mongol*. Jorge était blessé au biceps gauche et, malgré une bande de contention, saignait abondamment. Mais l'euphorie de la troupe prouvait que les survivants des Marins de Cronstadt devaient saigner encore bien davantage. Les yeux de Jorge brillaient. Il adressa un sourire amical à Diana et s'installa sur une banquette, juste derrière nous. Un Enragé, la joue déchirée par une vilaine balafre, passa près de moi en murmurant :

— Ton frangin a été royal. T'es mûr pour la casse.

J'ai souri. Jorge rayonnait en commençant à claironner les détails de la baston. Je ne me souvenais pas d'avoir ressenti ce genre d'allégresse post-festum. Les bastons me laissaient généralement vide et amer.

— Un soir, ton frangin restera sur le carreau, murmura Tokyo. Et toute sa bande de zonards avec.

— C'est sa vie.

Les petits yeux sombres de Tokyo se posèrent sur moi.

— Tu sais quoi, Golden boy ? souffla-t-il. J'ai une mappemonde chez moi. Elle m'a coûté la peau des yeux mais tous les matins quand je rentre, je la regarde et je me demande où on est sur cette putain de planète.

Je gonflai les joues, médusé.

— Je croyais que tu ne te posais jamais de questions dont tu n'es pas sûr d'obtenir les réponses.

Tokyo négligea l'interruption. Il continuait à parler en sourdine halluciné.

— Au début, je croyais qu'on était en pleine Terre de Feu, ou près de la Cordillère des Andes, en Bolivie ou dans le Sud argentin. J'ai détourné au rouge tous les déserts de cette Terre de merde...

Il tambourinait nerveusement le bord de la table. Derrière moi, Jorge hurlait :

— Jessica ! Jessica ! Viens rejoindre ton homme !

Et Jessica continuait à danser, les yeux fermés. Les trois Noirs avaient posé leurs pattes sur le billard et me regardaient avec insistance. L'atmosphère du *Mongol* devenait franchement électrique.

— Diego ?

— Hein ?

— Tu sais quelle est la marchandise la plus rare et la plus dangereuse à dealer ici ? chuchota Tokyo.

J'ai haussé les épaules.

— Les armes ?

— Les armes mon cul ! C'est l'électronique ! Tout ce foutu bazar électrique rend les flics complètement dingues. Les armes, la came, la bouffe et même les médecins, tout ça ils s'en tapent, mais s'ils te piquent avec la moindre chiotte de résistance alors là tu rebondis direct dans les oubliettes du cachot et t'en ressorts jamais !

Tokyo s'était bien gardé de m'affranchir avant de m'envoyer livrer cette peste noire à la Squadra. Des tas d'images fusaient sous mon crâne : des

hologrammes érotiques de Tio Pepe à la caverne du vieil aveugle, au-dessus de *La Ronda*... Si Tokyo disait vrai, ce vieux était l'ennemi public numéro un.

— Tu te demandes pas pourquoi ? insista Tokyo.

Je n'eus pas le temps de répondre. Un des Noirs s'approcha de la table.

— Ça te dirait de faire la revanche sur un vrai tapis, amigo ? Celui-là me paraît au poil.

C'était sûrement autre chose qu'une simple proposition.

— J'arrive.

L'athlète noir parut satisfait et retourna vers le billard. Jorge pivota et me tapa sur l'épaule.

— Alors ? Tu félicites pas ton petit frère ?

Tu fais ça très bien tout seul, j'ai lâché en me levant.

Je me suis tourné vers Tokyo.

— Si t'arrives à atterrir, j'aimerais bien qu'on prenne ces affreux en doublette. Tu couvres les mises et on partage le gras.

Tokyo parut émerger de ses rêveries.

— Ça me va, murmura-t-il.

Je me suis éloigné vers le billard. Derrière moi, Tokyo et Jorge parlaient...

— Ton frère, il a la classe. C'est le prince de cette ville.

— Je serai comme lui. Mieux que lui ! assurait Jorge.

— Tu vivrais cent ans que tu ne parcourrais pas le quart du chemin...

— Beaucoup mieux que lui ! s'entêtait Jorge.

Jessica dansait toujours. Elle dansait pour moi. Comme promis. Les enceintes vomissaient *Anda y casca !*, le tango préféré de la Chica...

J'avais remonté mes manches. Les Blacks regardaient mon tatouage, ce poing serrant trois fils barbelés en ricanant. Ils n'allaient plus tarder, si ça continuait, à manger de l'acier. Ils cessèrent pourtant de s'intéresser à mes signes particuliers pour se concentrer sur le jeu. Ils n'étaient visiblement pas décidés à se laisser tondre une seconde fois par le même type dans la même journée. Leur stratégie m'échappait un peu. S'ils étaient chargés de me surveiller, ils ne pouvaient guère être moins discrets. Jorge avait décidé d'aller fêter sa victoire ailleurs et Jessica était finalement partie avec la bande. Je préférais ça. L'ambiance tombait lentement. Une poignée de vieux

squattaient maintenant les tables pour jouer à la « ruedecita ». Le Singe n'était pas parmi eux.

— J'ai aussi pensé au désert de Sonora, au Mexique à cause du vent, murmurait Tokyo.

— Si tu t'occupais plutôt de la géographie du billard ! Ces fils de pute ont déjà dix points d'avance.

J'avais déjà joué en cheville avec Tokyo et, lorsqu'il y avait du pognon en jeu, il ne lâchait plus le moindre point. Mais cette nuit-là, il n'était décidément pas avec moi. Il planait quelque part au-dessus de sa mappemonde, survolant les déserts, cherchant à situer au milieu de ces océans de sable la cité qui abritait nos existences inutiles.

Les Noirs étaient sur le point de nous flanquer une pile mémorable lorsque les lumières du *Mongol* s'éteignirent.

— Les Inquisiteurs traînent dans les parages ! siffla le taulier. Fermez vos gueules !

Les protestations cessèrent aussitôt. Personne ne tenait à voir les Inquisiteurs entrer dans le bar. Personne, de toute façon, ne tenait à rencontrer ces types ici ou ailleurs. Les Inquisiteurs formaient une bande qui menait la croisade à coup de masses d'arme et de sarbacanes chargées à l'acide formique. Ils recrutaient de nouvelles âmes par la violence et le chantage et leurs couleurs étaient représentées dans tous les quartiers de la ville. Chaque quartier avait d'ordinaire sa bande dominante des bandes moins puissantes qui contrôlaient certaines rues, certains secteurs, mais les Inquisiteurs sévissaient partout. Ils traînaient dans le coin, attirés comme des charognards par l'explosion de la pyramide et les vagues d'affamés qu'elle allait provoquer. L'acide formique qu'ils utilisaient dans leurs projectiles provenait d'une variété de fourmis rouges qui bâtissaient d'étranges étoiles de sable en bordure du désert. Leur suc digestif provoquait, au contact de la peau d'insupportables démangeaisons, et une infime quantité injectée dans le sang humain transformait l'athlète le plus solide en un bloc de douleur tellement atroce que la victime se suicidait généralement dans les premières minutes qui suivaient la piqûre.

Les trois Blacks, frustrés d'une victoire qui s'annonçait pourtant facile, se turent comme les autres. Les videurs du *Mongol* baissaient le rideau de fer. Ce n'était évidemment pas la première fois que ça arrivait, mais cette fois, ça m'agaçait qu'on gâche ma nuit.

— Que ceux qui veulent tenter leur chance par la sortie des chiottes le fassent maintenant ! avertit encore le patron. Après je boucle tout jusqu'au matin.

J'avais également déjà passé des nuits de ce genre, enfermé dans une cave en compagnie de vieux qui discutaient football et politique. Ils chuchotaient leurs conneries en tétant leur biberon d'alcool de champignon, soûlant tout le monde avec leur nostalgie d'un passé qu'ils n'avaient eux-mêmes jamais connu.

Tokyo s'était rapproché de moi.

— Tu fais ce que tu veux mais moi je mets les bouts. Réfléchis à ma proposition.

— C'est tout réfléchi...

Mais Tokyo s'était déjà évaporé vers l'issue de secours. Les vieux ne bougeaient pas, résignés, et les Noirs hésitaient. Sans doute attendaient-ils de voir ce que j'allais faire...

Je me suis dirigé vers la Mouche.

— T'as un chemin sûr par les toits pour nous sortir de ce secteur ? j'ai demandé.

— Ça se pourrait..., il a grogné. Ton nouveau pote t'a laissé choir ?

Diana me suppliait du regard de rester calme. Je trouvais d'un coup sa présence rassurante, comme une souche miraculeuse au bord du tourbillon mortel de Jessica. Diana, avec son visage de bambin celluloïd et ses jolis pieds nus...

— Ce qui se pourrait, c'est que je te fasse avaler ton verre si tu ne lèves pas tout de suite ton cul de cette banquette !

Il s'est dressé, silencieux, pincé. Il boitait légèrement en marchant vers l'issue de secours.

— Ton pied va mieux ?

— Ça ira.

Diana glissa sa main dans la mienne. Dans le boyau qui longeait la canalisation d'égout, j'ai pensé à Jessica.

14

Je n'étais pas si souvent que cela monté sur les toits. J'y éprouvais, contrairement à la Mouche, une sensation d'écrasement, un pénible sentiment de dérive, comme si cette ville, vue d'en haut, n'était déjà plus tout à fait la mienne. Il me manquait le contact avec le bitume, l'encadrement des façades aveugles, la vibration des canalisations souterraines encore en service, engorgées de déchets bouillis par la vapeur qui s'échappait des fissures. Sur les corniches, on ne ressentait plus rien de cette vie. La Mouche, malgré sa patte folle, faisait preuve dans l'ascension d'une habileté diabolique. Le domaine vertical lui appartenait sans partage. Il se retournait de temps en temps et s'arrêtait pour nous attendre. Je le devinais assez fier de me démontrer ses talents d'escaladeur. Diana suivait sans effort. Elle refusait la main que je lui tendais pour l'aider à franchir d'étroites poutrelles suspendues au-dessus du gouffre de la rue. J'étais surpris de découvrir des collines d'éboulis sur les terrasses, d'énormes parpaings badigeonnés de peintures pariétales qui jonchaient les verrières d'onduline, comme tombés du ciel. On sentait ici plus qu'en bas la lente dégradation de la cité, son irréversible pourrissement.

La Mouche s'était immobilisé sur une plate-forme métallique. Accroupi. Il paraissait humer l'air comme un chien d'arrêt.

— Nous sommes hors de portée des sarbacanes, souffla-t-il lorsque nous l'eûmes rejoint. Mais on n'est pas seul...

Je fronçai les sourcils.

— La milice ?

La Mouche haussa les épaules. Il colla son oreille contre l'armature rouillée d'un longeron de béton.

— Combien ils sont ?

— Deux ou trois, ils nous suivent.

Je me mis à sourire. Ainsi les Blacks avaient décidé de me suivre à la trace... La nuit les rendait sans doute plus physiquement discrets mais ils évoluaient, à plus de trente mètres du sol, en territoire inconnu.

— Tu peux nous en débarrasser ? demandai-je.

La mouche regarda un instant autour de lui avant de hocher la tête :

— Sans problème.

— Nous grimpâmes sur une terrasse supérieure et j'aidai la Mouche à desceller un rail qui servait de pont pour rejoindre un toit d'ardoise en pente douce. Il fixa un fragile étau de placoplâtre sous le rail et vérifia la résistance du piège.

— Ça supportera le poids d'un homme jusqu'à mi-rail, chuchota-t-il. Après, c'est le grand plongeon...

Je me penchai légèrement en avant. On n'apercevait pas le goudron de la rue. Une vague bouffée de vertige m'obligea à reculer. J'avais l'impression d'être au bord d'un gouffre sans fond. Je me tournai vers la Mouche, intrigué.

— Tu te sers souvent de ce genre de trucs ?

La Mouche esquissa une moue ennuyée.

— Faut que les toits restent dangereux, sinon c'est l'encombrement et les mauvaises rencontres. Le tout, c'est de ne pas oublier la disposition des pièges.

Je tentai d'oublier que la Mouche, à cette heure de la nuit, devait déjà être passablement ivre.

— Tu tiens à vérifier le résultat ? s'est brusquement impatienté notre guide.

— Pas vraiment...

Je me suis redressé. À l'est, je pouvais apercevoir la crête de la barrière de granit. Cette présence connue me rassura et me permit de me situer. Nous n'étions finalement plus très loin de notre immeuble. Nous progressâmes encore d'une centaine de mètres avant d'entendre, derrière nous, des hurlements et le tintement du rail contre la façade. Cela fit un bruit épouvantable, comme une barre de fer qu'on laisse choir dans un puits à sec, avant qu'un épais silence de cimetière ne revienne peser sur les toits.

Le fracas avait dû réveiller tout le quartier. J'oubliais que plus rien ici ne réveillait personne.

— Ça m'étonnerait que les Inquisiteurs traînent par ici, annonça la Mouche. On va redescendre.

— Pourquoi ne pas descendre directement à l'appart ?

— Si t'as des talents de trapéziste, je veux bien, grinça la Mouche, décidément très irritable, c'est de la vraie dentelle. Y a plus que la plomberie pour s'accrocher.

Après tout, ça ne m'ennuyait pas tant que ça de regagner la terre ferme...

La Mouche n'avait peut-être pas raison. La rumeur de la présence des Inquisiteurs dans le quartier avait dû souffler jusqu'ici. Le bar favori des Enragés, *El Cuchilla*, était fermé alors qu'il ne baissait habituellement jamais son rideau avant le lever du jour. C'était aussi, presque systématiquement, la dernière étape de mes nuits où je finissais de me terrasser avec une Sangrante ou un Old Joe, plus concentré en dynamite. Du temps des Communards, ces connards d'Inquisiteurs n'auraient jamais réussi à faire boucler ce bar-là avant l'heure. J'éclatai de rire.

La Mouche pivota, surpris.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Je vieillis, la Mouche, je vieillis.

La Mouche m'observa un instant avant de plonger une main dans sa poche.

— J'vais te le faire bouffer.

— Quoi ?

— Ton foutu calepin. Si tu continues à noter tout ce que je dis, je te le fais bouffer. Page par page.

Diana souriait, ce qui accentuait encore son côté poupée industrielle. Cette fois, les effets du Purple Rain s'étaient définitivement estompés. Je n'avais plus aucune envie de faire l'amour. L'alcool avait rendu la descente finalement moins pénible. Mais le réveil, je le savais, se chargerait de me faire vomir ce brusque regain d'euphorie.

La Mouche secoua la tête.

— On ne devrait pas rester là. Même les flics sont invisibles...

Nous n'étions plus qu'à eux rues de l'immeuble. Je n'avais aucune envie de retrouver prématurément cet appartement de merde, de suffoquer dans la

puanteur des vomissures du Singe, de tourner et de retourner sur un matelas rongé par les blattes... L'évocation de cette bauge aux aérations obturées me soulevait le cœur. Je ne pouvais décemment pas accepter de retourner là-bas sans être totalement saoul et il n'était pas non plus question d'espérer que le Vieux laisse intactes une ou deux bouteilles de son alcool de champignon.

— Je vais aller à *La Ronda*.

Diana et la Mouche me regardèrent comme si je venais de cracher une douzaine de crapauds.

— Tu ne trouves pas que t'en as fait assez ? soupira la Mouche.

Je levai les yeux vers le ciel. On devinait là-haut les rubans de brume qui défilaient. Quel genre de désert pouvait être ainsi perpétuellement traversé de nuages sans qu'il ne pleuve jamais ?

— Diego, t'as foutu en l'air tout le système des Devineurs, geignit la Mouche. Y a un flic au mètre carré là-bas.

— Et alors ? Je ne transporte rien d'illégal. Je veux juste boire un verre.

— Ils ne te laisseront pas entrer !

Je souris.

— Ils me laisseront entrer...

Un bruit de course avorta la dernière réplique de la Mouche. Une lueur d'inquiétude flamba dans ses yeux de rongeur. Il se plaqua contre le mur. Je me sentais bien, mais pas assez bien pour affronter les Inquisiteurs à mains nues. Diana regardait autour d'elle. À part la voie aérienne, cette gaine de gouttière d'où nous venions, la rue manquait singulièrement d'issue. Les bouches d'aération de la blanchisserie fumaient comme une locomotive de charbon.

Jorge déboula au carrefour, l'œil fou. Les muscles saillaient sous la peau luisante de son torse nu. Beau gosse, Jorge... Jessica ne le méritait sûrement pas.

— Diego ! Il hurlait. Diego !

J'ai adressé un clin d'œil à la Mouche.

— Tu ne vas pas pisser tout de suite dans ton froc, hein ?

Jorge courait vers moi.

— Diego ! Faut que tu viennes ! Le Singe est devenu dingue. Il tire sur tout le monde ! Il prend les gens pour des flics-vampires et il m'a tiré dessus ! Tu le crois, ça ? Les bastos m'ont sifflé aux oreilles.

— Avec quoi ?

Jorge ouvrit la bouche.

— Quoi avec quoi ?

— Avec quoi il tire ?

— Avec ton foutu pistolet mexicain, mec ! cracha Jorge... Voilà avec quoi il tire ! Je croyais que tu l'avais planqué.

Je me dirigeai vers l'immeuble. La Mouche et Diana trottaient derrière nous.

— Je l'avais planqué.

Une sirène creva le silence poisseux de la rue.

— Les flics se ramènent, Diego ! s'affolait Jorge. Ils vont le descendre si tu l'arrêtes pas.

— Il a tué quelqu'un ?

Jorge hésita.

— Un Enragé a pris une balle dans la cuisse mais je crois qu'un clodo dans l'escalier de secours est resté sur le carreau. Il saignait de la tête et il avait les yeux ouverts. Merde, Diego, tu vas pas les laisser foutre le Vieux au Cachot ?

Alors le Singe avait craqué. Un dernier verre de trop, mais tous les verres qu'il sirotait depuis plusieurs années étaient de trop. Une dernière branlette mal digérée ? Un rêve paranoïaque plus tenace que les précédents ? La dernière production de son bestiaire psychotique s'achevait dans le délire fantastique. Des flics-vampires... Je l'avais laissé recroquevillé dans ses excréments, immobile et jaune, comme la larve d'une énorme mouche à merde. C'était la dernière image que je gardais de lui, le Singe, endormi dans son cocon de vomi, qui s'était métamorphosé en tueur fou... Le Vieux terminait sa carrière dans un ultime baroud d'orgueil et de folie.

— On dirait que la mort de ton père te fait plaisir, Golden Boy ?

Je regardais la paire de lunettes noires qui venait de m'adresser la parole. La milice avait encerclé l'immeuble. Les flics avaient lancé des grappins sur la façade qu'ils escaladaient pour pénétrer l'appartement par les fenêtres. Le Singe n'avait pas tout à fait tort. Ils ressemblaient à de vilaines araignées pendues à leur fils.

Il n'est pas mort ! hurlait Jorge. Vous n'allez pas le tuer !

Les miliciens se ruèrent dans la pièce principale par la fenêtre que j'avais libérée quelques heures plus tôt. La barricade improvisée du Vieux les aurait probablement retenus. Quelques minutes.

Il y eut deux coups de feu suivis d'une courte rafale. Jorge poussa un long hurlement de bête blessée. Il se rua sur les flics. Ils le repoussèrent et le matraquèrent sauvagement. La Mouche m'observait.

— Enlève ce sourire de ta gueule avant que je ne décide d'en finir avec toute la famille, murmura la paire de lunettes.

Jorge gisait au milieu de la rue. Il sanglotait en se tenant la tête. Sa blessure au biceps s'était rouverte. Les flics descendaient le corps du Singe.

— Il s'est chié dessous avant de crever. Putain, c'que ça schlingue ! Ce vieux macaque devait avoir une charogne dans le ventre...

Je fixais mon reflet dans les lunettes noires qui se tenaient devant moi. Un éclair de lune balaya fugitivement le corps nu du Singe que les flics glissaient dans une housse de plastique.

— Je peux rentrer chez moi, maintenant ? J'ai demandé.

Le Singe avait bien descendu un type dans l'escalier métallique. Un autre vieux paumé, comme lui. La Mouche et Diana aidaient Jorge à grimper les étages.

J'ai commencé par enlever les blindages aux fenêtres et aux entrées d'aération pendant que la Mouche installait Jorge sur son matelas. Il y avait du verre brisé partout. Ça sentait la merde et la poudre.

— Cet enfoiré souriait pendant que notre père se faisait buter ! pleurnichait Jorge dans la pièce voisine. Il n'a pas bougé ! Il s'en foutait ! Il n'a pas bougé non plus quand je me faisais tabasser. On peut tous crever ! Il s'en fout !

— Calme-toi, Jorge, suppliait la Mouche. T'as au moins une côte cassée... Je vais commencer par soigner ton bras.

— Quand j'étais même, je voulais lui ressembler. J'étais sûr que je serais comme lui. Le Golden Boy ! Je l'admirais... J'imitais ses gestes en cachette... Je m'entraînais à marcher comme lui, à parler comme lui...

— Ne dis pas ça. On ne sait pas ce qu'il y a dans la tête de Diego. Je suis avec lui toute la journée et je ne sais jamais ce qu'il pense...

— De la merde ! Voilà ce qu'il a dans la tête ! Un gros tas de merde sous le crâne. T'entends, Golden Boys, t'es rien qu'une merde !

— Arrête de bouger. Ils t'ont salement arrangé, ces salauds...

Sur le seuil de la chambre, Diana me regardait déboulonner les blindages du Singe. Je tenais à ce que la lumière du matin entre enfin dans cet

appartement.

« *Pourquoi tu es comme ça, Diego ? Pourquoi ?* »

Je me suis retourné vers Diana, le sourire léger.

— Tu devrais aller aider la Mouche à soigner mon frère.

Diana baissa la tête et hésita une seconde avant de s'éloigner. Par la fenêtre enfin dégagée, je voyais le Great Wall. Le visage insipide d'Angelo Razzaguardi brillait dans la nuit et son regard féroce paraissait m'observer. Au bout de quelques minutes, la Mouche est venu me rejoindre.

— Je lui ai donné une bonne dose de somnifères. Il va dormir.

— Merci. Ramène Diana chez elle.

— Tu... tu ne préfères pas qu'on reste ici ?

— Non.

La Mouche a hoché la tête.

— J'ai laissé les antibiotiques de Tokyo sur la table. Je suis pas sûr que les crochets des Marins de Cronstadt soient très propres. J'ai désinfecté la plaie, mais...

— D'accord.

La Mouche pinça les lèvres et quitta la pièce. Je l'ai entendu expliquer à Diana que je préférais rester seul. Leurs pas firent vibrer l'escalier métallique.

Jorge dormait, assommé par les hypnotiques. Je me suis assis près de lui, sur une chaise, et j'ai tranquillement attendu que le Démolisseur et son marteau-piqueur reviennent me tenir compagnie...

15

Jorge bougea. Il bascula sur le flanc en grimaçant.

Je n'avais dormi que quatre heures grâce à un hypnotique à effet rapide et limité. Le réveil fut atroce. J'avais la tête disloquée et le Démolisseur avait mis le turbo. Je dus lutter contre l'envie tenace de me balancer par la fenêtre brisée. Chaque zone innervée de mon corps paraissait hérissée d'aiguilles brûlantes. Ma vision souffrait d'une accommodation approximative et je devais marcher les mains tendues pour ne pas heurter les murs. Tout relief avait disparu et l'appartement se présentait comme une peinture naïve aux perspectives maladroites. Une colonie de cafards avait investi la flaque de sang abandonnée par le Singe. L'absence du Vieux me heurta de plein fouet et creusa en moi une crevasse de glace. La main de givre qui m'avait broyé le cœur lors de la disparition de ma mère renaissait des cendres où je la pensais définitivement fondue.

Le sac de Tokyo contenait des antibiotiques, des amphétamines, de l'aspirine et des cachets de caféine. Je composai un cocktail que je mélangeai à du lait chaud. Je regrettai l'absence d'alcool, fouillai un instant la chambre du Singe en quête d'un fond de bouteille avant de renoncer. Le Vieux tétait jusqu'à la dernière goutte. Je dus serrer les mâchoires à m'en briser les dents pour ne pas vomir les médicaments. Le lait chaud m'essorait l'estomac. Je crus sentir des milliers de morsures minuscules que les drogues infligeaient à mes neurones. J'effectuai tout un tas de gestes mécaniques, dénués de sens qui me donnaient la sensation de fonctionner, d'exister encore. Je posai une casserole d'eau sur la plaque chauffante – alors qu'il n'y avait toujours pas de café –, je chassais les blattes, j'enfilai

mes gants sans doigts, j'allai même jusqu'à lustrer mes bottes de combat que la Mouche n'avait finalement pas osé porter. Je bougeais pour prouver à mon cerveau qu'il se trompait et que je n'étais pas encore tout à fait mort. Le Démolisseur le savait bien, lui, qui creusait ses galeries dans mon cortex...

Et, subitement, le marécage dans lequel je m'enfonçais s'évanouit. La douleur se dilua, se concentra en quelques nœuds de souffrance pure avant d'exploser et de disparaître. L'appartement reprit ses trois dimensions habituelles et le Démolisseur rangea son matériel. Je leur échappais, une fois encore. Je ne savais pas ce qui serait arrivé sans les médicaments de Tokyo. J'avais la veille épuisé ma provision d'aspirine et je trouvais à la mort, chaque matin, un certain charme.

Je me suis approché de la fenêtre, épuisé, le cœur dopé par la dexhédrine. Le matin jaune rentrait dans la pièce, comme je l'avais souhaité. Ma ville était là et les premiers cris des pleureuses s'élevaient vers un ciel de boue.

Jorge ouvrit les yeux. Son regard se posa un instant sur moi avant de filer vers un point invisible sur le plafond. Il voulut glisser ses mains derrière sa nuque, grimaça de douleur et resta un long moment immobile ?

— On est seuls maintenant..., murmura-t-il.

J'ai hoché la tête...

— oui...

Je ne me sentais pas plus seul que la veille mais Jorge avait besoin de repères. Il renifla et se mit à observer le ciel à travers la fenêtre.

— Tu crois que la pension du Vieux va continuer à arriver ?

— Sûrement.

— J'aurais préféré qu'ils me tuent aussi..., souffla-t-il. Je n'aurais pas vu ce nouveau matin et ça ne m'aurait pas manqué.

Tu veux le lait ?

Jorge est resté silencieux. Je me suis éloigné vers la cuisine. Noche commençait à avoir faim. Je me suis accroupi près du vivarium et j'ai observé la femelle python. Elle aussi était prisonnière. Elle rampait jour et nuit, en d'interminables allers et retours, sur le sable du désert dont j'avais tapissé son domaine. J'approchai mon visage de la vitre. Noche se mit instantanément en position de frappe.

— Tu es chez toi..., chuchotai-je. Personne ne connaît mieux que toi chaque grain de ce foutu sable. Est-ce que tu te crois libre ? La souche de bois pétrifié, le bassin, les quatre coins du vivarium, tout t'appartient. Mais est-ce que tu te crois libre ?

— À qui tu parles ? gueula Jorge.

Je me suis redressé. Peut-être étais-je déjà fou ? J'ignorais si un homme se sentait basculer de la raison à la démence, s'il s'effondrait d'une masse, comme un arbre, ou s'il s'étiolait lentement, jour après jour. Je me suis précipité vers Jorge.

— Je veux que tu penses à quelque chose.

Jorge écarquilla les yeux.

— Quoi ?

— Pense à quelque chose ! Pense fort, concentre-toi !

Jorge gonfla les joues.

— À quoi tu veux que je pense ?

— Mais à ce que tu veux, merde ! Pense à un truc, à quelqu'un, à n'importe quoi !

— Diego, je...

— Ça y est ?

— Ne me secoue pas, putain ! J'ai mal partout. Ouais d'accord, je pense à un truc. Et alors ?

Alors rien. Je me suis redressé. Est-ce que Noche se demandait chaque matin ce qu'elle allait faire de sa journée ?

« *Mon frangin est en train de devenir aussi marteau que le Vieux.* »

Je me suis retourné, souriant. Jorge secoua la tête, consterné.

— Qu'est-ce que t'as encore ?

— Tout va bien p'tit frère. Repose-toi.

— Passe-moi un truc contre la douleur et mon vernis bleu. Je vais me relâcher les ongles.

— T'as l'intention de sortir ?

— Tu crois quand même pas que je vais rester toute la journée cloué sur ce putain de plumard ? J'ai une réunion tout à l'heure avec les Enragés.

Évidemment. Jorge n'avait pas abandonné l'idée de venger son père. Et les flics devaient le savoir. Je n'avais aucun moyen de le convaincre de rester tranquille...

— Tu devrais lever le pied, Jorge. T'es dans le collimateur de la milice. Tu vas conduire les Enragés à l'abattoir.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? cracha-t-il.

Ça ne me faisait rien. Jorge aurait sans doute aimé m'entendre dire que je l'aimais, que je n'avais pas envie de le voir crever, qu'on finirait par monter un coup, lui et moi, juste lui et moi, pour redonner un peu d'allure à la mort du Singe, mais je n'éprouvais qu'indifférence et fatigue. Le speed glaçait mes gencives et j'avais envie d'alcool...

La Mouche dégringola aussitôt des étages supérieurs. Je ne savais pas comment il s'y prenait pour surgir dès que je posais un pied sur le palier mais il ne m'avait jamais manqué. Je l'imaginais veillant sur une arête de gouttière, guettant le grincement de ma porte, ne dormant quasiment jamais... Je m'étais habitué à sa présence comme on peut s'habituer à recevoir son quotidien tous les matins. La Mouche avait toujours des nouvelles fraîches à me raconter. Il savait à peu près tout ce qui s'était passé la journée et la nuit précédentes dans la ville. Sur la source de ses informations, il gardait le plus grand secret, mais le petit peuple des toits apprenait généralement beaucoup de choses avant tout le monde. La Mouche était mon journal personnel, une édition à un exemplaire dont j'avais la primeur.

— Comment va Jorge ? commença-t-il.

— Il va.

La Mouche se racla la gorge.

— Tu sais... Il y a des cars à tous les coins de rue. Ils s'attendent à une réaction de ton frère. À sa place, je resterais peinard en attendant que ça se tasse.

J'ai souri.

— Mais tu n'es pas à sa place.

La Mouche essayait de m'expliquer que c'était parce qu'il appartenait à la famille du Golden Boy que Jorge mobilisait ainsi autant d'attention policière. Mais il n'y arrivait pas. Il y avait une distance entre la réputation et la réalité qu'il ne parvenait pas à franchir. Pourtant, en brisant seul les défenses de la Squadra, j'avais redonné prise à la légende...

— Ton pied va mieux ?

— Ça se calme. Tu sais pourquoi ils ont foutu le feu à la Pyramide ?

Jessica était assise en bas des marches. Elle portait un boléro de cuir noir et la même cartouchière que la veille. Combien de munitions lui restait-il

avant qu'elle se mette à supplier ?

— Parce que toute la bouffe était pourrie, mon vieux ! La viande était décomposée et les pâtes pleines de vermine. Il y a déjà des morts par intoxication.

Je fronçai les sourcils. Les centres de distribution n'offraient pas toujours des produits de toute première fraîcheur mais ils n'avaient jamais jusqu'ici osé présenter des aliments absolument non consommables.

Jessica se leva. Ses petites croix de Malte se balançaient doucement.

— Tu dors dans l'escalier ?

— J'ai appris pour ton père...

— Laisse Jorge tranquille. Il a besoin de repos.

Elle secoua la tête.

— Je ne viens pas pour Jorge, rectifia-t-elle. J'ai un message pour toi.

Je dépliai le papier que me tendait Jessica. Tokyo m'attendait au *Cuchilla*. Ce genre de rendez-vous n'était guère dans ses habitudes. Le motif devait être d'importance.

Je regardai Jessica. Elle était livide, crayeuse, les pommettes et les paupières rehaussées de fard bleu. Ses lèvres étaient également soulignées de bleu. Une de ses jambes, ankylosée, frémissait légèrement. J'avais envie d'elle et elle devait s'en rendre compte.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Elle haussa les épaules.

— Rien.

— Alors t'as trouvé. Tu peux venir avec nous si t'as rien d'autre à faire.

Jessica parut satisfaite. Elle renifla et tenta un sourire maladroit.

Mon clan venait de s'augmenter d'une drôle d'unité. La Mouche n'approuvait ni Jessica ni l'insistance nouvelle de Tokyo l'Ancien mais il n'était pas prêt à m'abandonner.

— T'as des nouvelles des Blacks ?

La question sembla dérider mon compagnon. Elle n'avait d'ailleurs pas d'autre but.

— Deux out et un rescapé, gloussa-t-il. Et tu sais pour le compte de qui ils nous suivaient ?

— Oui.

La Mouche se renfrogna. Je l'entraînai un instant à l'écart.

— Je ne veux pas que Jorge apprenne que sa sœur en écrase chez Pepe, O.K. ?

— Ça ne va pas être simple de lui cacher ça..., souffla-t-il.

Derrière une dizaine de lunettes noires, les yeux de la ville m'observaient. Ils n'étaient pas tranquilles. Et je n'avais sûrement pas grand-chose à faire pour les convaincre de m'abattre sans sommation. Ce matin-là, ils ne lancèrent aucun quolibet. Ils se contentèrent de nous regarder passer, les mains sur la crosse de leurs revolvers. L'image résumait notre histoire...

Tokyo était attablé dans l'arrière-salle d'*El Cuchilla*. Il buvait de l'eau et suçotait des lamelles de seiche. Son visage s'était creusé et son regard brillait d'une mauvaise fièvre. Il n'avait pas dû dormir beaucoup mais je m'en moquais. J'avais simplement besoin de boulot. De chaque côté du bar, je repérai deux ou trois hommes de Tokyo, de jeunes argentins aux yeux sombres et au couteau facile. Les traditionnelles petites croix brillaient sur leurs poitrines cuivrées. Grâce à Tokyo, ils mangeaient à leur faim et n'avaient pas grand-chose à craindre de la milice. La place était enviable et enviée. La Mouche leur lança un bref regard méprisant. La Mouche n'appartenait à personne. Et lorsque Tokyo me lança, en nous voyant approcher :

— T'étais pas obligé de venir avec ton larbin...

Je vis la main de la Mouche glisser vers sa ceinture. Je savais qu'il dissimulait là quelques lames sans manche, à double tranchant, équilibrées au mercure. J'avais déjà vu la Mouche transpercer avec ces armes étranges des oiseaux en plein vol ou des rats qu'il ramenait à Noche. Et Tokyo était un trop gros rat pour qu'il le manque à cette distance...

Je posai une main sur l'épaule de la mouche.

— Calme-toi. Y a un distributeur au coin de la rue. Va prendre quelques pilules.

Ses petits bouts de moustache adolescente frémissaient de colère.

— Dis-lui que j'suis le larbin de personne !

— Je lui dirai.

— Je le tuerai !

— Tu veux que je lui dise ça aussi ? demandai-je en souriant.

Après un instant d'hésitation, la Mouche a fait demi-tour et a quitté le bar. Les hommes de main de Tokyo ricanaient. Ils avaient tort. Leur patron avait failli se faire épingler comme un vilain cafard sans qu'ils esquissent le

moindre geste. Jessica avait disparu dans les toilettes. Je me suis attablé en face de Tokyo. Il poussa vers moi le bol d'huile où trempaient les lamelles blanches de seiche.

— Sers-toi. Qu'est-ce que tu bois ?

— Ça dépend de ce qu'il y a à faire. Parce que je suppose que tu m'as bien fait venir pour un job ? Où est-ce que je dois livrer ?

— Nulle part.

Il fit verser quelques gouttes d'alcool de menthe dans son verre d'eau.

Je commandai une liqueur de café.

— Tio Pepe n'a pas apprécié la plaisanterie de cette nuit... Le coup du rail..., annonça tranquillement Tokyo en piochant un bout de seiche.

Son indifférence était feinte. Il épiait attentivement mes réactions. Cette petite phrase était une sonde qu'il lançait pour savoir si un gros poisson brésilien ne se baladait pas dans les eaux troubles de ma tête. Je restai impassible. Tokyo s'impatienta. Il était d'ordinaire infiniment moins pressé pour analyser ses interlocuteurs.

— Où tu en es avec le Brésilien ?

Mon sourire s'accentua.

— Le travesti roux ne t'a pas fait un rapport ?

— Si, admit Tokyo. Mais elle ne m'a rien dit sur ce que tu prépares.

— Rien. Je ne prépare jamais rien.

Tokyo renifla, repoussa son bol vide et siffla d'un trait son verre d'eau mentholée.

— Le Devineur qui est tombé sur toi à la Squadra n'a pas dû s'amuser..., grogna-t-il.

Jessica sortit des toilettes. Elle rayonnait. Il y avait probablement une douille vide supplémentaire dans sa cartouchière.

— Est-ce que tu as déjà vu quelqu'un se détruire avec autant d'application ? murmura Tokyo en regardant la fille aux croix de Malte onduler vers le bar.

— Oui. Des tas.

Le métis fit claquer sa langue.

— Tu es au courant pour la pyramide ? demanda-t-il.

— Pour la nourriture faisandée ?

— Oui. Il y a eu des émeutes toute la nuit, à l'extrême nord. Les flics ont repoussé les manifestants à la frontière du désert et ils ont ouvert le feu. Il y a des tas de morts.

— Et alors ? Depuis quand tu t'occupes de ces conneries ?

Tokyo grimaça. Je commençais à me demander si l'abus d'Ascension-Secrète ne lui avait pas carbonisé un peu trop de neurones.

— Tu as pas pu oublier à ce point-là ce que tu étais ?

— Ce sont les souvenirs d'un autre. Ça arrive, répliquai-je, agacé. T'as mis au point un numéro de duettistes avec Pepe ou quoi ? Toi aussi tu voudrais que je reprenne en main les affaires du quartier ?

Tokyo hocha la tête.

— Il faut que je te montre quelque chose. Tu comprendras mieux...

Il se leva et m'invita à le suivre. Il se planta au milieu de la rue et désigna le ciel.

— Tu ne remarques rien ?

Je levai la tête vers les rubans de brume sombre qui défilaient dans un ciel bas et plombé. C'était un jour comme tous les autres jours qui l'avaient précédé, avec un ciel de chiotte et une température suffocante.

— Qu'est-ce que je devrais remarquer ?

— Je te croyais plus observateur, Golden Boy. Suis-moi, je vais te montrer quelque chose de plus évident...

La Mouche était appuyé contre un mur en ruine. Il mâchouillait un bout de bois en regardant Tokyo comme un tireur d'élite fixe sa cible. Jusqu'à l'hallucination... Je me rendais mieux compte à présent à quel point il valait mieux ne pas être haï de ce petit homme à gueule de rongeur...

16

Tokyo me conduisit jusqu'à la barrière de granit du quartier Est. Ça faisait un bout de chemin et Tokyo marchait vite. Je n'avais pas récupéré de l'overdose de Purple Rain et d'alcool de la veille. Au bout de dix minutes de marche, je souffrais comme une vieille bête de somme. Instinctivement, je surveillais les toits. La Mouche demeurait invisible mais je savais qu'il nous suivait.

— Un type comme toi devrait s'offrir une bagnole..., maugréai-je, les jambes tétanisées.

— J'en ai une. Mais j'ai pas envie de me faire arrêter à chaque carrefour et d'attendre qu'ils vérifient mon identité et mes laissez-passer...

— Tokyo ?

— Quoi ?

— Comment est-ce que tu te procures tous ces avantages ?

— J'arrose tous les petits potentats de chaque quartier. Ça me coûte un fric fou. Mais faut connaître la ville par cœur, chaque immeuble, chaque rue, chaque terrain vague...

Il se tapota le crâne de l'index.

— Tout est là-dedans. Je sais qui commande dans chaque ruelle de cette putain de ville. J'ai des parcours. J'peux pas engraisser tout le monde. Il y a des zones où ce sont les bandes qui dominant, d'autres qui sont contrôlées par la milice et d'autre encore où il faut casquer les deux. Sans oublier le Contrôleur au sommet de la pyramide. C'est pas le moins gourmand. Et le tout sur trois niveaux : les toits, la rue et les sous-sols...

— Il y a des gens qui vivent dans les sous-sols ? m'étonnai-je.

Tokyo hocha la tête.

— Plus que tu ne penses. Il y en a toujours eu mais la population d'en bas se renouvelait à cause des gazages. Maintenant, ils peuvent plus balancer de gaz. Y a trop de fuites et de canalisations poreuses. Ça empoisonnerait toute la ville.

J'étais stupéfait. Je savais évidemment que des tas de types avaient des planques dans les sous-sols mais j'ignorais que tout un peuple s'y développait.

— Ils vivent de quoi ?

— Certains élèvent des rats et d'autres chassent. Ils ont appris à se déplacer à quatre pattes. On ne peut pas faire autrement dans les boyaux. Leurs gosses courent plus vite que des chiens, rampent comme des reptiles et savent rester plus de dix minutes sans respirer sous un tas de merde.

Tokyo marqua une pause et me jeta un regard soupçonneux.

— Je ne te conseille pas d'aller faire un tour là-dessous. Tu n'en ressortirais pas vivant. C'est une zone interdite.

Je frissonnai, sous les effets conjugués de la fatigue et l'écœurement. Je n'avais plus envie de parler. Je pensai à Gabriella, à sa main sur ma queue, au putano à la peau trop blanche, aux cobayes et aux mutants bouffeurs de rats qui se reproduisaient sous mes pieds... Le cristal d'un adolescent comme Jorge ne pouvait que se briser sur cet épouvantable soc. La ville était une machine à broyer les anges...

Aux abords du quartier Est, les lunettes noires paraissaient moins nombreuses. La milice était ici équipée de petits engins blindés, de chenillettes très rapides et diablement meurtrières. Elles surveillaient de leurs tourelles pivotantes les rues où la loi du Contrôleur interdisait de circuler à plus de trois personnes. L'Est avait été un des quartiers les plus violents et les plus résolument opposés à l'ordre nouveau des milices. Gabriella racontait souvent qu'on avait regroupé ici les descendants des syndicalistes ouvriers des plus grandes entreprises d'Amérique du Sud tandis que les intellectuels s'étaient plus volontiers installés vers la Squadra ou les quartiers Sud. Contre la sinistre barrière de granit, on avait torturé et fusillé des milliers d'enfants pour leur faire passer le goût de l'hérédité. Durant les premières années de mon enfance, l'Est était un ghetto qui résistait encore. Les émeutes, les attentats et les fusillades étaient des feux d'artifice qui berçaient nos nuits.

Les rues du quartier Est étaient aujourd'hui les plus calmes et les plus désertes de toute la Cité. Les ruines d'un immense manège de chevaux de bois se dressaient encore au milieu d'une petite place. Manège lugubre dont le Singe, un soir d'ivresse, m'avait raconté les derniers mois de fonctionnement. On obligeait les enfants à y monter, à se cramponner aux barres qui crevaient le poitrail des chevaux et on faisait tourner le manège à toute vitesse. Certains enfants étaient éjectés comme des balles et allaient s'écraser contre les façades, les flics faisaient des cartons sur les autres... Le quartier Est n'avait engendré aucune idole, aucune figure de légende. Son peuple tout entier était une légende...

Quel genre de malédiction nous poussait ainsi à reconduire la dictature, alors que les dictateurs eux-mêmes étaient loin ? Gabriella s'était souvent posé la question mais ses analyses sociopolitiques ne lui avaient fourni aucune réponse satisfaisante. La ville était une gigantesque prison, sans possibilité d'évasion, et d'où les matons se seraient mystérieusement évaporés. Nous formions une condamnation vivante et sans appel de l'anarchie. Et c'était peut-être à titre d'exemple et dans un but éducatif qu'on nous maintenait en vie... « Regardez ce qu'ils font lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes, lorsqu'ils régissent leurs propres lois, lorsqu'ils appliquent les théories dont ils nous rebattent les oreilles... »

Je me mis à rire. Tout cela était stupide... L'épuisement et les amphétamines m'entraînaient au délire, à la confusion mentale et au non-sens. J'oubliais que plus personne ici ne savait pourquoi il était condamné à vivre dans cette ville et que nous ne dépendions évidemment pas de nous-mêmes. Que reste-t-il du guerrier lorsqu'on lui retire la guerre et l'âme de son combat ? L'existence même de cette cité entourée de sable était grotesque et perverse. Que signifiait ce manège rouillé, déboulonné de son socle, avec ses chevaux décapités et démembrés, posé de guingois comme une grosse toupie abandonnée au milieu de cette placette pavée flanquée de gratte-ciel mal poussés, inachevés ? Notre inutilité confinait au néant...

— J'vois vraiment ce qu'il y a de drôle... grogna Tokyo.

Une chenillette apparut sur la place. Un volet claqua derrière nous. Le véhicule blindé s'immobilisa et sa tourelle armée pivota dans notre direction. Tokyo, sans cesser de marcher, posa les mains sur sa nuque et s'écarta légèrement de moi.

— Tu n'arroses personne ici ? m'étonnai-je.

— Ça n'empêche pas la prudence, répliqua le métis.

Je n'avais jamais levé les mains devant des « lunettes noires », fussent-elles enfermées dans une boîte de conserve, sans qu'on m'en prie expressément. Le Golden Boy était mort mais je n'étais pas prêt à multiplier les signes de soumission. Le canon court de la chenillette s'attardait sur moi...

— S'ils te reconnaissent, t'es un homme mort ! siffla Tokyo entre ses dents.

Il faut croire que ma pseudo-célébrité n'atteignait pas les frontières de l'Est car l'engin reprit sa route et disparut de l'autre côté de la place. Tokyo baissa les bras et poussa un soupir.

— Tu prends des risques inutiles ! me fustigea-t-il. Je t'ai peut-être mal jugé après tout... Tu ne vaux sans doute pas mieux que ton frère et toutes ces bandes de zonards ! Tu as simplement eu plus de chance.

Je souriais.

— Je n'ai jamais prétendu autre chose.

Tokyo secoua la tête, consterné.

— Allons-y. Ce quartier me flanque le bourdon.

C'était au moins un sentiment que je partageais avec lui. Les abords de la barrière de granit se révélèrent plus sinistres encore. Je n'éprouvais pas cette euphorie qui caractérisait les rues de mon quartier, avec ses façades en forme de paquebots au mouillage, et ses geysers de vapeur blanche qui fusaient des lézardes de l'asphalte. Il régnait ici une atmosphère de cimetière encombré de stèles funéraires non gravées. Les bâtiments étaient plus petits et ne s'élevaient guère au-delà de deux étages. La plupart étaient encore en construction, comme si une catastrophe avait surpris les ouvriers en plein travail... La Mouche ne devait pas souvent traîner ses ailes par ici. Tout y était trop bas pour lui.

— Il y a des bandes qui vivent ici ? soufflai-je, anéanti par ce décor de désolation.

— Oui. Une. Celle des Lance-Flammes. Et elle ne fait pas partie des plus aimables, grimaça Tokyo.

Le patronyme laissait entrevoir la spécialité amusante de cette bande.

— En principe, ils ne sortent que la nuit, précisa Tokyo. On est tranquille. En principe...

Tokyo bifurqua brusquement, poussa une grille rouillée et se dirigea vers une maisonnette en ruine. Des maisons individuelles, je n'en avais jusqu'ici aperçu que dans le quartier Sud. Celle-ci ressemblait à un amas de gravats

blanchis à la chaux. Je ne parvenais même pas à distinguer l'entrée. Je me retournai un instant, inquiet, comme si les silos de béton armé de ma ville pouvaient s'être volatilisés... En pénétrant dans le jardinet désolé qui séparait la grille de la maison, j'avais ressenti un étrange malaise, une angoisse indéfinissable, comme un dédoublement schizoïde de la personnalité... J'avais l'impression de franchir une porte de la perception telle qu'en dressent sur votre chemin certains composés chimiques hallucinogènes. C'était une sensation à la fois fascinante et désarçonnante...

La présence des immeubles, au-delà de la grille, me rassura sans tout à fait balayer le malaise. Tokyo se tourna vers moi. Il paraissait lui aussi anormalement tendu. Un frémissement nerveux agitait ses lèvres. Plus je fréquentais Tokyo et plus il égarait de sa superbe. Planté au milieu de ce jardinet aride, il semblait même totalement retombé en enfance.

— Qu'est-ce que t'as ? J'ai ricané. T'es perdu ?

Les traits du métis se sont aussitôt durcis. Il m'a regardé comme s'il se demandait ce que je foutais là.

— Elle s'appelle Aurora et elle n'aime pas les inconnus, lâcha-t-il enfin. Laisse-moi parler.

Je n'avais pas l'intention de dire quoi que ce soit. Les énigmes de Tokyo commençaient à me peser et la liqueur de café m'avait donné soif. Tokyo déplaça une feuille de placoplâtre qui masquait l'entrée d'un boyau souterrain. Il s'y glissa et disparut. L'angoisse, elle, continuait à me fouailler les entrailles. Quelques marches de glaise molle descendaient vers un couloir plongé dans l'obscurité. Je me sentais de plus en plus mal.

— Aurora ! C'est moi, Tokyo. Je suis avec un ami, appelait Tokyo.

Il répéta ces mots à trois ou quatre reprises tout en avançant dans le couloir. J'y voyais déjà un peu plus clair. Des lézardes dans le plafond laissaient filtrer quelques millimètres de jour. Le balancier de deux horloges murales rythmait nos pas. Je les examinai, surpris. Le Singe m'avait offert, à l'occasion d'un anniversaire quelconque, une montre héritée d'un parent dont j'avais oublié le nom. Elle s'était brisée au cours d'une de mes premières bastons, à minuit et quart, et je ne m'étais plus jamais préoccupé de l'heure. Deux périodes punctuaient désormais mes journées : le jour et la nuit. Les divisions supplémentaires n'avaient strictement aucune importance. Elles paraissaient en revanche en avoir pour cette mystérieuse Aurora.

Le tic-tac des horloges, pendules et autres réveils qui tapissaient les murs de la pièce centrale devint franchement insupportable. Il y en avait partout, sur le sol, sur les étagères de fortune, accrochés au plafond... Je résistai en serrant les dents à la tentation de me boucher les oreilles. Quel genre de folle pouvait bien vivre à l'intérieur du mécanisme d'une montre ? Et, surtout, pourquoi ce besoin hystérique de connaître l'heure ? Aurora se tenait dans un fauteuil pivotant et nous tournait le dos. Et, tout comme chez Tio Pepe, une importante colonne de verre plantée au beau milieu de la pièce abritait de curieux poissons ternes aux écailles laiteuses. Je ne voyais là que les vestiges de cette mode marine qui avait affecté notre ville durant quelques mois. Ce désir de posséder une tranche d'océan au centre d'un infranchissable désert... L'aquarium vertical, éclairé par deux rampes d'ultraviolets, était la seule source lumineuse de la pièce et les poissons qui y nageaient appartenaient à une espèce particulièrement laide. Leurs ombres grossières, dansaient sur les murs.

— Aurora, je veux retourner là-bas, commença Tokyo. Je dois montrer ce que j'ai vu à mon ami. C'est le golden Boy. Tu as entendu parler de lui ? Il est allé dans le quartier Sud avec...

— Je sais, coupa une voix chaude et grave.

J'étais donc devenu l'ami de Tokyo sans le savoir. J'ignorais ce qui le valait ce privilège. Il était probablement à la mesure du service qu'il comptait me réclamer...

Le fauteuil ovoïde pivota. J'aperçus une jambe nue, une jambe de femme magnifique, légèrement cuivrée, à côté de laquelle les jambes pourtant parfaites de Gabriella faisaient office de pieds de chevalet. Cette jambe jaillissait d'un fourreau de satin noir. Je ne distinguais rien du reste, avalai ma salive et mis l'aspect érotique de cette vision sur le compte de l'étrange clarté aquatique qui baignait la pièce.

— Je n'ai plus beaucoup de pilotes, susurra encore la voix. Ils se reproduisent difficilement. Ça va te coûter cher.

— Ça m'est égal ! affirma Tokyo. Je n'arrive plus à dormir. Il faut que je montre ça à quelqu'un !

— Pourquoi lui ?

Le fauteuil se balançait légèrement. J'apercevais de temps à autre, comme une lune voilée de brumes, le profil d'Aurora. C'était sans l'ombre d'un doute, la plus belle femme de cette ville... Je tentais de masquer mon trouble, de me concentrer sur sa question. Pourquoi moi ? Pourquoi Tokyo

voulait-il me faire bénéficier d'un secret apparemment si coûteux ? Je reportais également mon attention sur l'aquarium. Le tic-tac des pendules me bombardait la tête...

— Il a détruit toute l'Unité de prévention psychologique de la Squadra, expliqua Tokyo. Seul et sans arme. Il en vaut la peine...

— Est-ce que tu lui as dit que c'était dangereux ?

— Je crois... je crois qu'il s'en moque.

Les poissons étaient réellement laids. Ils ressemblaient à des bouts de poumons flottant entre deux eaux. Et je venais seulement de remarquer qu'ils ne semblaient pas posséder d'yeux...

— Ils ont aveugles ? demandai-je.

Tokyo se tourna vers moi, interloqué et furieux.

— Ils le sont, répondit la voix suave. C'est une dégénérescence de l'espèce. Maintenant les alevins viennent au monde aveugles. Ils n'ont même plus l'emplacement des yeux. Au début, ils s'affolent et se cognent sans arrêt contre parois de l'aquarium. Certains meurent, à force de se heurter à l'invisible, les autres s'habituent aux dimensions de leur domaine. Il leur arrive de foncer comme des flèches et de s'arrêter à un millimètre de la vitre. Ils ont appris les limites. Leurs ascendants formaient une des espèces les plus rapides du monde sous-marin, capable d'échapper à tous les prédateurs et de traverser les océans en ligne droite, d'une seule traite. Ces poissons s'enivraient de vitesse. On raconte qu'ils pouvaient, lancés comme des balles, traverser un requin de part en part. De temps en temps l'instinct de la vitesse les reprend...

— Mais ils ne se cognent jamais ?

— Non. Il arrive parfois qu'un adulte refuse la nourriture. Il se laisse mourir de faim. C'est une forme de suicide, n'est-ce pas ?

J'observais les poissons aveugles. Ils paraissaient avoir établi des territoires à plusieurs niveaux verticaux sans lesquels ils évoluaient en couples. Ce spectacle me mit subitement très mal à l'aise. Je m'en détournai écoeuré.

— Ils ont aussi perdu leurs couleurs, insista la voix. En liberté, les mâles arboraient une splendide robe bleu et blanc...

— Vous n'auriez pas quelque chose d'un peu viril à boire ? demandai-je en souriant.

Aurora se leva. Sa silhouette, en ombre chinoise, appartenait à l'étroite panoplie des fantasmes collectifs. Un léger affaissement de l'épaule gauche

en altérerait toutefois la perfection. Elle s'approcha d'un mur et actionna un commutateur. Une lumière crue éclaboussa la pièce.

Je restai un long moment sans respirer.

La moitié droite d'Aurora appartenait à la plus belle femme de l'univers et la gauche à une vieille dame quasi centenaire...

OceanofPDF.com

Je n'avais pour l'instant posé aucune question et donc obtenu aucune réponse. Le corps d'Aurora, des cheveux aux pieds, était divisé en deux parties égales. Une jambe droite dont les courbes ne cessaient de me ravir et une jambe gauche lourde, variqueuse, à la cheville épaisse. Une main manucurée aux attaches fines et fragiles et l'autre tavelée, tremblante, tordue par les rhumatismes, une moitié de poitrine au volume explosif avec son sein voisin affaissé, définitivement aride... Aurora ne dissimulait rien de ses monstruosité anatomiques, mais le plus spectaculaire restait son visage. Une invisible frontière séparait sa chevelure, grisonnante et terne à gauche, brune et brillante à droite, son regard faussement vairon, farouche d'un côté et embué d'une cataracte de l'autre, la peau atrocement ridée de son profil gauche en contraste avec les traits de madone inaccessible du droit, son nez, sa bouche dont la dentition carnassière s'interrompait sous la saillie de la lèvre supérieure pour laisser place à des gencives édentées hérissées de chicots noirâtres...

J'étais absolument amoureux de la partie droite d'Aurora et je n'avais encore jamais vu, à l'exception peut-être de l'aveugle de la Squadra, quelqu'un d'aussi vieux et dégradé que sa moitié gauche...

Si Tokyo cherchait à me surprendre et m'impressionner, il avait réussi mais Aurora n'était apparemment pas ce qu'il voulait me montrer. Il avait besoin d'elle pour lui servir de guide dans le désert...

Nous marchions depuis près d'une heure dans le sable. Des gifles de vent brûlant nous criblaient le visage de minuscules éclats de quartz et nous obligeaient à progresser courbés en avant, le col remonté sur nos joues.

Aurora marchait quelques mètres devant nous, le visage couvert d'une écharpe de toile bleu et blanc. Elle tenait en laisse un singe minuscule, son « pilote », qu'elle exhortait sans cesse en faisant claquer sa langue. Le pilote bondissait d'une dizaine de mètres devant elle, glapissant parfois et tirant sur la fine longe qui le reliait à sa maîtresse. Nous avions franchi une première dune puis une seconde. La ville avait disparu derrière ces collines de sable et il ne restait que le désert tout autour de nous. J'avalai péniblement ma salive. Le vent recouvrait nos traces et je n'étais déjà plus très sûr de retrouver le chemin du retour. Le sable s'écroulait sous nos pieds et tout mon corps me faisait atrocement souffrir. Malgré le soleil voilé par la brume, la luminosité était exceptionnelle et nous contraignait à mettre nos mains en visière pour regarder devant nous. Aurora nous avait remis à chacun une outre de peau remplie d'eau tiède et, malgré cela, j'avais l'impression que mes lèvres se fendaient, que ma bouche se remplissait de plâtre. Le sable tourbillonnant cinglait nos chevilles, nous arrachant des grimaces de douleurs. Quelques feuilles mortes d'euphorbe crépitaient sous nos semelles. Ces feuilles sèches, amères, étaient souvent la seule et dernière nourriture des hommes qui tentaient l'aventure de la traversée... Au détour d'une dune, le vent tomba brusquement. Je me redressai et lâchai un soupir de soulagement. Tokyo, lui, jetait des regards paniqués autour de lui. Aurora s'était immobilisée. Elle se retourna vers nous.

— Nous arrivons ! lança-t-elle. Restez à distance et marchez dans mes pas !

Tokyo ne se fit pas prier. Il se plaça sur les traces d'Aurora et me conseilla de me mettre derrière lui.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je. Un champ de mines ?

— Pire, grommela Tokyo.

Aurora progressait maintenant plus lentement. Ses petits claquements de langue poussaient le singe en avant.

— Quel âge a-t-elle ?

— Environ trente ans d'un côté et cent de l'autre, grogna Tokyo.

— Mais qu'est-ce qui lui est arrivé ? insistai-je.

— Regarde où tu marches ! me rabroua le métis. Et surveille le singe. Si sa toison change de couleur ou s'il meurt, t'as intérêt à faire demi-tour et prendre tes jambes à ton cou.

J'aperçus à une cinquantaine de mètres devant notre pilote, les toits des camions de ravitaillement mais qu'est-ce qu'ils fichaient ici ? Avaient-ils

été surpris par une tempête de sable ? Aurora fit tracer au singe un cercle d'une vingtaine de mètres de diamètre autour du premier camion.

— Ça va ! nous annonça-t-elle. Ça n'a pas bougé. Vous pouvez venir.

Nous nous approchâmes de la colonne de véhicules ensablés. Le singe continuait à tourner autour de nous. La peinture du camion était écaillée, gonflée par la chaleur, et sa carrosserie était rongée par la rouille. Tokyo souleva le capot. Le moteur était également envahi par la rouille. Le caoutchouc des durites s'était dégradé et pendait en lambeaux autour des colliers. Un lichen brunâtre recouvrait la culasse et le radiateur. Nous avions fait tout ce chemin pour admirer une épave...

— À ton avis, ça n'a pas roulé depuis combien de temps ? m'interrogea Tokyo.

J'avais à mon époque deux-roues, déposé et reposé quelques moteurs mais il ne fallait pas être particulièrement expert en mécanique pour affirmer que celui-ci finissait de pourrir dans le sable depuis plusieurs années. Je posai ma main sur le maître cylindre. L'acier s'effrita entre mes doigts...

— Ça fait un bail, murmurai-je. Dix ans minimum...

— Hier matin.

Je me tournai vers Tokyo.

— Comment ?

— Hier matin, répéta l'Asiatique. Ces camions sont partis hier matin de la ville après la distribution.

Je secouai la tête, ahuri. Je regardai un instant Aurora pour voir s'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, mais elle continuait à surveiller son singe.

— Tu déconnes ?

Tokyo s'accroupit et entreprit de dégager le pare-brise. Une armada de petits scorpions noirs s'éparpilla autour du véhicule. Tokyo s'écarta pour me laisser regarder. Les mains sur le volant, un squelette était assis à la place du chauffeur. Un squelette noirâtre, imparfaitement décharné, grouillant d'insectes et vêtu des lambeaux de la combinaison de cuir des livreurs...

Je me redressai, livide. Le sang fuyait mon visage. Tokyo désigna d'un geste large la longue colonne de camions à demi enfouis dans le désert.

— Ils ont tous quitté la ville hier matin, expliqua-t-il. Je trafiquais avec deux ou trois de ces livreurs. Celui-là s'appelait Roberto et c'est lui qui me ramenait des caisses de composants électroniques...

Le macaron collé sur le pare-brise était délavé, l'encre s'était diluée mais on y distinguait encore le nom de Roberto Erdosa.

— Il a une chevalière piquée de trois petits saphirs en triangle à l'annulaire gauche, soupira encore Tokyo.

Je n'avais pas besoin de vérifier ça.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? soufflai-je.

— Avez-vous déjà entendu parler du projet Matrix ? intervint Aurora sans quitter son pilote des yeux.

— Non...

— Matrix était le nom de code d'un projet scientifique destiné à régler le problème des camps de réfugiés et des prisons surchargées. Il est également devenu, par extension militaire, un moyen de liquider par la solution « douce » tous les opposants au régime.

Aurora parlait en observant son singe qui continuait inlassablement à tracer des cercles autour de nous.

— Tous les physiciens qui travaillaient sur ce projet sont morts accidentellement ou disparus, poursuivit-elle.

Elle gloussa nerveusement.

— Ils ne les ont évidemment pas enfermés à l'intérieur des camps dont ils avaient eux-mêmes conçu le système de protection !

J'observai attentivement Tokyo et Aurora. Je désignai les camions.

— Est-ce que... est-ce que ce qui est arrivé à ces camions a quelque chose à voir avec ce système de protection ? Avec le projet Matrix ?

Aurora hocha la tête.

— C'est en rapport avec la panne du système.

Il y avait dans l'œil droit d'Aurora cette fixité et cette profondeur des gens du désert, cette fixité qu'on retrouvait dans le regard des putains au ventre sec. Tout autour de nous il n'y avait que du sable, une infinité de sable où la lumière qui se réverbérait posait comme des plaques de métal argenté au pied des dunes. Il n'y avait ici d'eau que dans nos larmes...

— Je ne comprends rien ! Je ne vois ici aucun système...

Aurora esquissa un sourire. Sourire juvénile et ironique, sourire sénile et condescendant.

— Vous ne pouviez pas le voir. C'est impossible pour qui ne vit pas dans le désert. Il faut l'aimer pour le connaître. Il faut aimer la sensation de liberté qu'il procure. Le désert est un tyran qui protège de tous les autres tyrans. Mais aujourd'hui, Matrix est devenu fou...

Son bras flétri se tendit vers une dune plus haute et plus sombre que ses voisines.

— Vous voyez cette dune ?

J'opinaï sans comprendre.

— Les perspectives sont trompeuses dans le désert, précisa Aurora. La dune est à environ trois kilomètres d'ici. Allez-y et franchissez-là. Je vous confie mon pilote. Faites claquer votre langue pour le faire avancer et gardez toujours entre lui et vous la longueur de la laisse. Si son pelage change de...

— De couleur, je sais ! coupai-je. Et une fois la dune escaladée, je fais quoi ?

De nouveau ce sourire binaire...

— De l'autre côté, vous verrez le système de protection Matrix.

Je me tournai vers Tokyo.

— Tu m'accompagnes ?

Le métis s'assit sur le capot d'un camion et refusa d'un geste.

— J'ai déjà donné. Mais fais ce que te demande Aurora. Il faut voir pour comprendre.

Elle me tendit la laisse. Le singe s'arrêta aussitôt de tourner et entreprit d'épouiller sa toison brune.

— J'y vais, je regarde et je reviens, c'est ça ? demandai-je encore.

— C'est cela, souffla Aurora. Vous revenez...

Tokyo se fendit d'un sourire goguenard que je n'aimais guère. Aurora fit claquer sa langue et le singe fila droit vers la dune sombre...

Nous étions probablement encore trop près de la ville pour apercevoir les dirigeables policiers qui survolaient le désert jour et nuit. J'étais seul et j'éprouvais une sensation étrange, une curieuse ivresse qui accélérât les battements de mon cœur et m'obligeait à respirer lentement et profondément. Le Démolisseur m'avait abandonné. Il n'avait pas osé franchir les frontières de la cité. Le Démolisseur et son maudit marteau-pilon n'aimaient pas le désert ! Malgré la fatigue, mes jambes douloureuses, mes lèvres craquelées, marchant seul au milieu de cet océan de gypse, je me sentais mieux que je n'avais depuis très longtemps rêvé de l'être. Je comprenais d'un coup Razzaguardi qui avait voulu démolir avec sa tête l'immense machine à broyer les âmes, Malatesta et ses bouffeurs de sable amoureux de l'évasion suicidaire, tous ces rebelles de l'inutile qui étaient morts pour continuer à marcher debout...

On pouvait ainsi, dans ce décor uniforme, marcher très longtemps sans crainte, trop longtemps pour être, au zénith de la souffrance et de la soif, tenté de rebrousser chemin. Et chaque pas qui les rapprochait de la mort était rythmé par cette certitude que traîner son existence dans l'oisiveté d'une prison, c'était mourir chaque jour plus atrocement encore et avec infiniment moins de courage... Je comprenais que chaque homme qui s'était engagé dans ce désert savait qu'il n'en viendrait pas à bout, que les plans vendus par les escrocs de la ville indiquaient des oasis fantômes mais ils savaient aussi et surtout qu'ils en finissaient avec l'oppression. On pouvait accuser tous ces hommes dont les os dormaient sous la peau du désert d'avoir été des fous mais jamais des esclaves ! Je souriais en marchant : en piochant péniblement dans ce sable trop meuble, je me sentais sourire mais mon sourire avait désormais des certitudes...

À mi-chemin, je remarquai que le vent du désert, ce vent brûlant le jour et glacial la nuit, paraissait souffler de part et d'autre de nous. Le singe progressait à l'intérieur d'un couloir large d'une dizaine de mètres. Je sus instinctivement que je devais absolument m'efforcer de rester à l'intérieur de cette zone mystérieusement épargnée par le vent, malgré les chicanes et les goulets d'étranglement. Le singe n'était pas qu'un simple baromètre, un malheureux animal sacrifié à l'exploration d'un champ de mines, il était aussi un véritable guide capable de flairer et d'éviter les pièges invisibles de ce désert. Nous suivions cette énigmatique blessure dans le ventre de la terre. Parfois, le vent poussait un buisson d'épines à l'intérieur de notre piste où il s'immobilisait, frémissant. J'eus le réflexe de toucher un de ces buissons qui tomba aussitôt en poussière. J'apercevais aussi d'étranges plates-formes de terre humide, comme si l'épiderme du désert, par endroits, se mettait enfin à transpirer, à suer une eau alcaline qui vous plantait, si vous tentiez de la recueillir pour la boire, dix mille aiguilles dans les intestins. Une ombre courte me suivait. Je marchais donc contre un soleil voilé comme une musulmane. J'aurais bien aimé connaître le nom du singe, s'il en possédait un. Et ce singe qui bondissait devant moi me faisait penser à Aurora... Aurora la fascinante, moitié beauté, moitié laideur, jeune et vieille à la fois... Elle se cachait parmi ses pendules parce que les hommes, devant ce phénomène, ne voyaient que le profil monstrueux. Le fléau de l'attention humaine penchait toujours vers l'atroce.

J'épongeai mon front. Je transpirais comme un fromage à pâte cuite. Et ma gourde d'eau était presque vide. Tokyo n'avait pas songé à me céder la

sienne. Nous attaquâmes enfin la pente de la dune.

Notre progression devint plus difficile. Des pans entiers de sable s'éboulaient sous mes pas. Il m'arrivait, déséquilibré de redescendre de quelques mètres tandis que mon pilote, brusquement tiré en arrière par la laisse glapissait de colère. Il me semblait que le « couloir », au fur et à mesure de l'escalade ; s'étrécissait. À plusieurs reprises, pestant et jurant, enfoncé dans le sable jusqu'aux genoux, je frôlai les zones balayées par le vent. La pente s'accroissait vers le sommet. Je me mis à maudire Tokyo qui m'avait arraché à l'ombre des bars et songeai avec terreur que j'allais devoir me transpirer le chemin du retour... Je me servais de mes mains comme de piolets pour trouver sous le vernis de sable trop fluide une couche plus ancienne, plus compacte, où je pouvais prendre appui pour hisser un corps devenu subitement trop lourd, trop maladroit.

J'approchais de la délivrance. Le sommet n'était plus qu'à quelques mètres. Le singe y était déjà. J'allais enfin découvrir ce mystérieux système Matrix et j'espérais pour Aurora et Tokyo qu'il était aux dimensions de l'effort que je venais de fournir...

18

La poussière du désert me piquait les yeux, la gorge. Je respirais la bouche ouverte, asphyxié par l'effort. Je mesurais à quel point ma condition physique s'était détériorée et je pensais me souvenir d'une époque où j'aurais avalé cette dune en riant. Je parvins enfin au sommet et me laissai glisser sur quelques mètres en aval, mes muscles tétanisés. Je m'ébrouai, les yeux piqués de sable. Le couloir avait disparu et le vent soufflait sur toute la hauteur de la dune. Au bout de la laisse, mon pilote imprimait d'impatientes secousses. Je me redressai. Le désert est le grand architecte des mirages, personne n'ignore cela. Phénomènes de réverbération qui faisaient naître dans l'infini aride lacs et floralies, villes fantômes et armées en marche... Hallucinations nées de l'osmose entre le ciel et le sable qui paraissaient ensemble se moquer de la crédulité des hommes.

Je lâchai un soupir exaspéré en regardant la colonne de camions ensablés et les silhouettes d'Aurora et de Tokyo qui m'attendaient en m'adressant de grands signes. La réalité de cette vision se trouvait à plus de trois kilomètres, de l'autre côté de la dune. Je suçai les dernières gouttes de ma gourde, prêt à faire demi-tour. Le singe semblait lui aussi victime de cette hallucination et tirait de plus en plus fort sur sa longe pour rejoindre sa maîtresse. Il ne comprenait pas mon indifférence et se retournait vers moi en crachant de fureur. En attendant, à l'exception de ce mirage tenace, je n'apercevais nulle part d'installations de protection, Matrix ou non.

— Mon pauvre vieux..., soupirai-je. Nous n'allons sûrement pas descendre cette dune. Je n'aurais pas la force de la remonter et je n'ai plus de flotte...

Mais le pilote ne l'entendait pas de cette oreille. Il refusait de faire demi-tour. Les avertissements d'Aurora me revenaient en mémoire. « Laissez la longueur de la laisse entre lui et vous. Surveillez sa fourrure... » Et quelle chance avais-je de retrouver sans erreur le tracé sinueux de l'invisible couloir sans la présence de ce guide capricieux ? Au loin, les silhouettes d'Aurora et de Tokyo s'agitaient toujours...

— D'accord, tête de mule ! grognai-je. Allons voir ce mirage de plus près, et ensuite je t'égorge.

Nous dévalâmes la pente à toute allure. Je boulai à plusieurs reprises dans la descente, riant et jurant à la fois. Je devais être vraiment fou pour suivre ce macaque. Fou et pas trop malheureux de l'être tant cette descente ponctuée de chutes me procurait une paradoxale sensation d'euphorie. Cette inconscience juvénile qui investissait, peut-être ceux qui, dans le désert, franchissaient volontairement le point de non-retour...

Ce n'est qu'au pied de la dune, après une ultime roulade, que les voix me parvinrent...

— Dépêche-toi ! m'exhortait Tokyo. On ne va pas moisir ici !

Je le vis jeter un regard ennuyé vers Aurora, conscient d'avoir manqué d'une certaine délicatesse. Et je n'avais jamais encore entendu parler de mirages compliqués d'hallucinations auditives...

Un vent rasant fouettait maintenant furieusement mes chevilles et agglutinait des plaques de quartz dans la fourrure du pilote. Je trébuchais vers les camions, totalement ahuri. Tokyo vint à ma rencontre et me balança son outre à demi pleine d'eau.

— Il faut partir, expliqua-t-il nerveusement. Le coin devient instable.

Le singe se jeta dans les bras d'Aurora. Elle le reposa aussitôt au sol et recommença à lui faire tracer des cercles autour de nous. Je secouai la tête.

— Vous... vous ne pouvez pas être là !

Complice de la plaisanterie, Aurora et Tokyo échangèrent un sourire amusé. Je n'allais sûrement plus tarder à en prendre un pour taper sur l'autre.

— J'ai tourné en rond sans m'en rendre compte, c'est ça ? grimaçai-je.

— Non. Ton pilote a tracé une ligne droite parfaite, réfuta Tokyo.

Aurora ne quittait pas son singe des yeux. Je n'aurais sûrement pas dû forcer si tôt dans la journée la dose d'amphétamines... Je me sentais étourdi, vulnérable et je détestais ça.

— Rentrons, décida brusquement Aurora.

L'ordre de la fille du désert replongea aussitôt Tokyo dans l'angoisse. Il observa les dunes qui nous encerclaient avec un rictus douloureux. Une sourde et croissante colère m'investissait, effaçant fatigue et souffrance.

— Si personne ne m'explique, je vous enterre, vous et votre putain de singe ! grondai-je.

— Plus tard ! trancha sèchement Aurora.

Elle tourna vers moi son profil livide qu'un mauvais sourire déchirait.

— À moins que vous ne préfériez tester sur vous-même les preuves du danger..., ajouta-t-elle en soulignant ses rides d'un index noueux à l'ongle trop long et trop jaune.

Tokyo, de son côté, paraissait positivement scandalisé par mon attitude. Je décidai d'oublier momentanément que le métis, Aurora, le singe et la colonne de camions ensablés ne pouvaient, à moins d'un phénomène d'ubiquité dont les principes m'échappaient, absolument pas se trouver en même temps à deux endroits différents, au même instant de chaque côté de la dune que je venais de franchir...

Nous revînmes vers la ville en suivant cette fois scrupuleusement les traces d'Aurora, le singe ne changea pas de couleur et nous nous retrouvâmes au milieu des pendules dont l'immuable tic-tac me parut étrangement rassurant.

Aurora alluma une console d'ordinateur dont la présence, dans les mouvances aquatiques des poissons aveugles, m'avait totalement échappé. Un chemin pavé apparut sur l'écran du monitor.

Cette route est la vision subjective du personnage que vous représentez..., commença Aurora. En appuyant à plusieurs reprises sur la touche marquée du symbole de la flèche, vous faites avancer votre personnage. Vous pouvez également à l'aide du crayon optique peindre ou graver un des pavés. Allez-y... Marquez un des pavés.

J'en avais assez mais je ne voulais pas me montrer trop systématiquement hostile aux démonstrations sibyllines d'Aurora. Je la sentais, au-delà de la fascination purement physique qu'elle exerçait sur moi, détentrice d'un lourd et terrible secret qui pesait sur la cité... En utilisant la palette de couleurs disponible sur un liseré en bas de l'écran, j'ai peint un des pavés en bleu et blanc et gravé une croix de Malte sur un autre.

Aurora hocha la tête.

— C'est bien, approuva-t-elle. Maintenant, faites avancer votre personnage. Si vous laissez la touche appuyée, il progressera au pas de course. Les chiffres qui défilent en haut et à droite de l'écran indiquent en mètres la distance parcourue...

J'enfonçai la flèche. À 1568 mètres, les pavés décorés de mes symboles réapparurent devant mon personnage... Je lâchai la touche comme si le clavier était subitement devenu brûlant.

— C'est une représentation graphique et plutôt grossière du système Matrix, révéla Aurora. Vous avez vécu le même phénomène dans le désert...

Tokyo, concentré sur un shaker métallique, se préparait une Ascension-Secrète et paraissait vouloir démarrer sa nuit en plein jour.

— Je ne comprends pas..., soupirai-je.

Aurora avait tendu sa main jeune vers l'écran.

— Si votre personnage continue à avancer, il retrouvera vos deux pavés dans 1568 mètres. À chaque kilomètre et demi, il reviendra à la case départ mais le compteur kilométrique affichera la totalité de la distance parcourue. Si vous programmez votre personnage pour ressentir la soif ou la fatigue, il succombera, selon sa résistance, au bout de plusieurs centaines de kilomètres, des kilomètres qu'il aura réellement, physiquement, parcourus sans jamais pourtant dépasser géographiquement la distance de 1568 mètres. Appliquez ce principe sur une surface de plusieurs centaines de kilomètres carrés et vous obtiendrez une première idée du projet Matrix.

Je me suis levé et j'ai tendu un verre à Tokyo.

— Double dose..., j'ai murmuré.

L'alcool verdâtre coulait d'abondance du shaker. Tokyo continuait à épier mes réactions. Je ne comprenais toujours pas pourquoi il avait tenu à partager cette découverte... La veille encore, j'étais à peine digne de livrer une poignée de résistances à un vieux fou aveugle.

— Vous voulez dire qu'ils ont installé autour de la ville une barrière invisible qui fonctionne selon ce principe ? demandai-je en désignant le monitor.

Aurora toussota. Son poumon gauche émettait un curieux bruit sifflant.

— En simplifiant beaucoup, c'est ça, admit-elle. Mais il n'y a pas qu'une seule et unique barrière. Il existe des dizaines de cercles concentriques dont la ville représente le centre. Chaque cercle autorise un passage In et un passage Out. Deux étroites entrées à sens unique. On ne peut pas entrer par

la sortie... Ceux qui, par chance, parviennent à franchir le premier cercle restent coincés entre le premier et le second, jusqu'à la mort...

Les premières gorgées d'Ascension-Secrète me dénouèrent. Je commençais sûrement à me sentir mieux, à retrouver des points de repère familiers. D'accord, tous les aventuriers du désert s'étaient fait baisser. D'accord, Malatesta était un imbécile et Razzaguardi ne valait sans doute guère mieux. Et le désert n'était évidemment pas aussi immense que nous l'avions imaginé, mais nous aurions tout aussi bien pu nous trouver dans un terrain vague en plein centre de Buenos Aires, qu'est-ce que ça changeait ? Cette ville était la mienne et je n'avais pas l'intention d'en sortir...

— Le compteur des camions indique environ quatre cents kilomètres et aller et retour, enchaîna Tokyo. Nous avons cru à un océan de sable de dix mille kilomètres et nous sommes au centre d'un petit désert de merde.

— Qu'est-ce que ça peut foutre ? tranchai-je, vaguement irrité.

Tokyo échangea un bref regard vers Aurora.

— J'étais sûr qu'il dirait ça, gloussa-t-il. Explique-lui en quoi ça le concerne, malgré tout...

Aurora m'observait. Il était difficile de deviner un sentiment sur un visage aussi ravagé, aussi troublant...

— Je vous ai déjà dit que Matrix était devenu fou, commença-t-elle d'une voix douce. Le système est en panne. Ce qui était hier immuable se développe aujourd'hui comme un cancer. Il n'y a plus de limites décelables, plus d'entrées, plus de sorties... La folie de Matrix se lève comme une tempête et le vent du désert ne charrie plus du sable, mais des années !

Je fronçai les sourcils.

— Des années ?

Aurora fixait un point invisible, quelque part au-delà de sa muraille de pendules.

— J'ai toujours été élevée entre la ville et le désert, murmura-t-elle d'une voix monocorde. Pendant les émeutes du quartier Est, ma mère me conduisait dans le désert et m'y abandonnait avec de la nourriture et une réserve d'eau. Souvent une nuit, parfois plusieurs jours. J'ai appris à connaître le désert, à m'en faire un allié puisqu'il me protégeait. Je savais m'enfouir dans le sable comme un scorpion, me protéger du froid comme du chaud. Je me suis rendu compte que beaucoup d'adultes confiaient leurs enfants au désert. La plupart ne survivaient pas. Quand ma mère n'est plus revenue, j'étais devenue une fille du désert. Je savais même y trouver de

l'eau ! Je ne revenais en ville que pour voler de la nourriture, pour piller des appartements dont les occupants avaient été massacrés par la milice... J'ai croisé des armées de fous qui partaient en guerre contre les tyrans. Ils avaient des cartes, des vraies, des fausses, de Brasilia à Manaus, de Necochea à Santiago, du Cap Horn à Trinidad... J'ai découvert tous ces plans sur leurs cadavres. Ils avaient fini par boire leur propre sang, par se dévorer entre eux, sans jamais comprendre qu'ils parcouraient indéfiniment les cent mêmes kilomètres, que leur route n'avait pas de fin...

Sa voix grimpa d'un ton dans l'hystérie.

— Et puis les mètres sont devenus des années, les kilomètres des siècles ! Les animaux se sont mis à mourir de vieillesse dès leur naissance, les œufs n'abritaient que des fœtus de vieillards... Des petits squelettes de lézards... Les passages entre les cercles se sont rétrécis, déformés. Les camions de nourriture avaient du mal à passer. La viande se gâtait en quelques secondes. Matrix s'est transformé en cyclone qui enfle d'heure en heure et dont la ville forme l'œil, l'embellie de la tornade. Pour combien de temps encore ?

Elle leva son bras gauche décharné.

— Je me suis frottée au vent de cette tempête. Je n'élevais pas encore mes pilotes et le vent m'a surprise. Une simple petite risée de cinquante ans qui a frôlé mon corps...

Elle gloussa nerveusement.

— Le malheur fut sûrement d'être normalement constituée et d'avoir le cœur à gauche. Je n'en ai plus pour très longtemps. Quelle étrange sensation d'avoir une moitié de jeune femme et l'autre de vieille... Des douleurs de sénile et une vigueur d'adolescente. Il y a des nuits où j'ai l'impression que la moitié de mon corps cherche à tuer l'autre, que chacune rejette sa voisine comme une greffe, comme un intrus...

Elle se tut quelques secondes avant de terminer, d'une voix légèrement voilée :

— Mais qui aujourd'hui peut prétendre vivre beaucoup plus longtemps que moi ? Hier matin encore la zone où sont ensevelis les camions était saine. Matrix se rapproche, vite, très vite, comme une marée. L'œil qui protège la ville se rétrécit d'heure en heure...

Tokyo acheva d'un trait son Ascension-Secrète et s'en resservit aussitôt une copieuse rasade. Il entamait rarement ce genre d'escalade avant la tombée de la nuit. Sans doute avait-il décidé de ne plus dormir de peur

d'être surpris dans son sommeil par un raz de marée d'années... Et à quoi diable pouvaient bien correspondre le jour et la nuit désormais ?

— Et même si Matrix se stabilise..., augura Tokyo. Le ravitaillement ne passe plus. Dans deux semaines, les gens se boufferont entre eux.

Je comprenais mieux à présent la passion d'Aurora pour les pendules. Leur tic-tac immuable était une berceuse qui ponctuait la pérennité du monde, de ses lois et de son mouvement dans l'univers. En prison, il n'y a rien de plus important que le temps... Les frontons de pendule d'Aurora formaient une barricade dérisoire contre la folie de Matrix. On n'allait plus tarder à voir, dès la nouvelle répandue, des gens brandir des montres contre le désert, comme d'autres, en d'autres légendes, se servaient de crucifix pour chasser les vampires... Le prix des systèmes d'horlogerie, au marché noir, allait flamber, connaître des sommets vertigineux. Dans un peuple aussi fertile en superstitions que le nôtre, les pires extravagances fétichistes étaient assurément à craindre...

— Qu'est-ce qui te fait sourire ? s'énerva Tokyo.

Qui aurait parié que j'allais un jour mourir de vieillesse ?

— À quoi servent exactement les singes ?

Aurora s'était reposé en silence dans son fauteuil et venait de baisser la luminosité de l'aquarium.

— Cette variété de lémuriens a une durée de vie moyenne de cinquante ans. Leur fourrure s'éclaircit au fur et à mesure qu'ils vieillissent. Ils naissent noirs et meurent blancs...

Je comprenais parfaitement le principe. Aurora envoyait ses singes en éclaireurs du temps. Il suffisait de surveiller leur pelage pour s'assurer de la salubrité d'un passage...

— ... Leur cerveau reptilien leur permet en outre de flairer des dangers invisibles, poursuivait Aurora. Ils savent circonvenir le relief tourmenté de Matrix lorsque le système est calme, lorsque le vent est tombé. Mais ils se font surprendre par les convulsions, quand Matrix gonfle, qu'il se multiplie pour atteindre la dune voisine. J'ai vu certains de mes pilotes enfermés dans une bulle saine, un cercle de quelques mètres de diamètre fermé par une muraille de plusieurs siècles, ils tournaient en rond en hurlant... Jusqu'à ce que la bulle éclate...

Sa voix s'étrangla.

— Il y a un décalage entre la mort et la conscience de cette mort..., souffla-t-elle.

Tokyo plongeait le nez dans son verre. Sa peau prenait insensiblement les teintes glauques de son cocktail.

— Lorsqu'un pilote n'est plus qu'un squelette où finissent de se décomposer quelques lambeaux de fourrures et de chair, il hurle encore. Un hurlement atroce. La souffrance de dizaine d'années de vie, de mort et de pourrissement concentrée en deux ou trois secondes. En matière de douleur, Monsieur Diego, il n'y a pas de confusion des peines...

C'était la première fois que quelqu'un m'appelait M. Diego... J'observai un instant le profil désirable d'Aurora. Tokyo paraissait à présent pressé de partir, de s'éloigner de cet abri sous les ruines. Il bredouilla un vague remerciement et fila comme un rat vers la sortie. En m'approchant d'Aurora pour la saluer, j'ai ressenti à nouveau ce malaise qui m'avait saisi en franchissant la grille de son jardin. J'ai tendu la main, elle m'a offert la sienne, mais nos paumes ne parvinrent pas à se toucher. Elles résistaient et se repoussaient comme les pôles opposés de deux aimants qu'on tente de réunir. Aucune force au monde ne semblait pouvoir sceller cette poignée de main. Le rire enfantin d'Aurora fusa dans la pièce. Elle tendit cette fois sa main valide dont le contact m'électrisa.

— Excusez-moi. J'oubliais qu'une partie de moi-même n'est pas tout à fait de votre époque.

Je gardai un instant sa main dans la mienne. Aurora la Vieille et Aurora la Sublime m'observaient. J'avais des envies de hache, de forte cognée dont l'impact aurait séparé ces deux femmes comme une bûche...

— Je reviendrai...

— Dépêchez-vous, murmura Aurora.

En rejoignant Tokyo, je me demandais pour quelle raison Aurora m'avait d'abord tendu sa main gauche, la vieille. Par défi ou pour me démontrer un nouveau principe physique qui m'interdisait de l'approcher ? Mais nos mains droites ne s'étaient pas quittées, elles s'étaient décollées. Déchirées. J'avais ressenti une véritable douleur. La moitié droite m'attirait, au sens magnétique du terme, autant que l'autre me repoussait, et tout cela me donnait une furieuse envie de vider deux ou trois munitions de la cartouchière de Jessica...

Le coin de glace planté dans mon abdomen s'évapora une fois la grille franchie. Je jetai un dernier coup d'œil vers le pavillon en ruine.

— T'es amoureux d'elle ? siffla Tokyo, son œil sombre allumé.

Je levai la tête vers le ciel. Cette fois, il me sembla avoir déjà vu la forme de ces nuées jaunâtres quelques heures plus tôt.

— Nous sommes comme les singes dans leur bulle..., soufflai-je. La ville est devenue une zone intermédiaire.

Tokyo demeura silencieux.

— Nous sommes immortels, n'est-ce pas ? insistai-je.

Tokyo baissa les yeux et hocha la tête.

— Pour combien de temps ? ajouta-t-il d'une voix blanche.

19

Le Singe était mort, Jorge allait sûrement se faire descendre par les flics et chaque mètre qui m'éloignait d'Aurora me plantait une nouvelle étoile de givre dans l'estomac. Ce matin encore, une mort collective m'aurait ravi... Je ne parvenais plus à m'y résoudre. La bande des Lance-Flammes restait invisible et Tokyo décidément infatigable, marchait toujours aussi vite. Est-ce que tout cela avait un sens ? Nous avions appris à élever l'inutilité de l'existence au rang de philosophie, à être finalement dépendants de ceux dont nous avions, de tout temps, refusé les diktats... Mais aujourd'hui ? Menacés d'holocauste... Comment ceux qui nous avaient entretenus dans ce système d'existence absurde et dérisoire attendaient-ils que nous réagissions ? Quelles preuves supplémentaires espéraient-ils ? Des massacres et des règlements de compte tel qu'en avaient historiquement engendrés toutes les émeutes des centrales pénitenciaires ?

J'avais envie d'en parler avec Gabriella, d'entendre sa voix et ses conclusions aussi pessimistes que rassurantes. J'avais aussi deux questions à poser à Tokyo...

— Deux questions...

— Vas-y.

— Est-ce que tu as quelque chose de très fort dans ta boutique ?

— J'ai exactement ce qu'il nous faut. Allons-y pour la deuxième.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Tokyo s'immobilisa. Il prit ce visage de cire rance que je lui connaissais lorsqu'il traitait une affaire importante. Et que pouvait-on proposer de tellement important à un chef de bande au rancart, un fœtus d'idole ? Sans

doute mes exploits à la Squadra, chez Tio Pepe ou sur les toits de la ville l'avaient-ils conduit à imaginer que j'étais aussi fort qu'à l'époque des Communards ? Erreur de jugement...

— Je suis certain que les grossiums du quartier Sud vont trouver un truc pour s'arracher de ce piège, annonça-t-il. Ils sont pleins de fric et leurs gosses font des études. Sûr que le Contrôleur va nous sortir un ou deux physiciens de sa poche, un savant quelconque qui saura remettre de l'ordre dans tout ce bordel...

— Et alors ? Pourquoi tu t'inquiètes ?

Tokyo renifla nerveusement. Il avait besoin d'autre chose que d'alcool. Par-dessus l'épaule du métis, j'apercevais une chenillette immobilisée près d'une tonnelle recouverte de liserons. L'œil noir de son canon nous épiait. Un bref instant de déprime m'incita à souhaiter qu'il tire...

— Le Contrôleur pourrait profiter de la situation pour se débarrasser de la population des quartiers encombrants. Le quartier Sud s'est refermé sur lui-même. Il n'y a plus aucun passage, dans un sens comme dans l'autre. Ces fumiers ont des réserves de bouffe plus importantes que les nôtres.

Je souriais.

— Il y a autre chose..., soufflai-je.

Tokyo tordit la bouche. Il détestait être deviné.

— D'accord, admit-il en grognant. D'accord, il y a autre chose. Tu as entendu Aurora ? Nous sommes dans l'œil du cyclone, dans une zone neutre où le temps tourne en rond. Demain matin, je ne serai pas plus vieux que la veille.

Mon sourire s'accentua.

— La tornade Matrix se déplace et son embellie avec ! Tu comprends ? Si nous arrivons à rester à l'intérieur de l'œil, nous serons immortels. Immortels ! T'entends ça, Golden Boy ?

— Immortels à perpétuité, ricanai-je. Qu'est-ce que tu boiras, qu'est-ce que tu boufferas quand Matrix nous aura entraînés dans le désert ? La tornade vieillira tout sur son passage et elle nous laissera que quelques os vieux de deux ou trois siècles à ronger ! C'est comme ça que tu veux crever, Tokyo ? En rampant dans le sable pour suivre ta putain d'immortalité comme d'autres s'étripaient pour rester dans l'ombre des zeppelins policiers ?

J'ai secoué la tête.

— Je suis Argentin, Tokyo ! L'histoire de mon peuple se grave dans les murs des prisons et des salles de torture, mais c'est ici que je veux vivre !

— L'Argentine ! cracha Tokyo. Il y a des enfants de réfugiés de toute l'Amérique du Sud ici ! Me fais pas chier avec ton Argentine...

— D'où tu viens vraiment, toi ?

Tokyo haussa les épaules.

— Pour ce que j'en sais mes arrière-grands-parents étaient des enfoirés de touristes, bougonna-t-il. Ils se serraient fait coincer dans la banlieue de Buenos Aires, dans une rafle, alors qu'ils allaient photographier une espèce de chierie de couvent.

J'éclatai de rire.

— Puisque rien ne veut plus rien dire, pourquoi ne pas tenter ce coup-là ? plaida Tokyo avec une curieuse voix infantile. Après tout, est-ce que c'est vraiment plus stupide qu'autre chose ?

Je sus qu'il était totalement sincère. Il formulait ses paroles au fur et à mesure qu'il les pensait. Sa voix résonnait en stéréo dans mon crâne. J'appris aussi, en laissant ses ondes me pénétrer, qu'il avait peur d'Aurora et qu'il était assez franchement homosexuel. Une homosexualité perverse qui ne le poussait pas dans le lit des hommes mais qui le conduisait à aimer les femmes qu'à condition qu'elles aient une queue entre les cuisses... Et il y pensait presque aussi fort qu'à l'immortalité ! Mais je compris surtout qu'il savait que j'entendais parfois les gens avant qu'ils n'ouvrent la bouche. Il savait ça et c'était pour cette faculté qu'il me voulait à ses côtés...

J'ai hoché la tête.

— O.K., Tokyo... Il arrive que ça marche. Mais ça ne fait pas longtemps et ça peut disparaître aussi vite que c'est apparu...

Tokyo ne parut pas surpris. Il se fendit même d'un sourire ravi.

— Ça fait beaucoup plus longtemps que tu ne le crois, murmura-t-il. Sous ta houlette, les Communards ont échappé à tous les pièges tendus par la milice ou les bandes rivales. Parce que tu savais... Inconsciemment sans doute, mais tu savais ! Qu'est-ce que tu as abandonné dans toutes ces bagarres ? Les os de ton avant-bras, quelques dents ? Le plus grand, le plus fin stratège y aurait laissé sa peau. Et quand tu t'es joué des traquenards du quartier Sud pour aller te faire tirer le portrait devant le Love-Center du Contrôleur ? Hein ? Aucun être humain ne pouvait réussir ça. Ils avaient testé leurs défenses avec les guerriers les mieux entraînés. Le meilleur

d'entre eux n'a pas réussi à franchir le quart du parcours. Et toi ? Toi tu es passé et tu es revenu...

— Des conneries..., grimaçai-je.

Tokyo m'observait. Je lisais de l'admiration dans son regard. De l'admiration et du respect. Il avait, à cet instant, les yeux de Jorge plus jeune de quelques années...

— Le Singe ne t'a jamais raconté que ses vieux avaient été enfermés dans la Prison du Silence ?

— La Prison du Silence ?

— Vingt ans dans la plus dure des prisons politiques, révéla Tokyo. La parole y était interdite et tous les prisonniers vivaient ensemble, tous sexes confondus, dans d'immenses dortoirs. Celui qui était surpris à parler avait les lèvres cousues avec du fil barbelé pendant un mois. S'il récidivait, on lui arrachait la langue. Celui qui était pris à communiquer avec le langage des muets avait les mains coupées. Tu comprends d'où te vient ce don de lire dans les pensées ?

J'écoutais Tokyo, fasciné, jusqu'au moment où je me rendis compte qu'il n'ouvrait plus la bouche et que je continuais à l'entendre...

Les gorilles de Tokyo réapparurent dès que nous eûmes franchi les limites du quartier Est. Je n'étais finalement pas mécontent d'abandonner la menace silencieuse des chenillettes pour retrouver ces bonnes vieilles paires de lunettes noires. Tokyo revenait maintenant à la charge, insistait pour obtenir une réponse.

— Écoute, Tokyo, soupirai-je. Tes rêveries me font marrer. Si le système est en panne et si les camions ont une autonomie qui n'excède pas quatre cents kilomètres, ceux qui nous ravitaillent depuis tant d'années vont bien se démerder pour réparer, non ? Après tout, ils ne sont pas si loin...

— T'as jamais eu l'impression de bouffer toujours la même chose ? siffla Tokyo. Jour sans viande. Jour avec. Jour sans poisson. Jour avec. Ça fait combien d'années que t'entends ça ? Pourquoi est-ce qu'ils auraient imposé un cycle aussi rigoureux ?

Le Démolisseur était revenu en même temps que les porte-flingues du métier. Les événements de la veille, le manque de sommeil, l'abus de speed ajouté à notre expédition dans le désert, tout cela me tombait dessus d'un coup. Je redevais sensible aux effets rétroactifs du Purple Rain et des

amphétamines, et les arguments de Tokyo rebondissaient sur moi comme une balle de mousse sur un fronton. La lumière pisseuse du jour m'arracha une grimace d'écœurement. Était-ce vraiment la même lumière que la veille ? Mes yeux me brûlaient. Ils devaient atteindre à cette brillance du verre que leur donne parfois la fièvre. Et je recommençais, comme chez Tio Pepe, à éprouver des difficultés pour accommoder ma vision. Les reliefs s'estompaient et toutes les verticales se mettaient à onduler. Je respirais mal.

— Je te donne ma réponse ce soir, soupirai-je. On se retrouve où ?

Tokyo regarda autour de lui l'air traqué. Trois ou quatre paires de lunettes noires nous observaient. Notre conversation les dérangeait mais ils n'étaient pas prêts à affronter les apaches de Tokyo.

— Si la nouvelle de la panne se répand, ça va cartonner à tous les coins de rue, maugréa le métis. Ça va devenir dur de se déplacer. Je dirige pas une armée...

Je compris qu'il avait l'intention dans les prochaines heures d'en recruter une. Et il comptait un peu sur moi pour la sélection...

— Je suis pas en état d'embaucher des soldats, précisai-je. J'ai besoin de dormir un peu.

Tokyo hocha la tête. Mon accablement devait être visible.

— Tu claques des dents, remarqua-t-il. On se retrouve au *Mongol* à la tombée de la nuit. Si je n'y suis pas, va directement chez l'aveugle, à *La Ronda*...

— Chez l'aveugle ? sursautai-je.

— S'il y a une personne dans cette ville capable d'étudier et de comprendre la panne de Matrix, c'est lui.

— Je croyais qu'il bossait sur les ondes radio ?

Tokyo esquissa un triste sourire.

— C'est ce qu'il raconte aux livreurs... Tant qu'ils le prendront pour un vieux fou, ils le laisseront tranquille. Va te reposer maintenant.

— Tokyo...

— Quoi ?

— Quel âge a le vieil aveugle ?

— Tokyo fit la moue.

— Je ne sais pas. Une vingtaine d'années. Peut-être moins. Aurora n'est pas la seule à avoir joué avec le désert. Mais lui il a donné le corps...

J'ai regardé Tokyo s'éloigner, la silhouette tassée, les épaules voûtées. Pour un immortel, je trouvais qu'il vieillissait bien vite...

Jorge n'était pas là. Il avait, avant de partir, aspergé les murs de ma chambre d'une couche de peinture rouge épaisse qui finissait paresseusement de dégouliner entre les lattes du plancher. J'ignorais ses talents de décorateur. Mon matelas ruisselait comme si on y avait égorgé une douzaine de porcs. Le poster de Razzaguardi était lacéré et le front de l'idole s'ornait maintenant d'un phallus maladroitement tracé au rouge. La chambre du Singe était également saccagée, son scope et ses cassettes mis en miettes... Je me suis allongé sur son matelas miraculeusement épargné. J'ai croisé mes mains derrière ma nuque et j'ai regardé les obscénités graffitées sur le portrait de ma mère. Ça sentait la peur et la merde. La mort avait ces deux parfums-là...

— C'est peut-être moi qui vais te tuer finalement, petit frère, murmurai-je.

— Ce n'est pas lui.

J'ai basculé lentement sur le flanc. Jessica à la peau de porcelaine se tenait sur le seuil de la chambre. Elle fumait et ses croix de Malte captaient d'étranges reflets irisés.

— Je ne t'avais pas demandé de ne plus revenir ici ?

Jessica était exactement le genre de fille qu'on baise la nuit et qui vous écœure le lendemain, à la lumière du jour. Jessica était comme la ville.

J'avais envie de la tuer...

— Ils sont venus, ils ont tout cassé et ils ont emmené ton frère, égrena-t-elle comme si elle annonçait les ingrédients d'un plat.

J'ai fermé les yeux.

— C'est Tio Pepe, avec une bande de cobayes... précisa Jessica.

Naturellement. Nous n'allions sans doute pas vieillir d'un siècle en quelques heures.

— Où est la Mouche ?

— Je ne sais pas.

Jessica paraissait se moquer de toute cette histoire. Ses cartouches devaient être vides. Un frémissement nerveux agitait sa lèvre inférieure et un vilain tison commençait à fouiller ses nerfs...

— Les Enragés sont au courant ?

Elle secoua la tête.

— Pas encore. La réunion devait avoir lieu dans une heure.

Il n'y avait finalement pas que le temps qui se rétractait. Les événements quotidiens semblaient subir le même mouvement constricteur, une concentration brutale où le repos n'avait évidemment plus sa place... Jorge, petit Jorge, avec sa gueule d'ange et son ventre de gibier. L'ange qui rêvait de devenir le Golden Boy, qui rêvait d'épater en imitant les exploits de son grand frère... Et où était la Mouche ?

— Jessica, je veux que tu descendes au *Cuchilla* et que tu me ramènes de quoi tenir debout encore quelques heures.

— Je n'ai pas d'argent...

Les billets de Tokyo et de ma livraison au faux vieil aveugle gonflaient encore ma poche. J'en ai tendu une partie à Jessica.

— Ne te tire pas avec pour aller acheter ta putain de poudre...

Jessica resta silencieuse. Ses doigts se replièrent sur les billets et elle tourna les talons. Je me relevai et titubai jusqu'au lavabo pour y vomir mes dernières illusions.

20

J'avais traîné la Mouche pendant des années sur mes talons, et aujourd'hui précisément où j'avais besoin de lui il demeurerait invisible. Sans doute froissé par les relations nouvelles que j'entretenais avec Tokyo. Les accusations de la Mouche étaient d'ailleurs probablement sans fondement. Le métis soudoyait naturellement quelques flics et autres milices privées, mais il ne jouait pas les « Kapos » du Contrôleur, comme Tio Pepe. Ses réactions tenaient évidemment davantage de la jalousie amoureuse que du radicalisme politique. Tokyo était homosexuel et la Mouche qui l'était sûrement secrètement tout autant l'avait deviné. J'attirais décidément toutes les tantes de cette cité.

Je gloussai en m'essuyant les lèvres. Mon estomac n'essorait que quelques maigres flagues de biles, amères et douloureuses. Mon regard tomba sur le miroir et sur le portrait de mort-vivant qu'il me renvoyait. Le cœur en arythmie, je fixai un instant ce visage blême, déconnecté, visage d'héroïnomane aux traits lourds de désespoir et vides de sens. Je me sentais, devant ce double qui m'accusait, accablé par une horreur sans nom. Des tas d'enfants nés dans ce camp se suicidaient. L'idée, il y a quelques années, avait su me séduire mais je n'avais pas voulu rendre la tâche plus facile à ceux qui avaient si bien su perfectionner l'industrie de l'angoisse et de la tyrannie. Et que pouvait-on reprocher à tous ces gosses, fils et petits fils de prisonniers politiques, condamnés par soupçon héréditaire et éducatif, qui renonçaient à la vie s'ils la prévoyaient à jamais malheureuse ? Rien. La prison et les chaînes n'étaient pas tout à fait invisibles, le désert et les flics en matérialisaient les murs et les maillons. Pourquoi Razzaguardi s'était-il

suicidé en lançant son bolide piégé sur un groupe d'enfants ? En quelle foi s'était-il abandonné pour accomplir ce geste atroce ? Les pleureuses elles-mêmes ne croyaient plus à la virtualité d'une existence autre qu'on atteindrait par la mort. Elles pleuraient des cadavres, pas des anges.

Jessica revint, flanquée de la Mouche. L'acrobate des toits était enfin de retour.

— Je l'ai trouvé au *Cuchilla*, révéla Jessica. En train de se démolir consciencieusement la tête à coups de Señor Señor.

La Mouche esquissa une moue de mépris. Il ressemblait de plus en plus à un gros rat atteint de pelade. Tout le monde buvait beaucoup trop tôt aujourd'hui mais je n'avais pas besoin de ce symptôme pour savoir que cette journée allait être une sale journée comme la ville en avait déjà parfois connu lors des émeutes de l'Est ou des razzias des Inquisiteurs...

— Jessica m'a mis au courant pour Jorge, enchaîna aussitôt la Mouche. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

La fille aux croix de Malte tenait un petit sachet entre les mains.

— Tu as trouvé ce que je t'ai demandé ?

Elle hocha la tête, contrariée.

— C'est de l'Errante Cork. C'est ce qu'il y a de plus cher et de plus fort. Les Enragés en prennent parfois avant une baston, mais...

Je n'avais pas besoin d'en entendre davantage. Le principe actif de l'Errante Cork vous transformait un homme en bombe atomique pendant deux heures et l'abandonnait disloqué, concassé, rompu, les nerfs en miettes et les muscles en lambeaux. Ce médicament, d'origine à usage vétérinaire, avait été utilisé sur des étalons gravement malades afin qu'ils puissent encore servir une douzaine de juments dans l'heure qui précédait invariablement leur mort. L'effet létal de l'Errante Cork atteignait vingt à trente pour cent sur l'être humain et grimpait vers des proportions de décès ahurissantes sur des organismes affaiblis. Tokyo lui-même ne touchait pas à ce truc.

— Si tu n'en meurs pas, chaque pilule te fera vieillir de dix ans, précisa Jessica.

Je souris en tendant la main. Elle ignorait naturellement toute l'ironie de sa remarque. Elle haussa les épaules, me remit le sachet et parut à nouveau se désintéresser de la suite des événements. La Mouche sautillait d'une jambe sur l'autre.

— Tu ne crois pas qu'on pourrait discuter avec Tio Pepe ? avança-t-il. Après tout, s'il avait voulu tuer ton frère, il l'aurait fait tout de suite.

La Mouche regretta aussitôt ses paroles. Dans cette ville, ne pas être assassiné immédiatement n'était pas forcément bon signe. En matière de meurtre, Tio Pepe était un perfectionniste. Il avait fait ses classes dans les cachots de la milice, côté victime puis versant bourreau. La Mouche se mordit les lèvres. Sa petite moustache de rongeur frémissait.

— C'est peut-être à cause des trois nègres d'hier soir ? se reprit-il.

Je gobai la première pilule d'Errante Cork et regardai fixement la Mouche.

— Comment sais-tu que les Blacks travaillaient pour Pepe ? murmurai-je.

La Mouche se troubla.

— Tu me l'as dit...

— Je ne crois pas t'avoir dit ça.

Une inquiétante lueur scintilla dans l'œil mort de Jessica. Cette fille aspirait trop à la mort pour ne pas en apprécier les représentations publiques. C'était évidemment pour ces spectacles permanents qu'elle suivait les Enragés et sans doute pour la même raison qu'elle s'était mise à me coller. Je risquais de devenir, dans les heures à venir, le V.R.P. le plus efficace de la Grande Faucheuse.

La Mouche regardait autour de lui. Je suivais son regard qui s'arrêtait sur la porte défoncée la veille par la milice, sur les fenêtres que j'avais débarrassées de leur blindage, sur tous ces accès par lesquels s'étaient engouffrés les guerriers de Tio Pepe... Le Singe avait raison. Évidemment.

Je me souvenais de la profession de foi lapidaire d'Angelo Razzaguardi :

« C'est désormais dans des grottes que nos mains doivent forger des bombes. »

La Mouche se racla la gorge.

— Hier je t'ai suivi chez Tio Pepe, jusqu'à l'*Universal*, expliqua-t-il, ennuyé. C'est comme ça que j'ai vu les Ninjas t'abandonner dans la rue, en pleine crise d'overdose. Et quand je t'ai ramené, les trois nègres nous suivaient déjà.

Je me mis à sourire. Le feu mourant dans l'œil de Jessica cracha une dernière braise avant de s'éteindre.

— Tu as étudié les toits de l'*Universal* ? demandai-je. La Mouche parut se détendre. On revenait dans son domaine.

— Le toit est protégé par un champ électrique alimenté par un groupe électrogène, révéla-t-il. Là-haut, ça bourdonne comme une immense ruche. Je n'ai pas vérifié le voltage mais ça doit pouvoir transformer un homme en lampe halogène.

Les effets de l'Errante Cork commençaient à se faire sentir. Je n'avais plus éprouvé cette impression de puissance depuis longtemps...

— D'autres protections visibles ?

La Mouche secoua la tête.

— Je n'ai rien remarqué, ce qui ne veut pas dire qu'il n'en existe pas... Mais le bâtiment de l'*Universal* est sans doute aussi bien protégé que le Love-Center du Contrôleur. Il y a des Ninjas et des cobayes armés qui traînent dans tous les couloirs... À mon avis, c'est du suicide.

Je désignai d'un geste mes bottes de combat que la Mouche s'était finalement résolu à adopter. Je pouvais me féliciter de les lui avoir données. Au moins, elles ne finiraient pas aux pieds d'un cobaye...

— Tu me les prêtes pour quelques heures ?

— Écoute, Diego, si Tio Pepe a enlevé ton frère, c'est qu'il veut traiter..., plaïda encore la Mouche, sans conviction.

— Tu me les prêtes, oui ou merde ?

La Mouche enleva mes bottes et remit ses chaussons de danseur. Mon ange gardien devenait de plus en plus inquiétant. Je me sentais bien, trop bien, comme au début de l'ivresse lorsque le monde entier recouvre enfin des perspectives humaines. Je me tournai vers Jessica.

— Où doit avoir lieu la réunion des Enragés ?

— Dans un entrepôt, près du Down-Belgrano...

Je connaissais l'endroit. La milice l'évitait comme la peste. On y disparaissait beaucoup trop vite lorsqu'on portait des lunettes noires et rondes...

Je tendis mes derniers billets à Jessica.

— Achète-toi ce qui te manque et ramène-moi Tokyo au Down-Belgrano, à l'heure de la réunion...

J'aurais pu demander n'importe quoi à Jessica en échange de cet argent. Le manque de White Crash était en train de lui ronger les entrailles.

— ... Dis-lui que j'accepte tout, précisai-je. Absolument tout, contre le plan de l'*Universal* et l'emplacement du groupe électrogène.

Jessica hocha la tête. Elle évapora mes billets dans la ceinture de sa jupe de cuir noir et quitta l'appartement sans un mot. Créature diaphane, égarée

comme sur les pages centrales d'un magazine de papier glacé, petite fille éthérée dont les racines puisaient leur sève directement en enfer... Jessica était comme une Asiatique qui se serait fait débrider les yeux, sacrifiant l'essentiel pour ressembler aux ersatz sans âme des revues pornographiques. La fille blonde aux croix de Malte était morte avant l'âge. Son suicide chimiothérapique était dérisoire.

Je fixai les dernières boucles de mes bottes. Je ne les avais plus portées depuis dix ans...

La Mouche n'aimait guère évoluer à hauteur de la rue mais pénétrer dans les sous-sols était au-dessus de ses forces. J'avais pourtant besoin de lui. L'accès de la cave de l'immeuble était presque entièrement bloqué par les éboulis et nous mîmes près de vingt minutes pour dégager les gravats. J'avais une force de taureau. L'Errante Cork faisait merveille. La Mouche était verdâtre. Il pestait en épongeant la sueur qui dégoulinait dans ses yeux.

— Qu'est-ce que tu veux foutre là-dedans ? Il n'y a que des rats, des ordures et des ossements...

Il y avait sûrement tout ça. Le nombre de squelettes incomplets qu'on découvrait lorsqu'on s'aventurait sous le niveau de la rue était proprement hallucinant. Chaque quartier avait pourtant son coin de désert pour y enterrer ses morts et la ville tout entière paraissait malgré tout reposer sur une couche d'ossements large de plusieurs mètres. La plupart étaient des squelettes d'enfants auxquels il manquait un membre, la cage thoracique, quelques vertèbres ou même le crâne. Quel genre de dément pouvait ainsi dérober les pièces de ce puzzle macabre ? La Mouche appelait ça les catacombes de l'expérimentation militaire, la grande poubelle des labos et des flics. Et les rats, engraisés par cette manne et protégés des gazages par les fuites, devenaient gros comme des chats. La Mouche avait raison. Il y avait tout ça là-dessous. Mais il y avait plus *que* ça...

Nous parvînmes enfin à dégager la porte de la cave. Un rebelle d'un autre temps y avait gravé le symbole des Brigades de la Mort. L'époque était lointaine où le Singe entreposait encore ici ses précieuses bouteilles de vin de champignon. Je songeai, en forçant la porte bloquée par la rouille, à Tokyo et à ses histoires de peuple souterrain, d'enfants-rats galopant ventre à terre dans les entrailles de la cité... Il y avait tout de même peu de chance pour que cette génération spontanée se soit installée ici, dans cette cave

fermée comme un blockhaus qui ne distribuait qu'une dizaine de cellules de béton protégées par des grilles.

— N'avance pas ! sifflai-je, alors que la Mouche s'apprêtait à se glisser par l'ouverture.

Il tourna vers moi un regard inquiet. Je m'accroupis et dégageai sous une fine couche de poussière humide un invisible fil de nylon.

— Si tu pousses la porte de quelques centimètres de plus deux mines Claymore t'explosent à la gueule, expliquai-je.

La Mouche se recula. Il transpirait de plus en plus, malgré la fraîcheur de la cave. Les punaises de la claustrophobie plantaient leur rostre venimeux dans ses nerfs. Je désamorçai prudemment les pièges.

— C'est toi qui as posé ça ? bredouilla mon compagnon.

J'ai hoché la tête. Ça ne datait pas d'hier... J'en avais aussi, moi-même, condamné l'accès en éboulant un mur. La cave était devenue une tombe dont la fraîcheur et l'odeur agréable surprirent la Mouche. Il renifla à plusieurs reprises en écarquillant les yeux.

— C'est ta planque ? murmura-t-il, impressionné et respectueux comme s'il venait de découvrir un mausolée.

Je poussai la porte enfin libérée. Les mines Claymore étaient intactes. Leur forme sombre affleurait la terre et il me sembla un instant qu'elles vivaient, qu'elles m'attendaient, fidèles gardiennes d'un trésor que j'avais cru à jamais enfoui. La Mouche ne leur accorda qu'un bref regard terrifié.

— C'est presque plus propre que chez toi, remarqua-t-il d'une voix blanche.

— Reste tranquille, avertis-je encore, j'ai aussi installé un détonateur à vibration...

La Mouche se pétrifia.

— Et si un rat s'était introduit ici ? demanda-t-il.

— Un rat n'est pas assez gros pour déclencher le tilt, ricanai-je. Le détonateur est réglé pour supporter le volume de deux hommes. Pas davantage. Mais si ça s'était produit, l'immeuble tout entier dégringolait. Je t'avoue qu'il y a des matins où j'ai souhaité que ça arrive...

— Quand je pense que je dormais sur cette poudrière..., soupira la Mouche.

Le détonateur abandonna le poste de surveillance qu'il assurait depuis plusieurs années avec un discret déclic métallique. Comme soulagé. Je me redressai.

— Il y a autre chose ? balbutia la Mouche.

— Tu peux bouger mais ne touche à rien avant que je ne te le dise, précisai-je avec un sourire rassurant.

Je me suis dirigé vers une des grilles fermée d'une chaîne et d'un lourd cadenas. J'ai sorti la clef de ma poche. Combien de fois avais-je voulu m'en débarrasser, la jeter dans un des toboggans charriant des rivières d'immondices ? Je n'avais jamais pu m'y résoudre.

En glissant cette clef dans le cadenas, j'éprouvai un frisson étrange, voluptueux, quasi électrique, que je mis sur le compte de l'Errante Cork. J'ouvris la grille et la Mouche, découvrant le contenu de la cellule, changea une nouvelle fois de couleur...

21

La Benetton était là, énorme, penchée sur sa béquille, avec son ventre profilé, son carénage blindé bleu ciel et blanc et son œil unique protégé d'une paupière de grillage qui semblait nous fixer. Les pots d'échappement latéraux, comme les tuyères d'un jet, soulignaient l'effrayante puissance développée par un moteur de 1600 cm³. Elle n'avait pas lâché, depuis toutes ces années, la moindre larme d'huile sur son piédestal de béton. Lentement, mon regard inspectait la machine, ses axes de roues armés de lames plus tranchantes qu'un rasoir, les garde-boue hérissés de pointes, les barres de sécurité qui chapeautaient le carénage d'un double accent circonflexe chromé, le système de refroidissement enfoncé comme une tique gonflée de sang dans l'entrelacs des durites d'huiles et le logo du Golden Boy tracé en lettres métaux sur les flancs du réservoir. Et les sculptures compliquées des pneus qui n'avaient jamais cessé de me rouler sur les nerfs depuis cette incursion dans le quartier Sud. La Benetton avait été durement touchée par les tirs des miliciens et les pièges tendus aux frontières. Je l'avais patiemment remise en état avant de l'abandonner dans ce que j'imaginais être son dernier caveau, son musée souterrain. La Mouche, à mes côtés, ne respirait plus.

Sur un mur était accrochée la combinaison bleu et blanc du Golden Boy, combinaison de cuir épais et souple avec son casque au profil d'aigle. Les armes, enfin, étaient alignées sur le mur du fond, derrière la Benetton. Il y avait une Demro XF-7 Wasp avec ses magasins gavés de 30 frelons calibrés en 9 mm Parabellum, l'Heckler and koch model 94, deux mini-Uzi semi-auto, la fameuse Weaver Arms Nighthawk et l'absolument terrifiant Ithaca

37 Stakeout et ses obus de 20 mm ventilés en slide action. Un assortiment de revolvers, de pistolets de gros calibre et de grenades à fragmentation complétait la panoplie.

— Le trésor de guerre des Communards, précisai-je. À l'époque où nous rêvions de renverser l'ordre du Contrôleur...

Mais la Mouche n'avait d'yeux que pour la Benetton. Mon compagnon n'avait jamais été bien grand mais il me parut ridiculement petit à côté du monstre de métal. La machine n'était pas conçue aux dimensions humaines. La Mouche en fit le tour, religieusement. Il secouait la tête en roulant les yeux, totalement éberlué.

— Elle... elle est en état de marche ? chuchota-t-il, comme s'il craignait, en parlant trop fort, de réveiller les démons qui sommeillaient sûrement dans le ventre de l'engin.

— Elle l'était lorsque je l'ai enterrée ici.

Mes mains tremblaient lorsque je me suis installé sur le siège baquet de la Benetton. J'ai regardé la console de bord avec ses cadrans et ses diodes éteintes, la poignée d'accélérateur où était accrochée une paire de gants noirs. Comment avais-je pu maîtriser une telle machine, une pareille puissance qui, même inactivée, me plongeait dans l'angoisse ? J'avais pourtant besoin d'elle pour créer chez les Enragés et tous les autres l'état de choc que je lisais dans le regard éperdu de la Mouche. Silencieux, avec une lenteur de geste de cérémonie religieuse, j'ai enfilé la combinaison, le casque et les gants du Golden Boy.

Tio Pepe avait raison. Le Golden Boy n'était pas mort. Les idoles ne meurent jamais...

La peur s'infiltrait et ruisselait en moi par toutes les lézardes de mon système nerveux. Je résistai à l'envie forcenée d'avalier une seconde dose d'Errante Cork. Il était encore trop tôt pour ça. Je roulais au ralenti entre les entrepôts du Down-Belgrano. Le moteur de la Benetton ronronnait entre mes cuisses comme un fauve assoupi. L'atmosphère de la rue s'était sensiblement modifiée. Les lunettes noires avaient rejoint leurs cars et des blindés anti-émeutes avaient fleuri à tous les carrefours. Au milieu de la chaussée, un clochard hurlait en brandissant un énorme réveil au cadran brisé au-dessus de sa tête :

— Le temps fout le camp ! Le temps fout le camp !

Le ciel avait des couleurs d'incendie. Un tourne-disque au loin crachait à plein volume *La marche pour Evita*. La Benetton circulait entre les cars comme un spectre. Les lunettes noires m'observaient à travers les meurtrières grillagées de leurs véhicules. Le carénage de la machine m'enveloppait de sa coque blindée mais le sentiment d'invulnérabilité qui m'animait quelques années plus tôt s'était évaporé.

Au Down-Belgrano, le paysage se modifiait. Aux flancs de paquebots succédait un enchevêtrement ahurissant de hangars, de rails, d'escaliers et de coursives métalliques. Décor bichromique, gris et noir, éclairé en plein jour par des globes qui diffusaient sur les allées pavées une lumière laiteuse. Des jets de vapeur sale fusaient, spasmodiques, des rampes de canalisations qui couraient le long des murs. Il régnait ici une atmosphère de drame permanent, comme si le quartier s'était petit à petit imprégné de la terreur et des morts des bastons qu'on y organisait régulièrement. Tous les échos renvoyés par les hangars avaient des résonances métalliques. Des wagons de marchandises abandonnés sur des tronçons de rails rongés par la rouille portaient encore sur leur flanc l'indication des destinations mythiques : Tucumán, Córcoba, Santa Fe, Mendoza, Bahía Blanca, Rosario et Santa Cruz...

L'endroit avait été longtemps le quartier général de Razzaguardi et de ses hommes. Le charisme du petit homme au visage falot était tel qu'il paraissait avoir marqué de son empreinte chaque pavé de ces allées.

Le grondement de la Benetton se répercutait de mur en mur et j'aperçus, un hangar plus loin, les silhouettes des Enragés qui se découpaient dans les lueurs fantasmagiques d'arcs halogènes. C'était une bande solide, jeune, diversement composée d'athlètes à l'image de Jorge et d'assassins adolescents au regard fuyant. Leur armement était spectaculaire mais moyenâgeux. Au bout de leurs bras tatoués se balançaient masses d'armes, fléaux, chaînes, barre à mine, poignard et autres fouets hérissés de pointes. Enfant d'une Argentine exsangue, meurtrie, disloquée...

Ils s'écartèrent devant la Benetton. Une rumeur parcourait leurs rangs, murmures stupéfaits où dominait le nom du Golden Boy. Un peu plus loin, près d'un wagon-citerne criblé d'impact, m'attendaient Tokyo, Jessica et la putain rousse au regard dur... La Mouche se tenait à l'écart, assis sur les caisses d'armes automatiques.

Je coupai le moteur de la Benetton et relevait la visière de mon casque. Tokyo s'approcha.

— Tel le phénix, hein ? soupira-t-il avec un sourire triste.

— Jessica t’a mis au courant ?

Tokyo hocha la tête.

— Les Enragés ne sont pas de taille contre les putanos, les cobayes et les Ninjas de Pepe. Tu vas les conduire au massacre. Laisse-moi aller discuter avec Pepe. J’ai quelques arguments pour...

— Non.

Tokyo resta une seconde interdit.

— Non ?

— Je veux planter la tête de cet enculé de Carioca là-haut ! hurlai-je en désignant la hampe du dossier du siège de la Benetton.

Des cris d’enthousiasme s’élevèrent dans les rangs des Enragés. Tokyo dévisagea un instant les jeunes guerriers avant de revenir à moi.

— L’Errante Cork te rajeunit de quelques années, on dirait ? siffla-t-il, narquois. J’ai l’impression de te revoir avec les Communards...

Je souriais.

— Ce n’est pas ce que tu voulais ?

Tokyo haussa les épaules. Il adressa un signe au travesti aux pommettes hautes qui s’avança vers nous. Elle sortit un papier de son boléro qu’elle déplia sur le réservoir de la moto.

— Voilà le plan de l’immeuble de l’Universal, expliqua Tokyo. Il y a deux groupes électrogènes dans les sous-sols. Effectivement le toit est l’endroit le plus vulnérable mais il faut détruire ces groupes pour y accéder. Et le chemin le plus direct pour atteindre les groupes, c’est le bar...

Tokyo épiait mes réactions.

— Je dois te prévenir, poursuivit-il, que le bar est un gigantesque four à micro-ondes. En cas d’alerte, Pepe peut bloquer toutes les issues et vous faire fondre la cervelle en moins de dix secondes.

Derrière moi, les Enragés s’agitaient. Tokyo, imperturbable, continuait à décrire le plan de la forteresse.

— Si l’alarme est déclenchée, l’escalier intérieur qui mène à l’étage est aussitôt quadrillé par des rayons laser capables de percer dans la seconde un blindage de cinq millimètres. Si vous parvenez à l’étage, vous y trouverez les chambres du bordel personnel de Pepe, avec ses putains à cobayes. C’est aussi le niveau où vivent les Ninjas. Ils sont une vingtaine à assurer la sécurité de Pepe, et chacun plus dangereux qu’une portée de crotales. Il n’y a pas d’escalier entre le deuxième et le troisième niveau mais un ascenseur

que Pepe peut évidemment bloquer à volonté. Le troisième niveau abrite donc les appartements de Pepe et le quatrième niveau, juste sous le toit, est le domaine de ce qu'il appelle « ses artistes »...

— Les créateurs d'images de synthèse pornographiques ?

Tokyo hochait la tête.

— Ça cache quoi cette équipe d'artistes ? insistai-je.

Tokyo se tourna vers la putain rousse qui lui renvoya un signe d'ignorance.

— Navré, Diego. Aucun de mes espions n'a pu pénétrer là-haut.

— Je suppose que t'as une petite idée ? Tio Pepe n'est pas du genre de taré à entretenir une équipe de graphistes capable de lui créer à la chaîne des images de cul assistées par ordinateur...

Tokyo grimaça.

— Je ne sais rien. Mais si vous passez par les toits, vous tomberez directement dessus...

Il jeta un coup d'œil panoramique sur le hangar avant de préciser :

— Pepe est mon plus gros acheteur de matériel électronique. Du matériel très sophistiqué, très coûteux qui n'a pas grand-chose à voir avec les images de synthèse.

— Mais qui pourrait être en rapport avec la panne de Matrix ?

Tokyo se mordilla l'intérieur des joues.

— Peut-être..., souffla-t-il.

L'évocation du système Matrix le plongeait à nouveau dans l'hébété et l'angoisse. J'observai le plan de l'*Universal*. L'architecture du Brésilien paraissait sans faille. Mais toute cette organisation dépendait du fonctionnement des deux groupes électrogènes et le toit malgré son bouclier électrique, demeurait le point névralgique de l'édifice... Tokyo pensait que notre rendez-vous de ce soir avec le vieil aveugle de *La Ronda* était infiniment plus important que la vie de Jorge mais il ne pouvait évidemment pas formuler ça.

— Je dois partir, s'excusa-t-il. Je t'ai fait une proposition. Il est encore temps...

— Quelles chances crois-tu avoir de récupérer mon frère vivant et en bonne santé ?

Le regard sombre de Tokyo se déroba.

— Je m'en vais, murmura-t-il. Essaie de rester en vie.

Il quitta le hangar sans se retourner, suivi par le travesti roux. Un adolescent au visage tourmenté que j'avais vu à plusieurs reprises au côté de Jorge s'avança vers moi. Quel âge avait-il ? Treize, quatorze ? Une cicatrice en forme d'étoile soulignait sa pommette gauche. Il portait des poignets de force et un débardeur de cuir comme Jorge.

— Jessica nous a mis au courant, déclara-t-il avec une moue féroce. On est tous avec toi.

Naturellement. Je les regardais, tous, un par un. Soldats en herbe, guerriers de la nuit, forgés dans les arcanes de la terreur et des bastons. Moyenne d'âge quinze-seize ans. Tailladés par les coups et brûlés par les drogues. Les Enragés. Une bande comme toutes les autres bandes. Certains étaient mutilés, borgnes ou manchots, le visage traversé de profondes balafres dont les lèvres s'ouvraient sur une chair blafarde et infectée. La plupart portaient sur la poitrine la célèbre croix inversée d'Angelo Razzaguardi. Hier encore, ces adolescents crachaient sur Diego, l'ex-idole qui allait faire ses emplettes au centre de distribution, comme toutes les pleureuses. Aujourd'hui, je les devinais fiers et impressionnés d'être derrière le Golden Boy... Le dérisoire de notre existence était tout entier concentré dans cette versatilité et ce fétichisme.

— Vous avez du matériel roulant ?

— Cinq ou six motos et deux camionnettes pick-up.

— Bâchées.

Le gosse acquiesça. J'adressai un signe à la Mouche qui ouvrit les caisses d'armes. Les Enragés poussèrent de joyeuses exclamations en découvrant l'ancien arsenal des Communards. Je conservai pour mon usage personnel l'Ithaca 37 stakeout, un mini-Uzi et trois grenades défensives. Les Enragés se répartirent le reste en glapissant d'allégresse. L'adolescent à la cicatrice étoilée attendait mes ordres, attentif. Je lui désignais le plan de l'*Universal*.

— J'ai entendu les explications du Chinois, me précéda-t-il.

J'esquissai un sourire.

— Et t'en penses quoi ?

— C'est bien foutu, admit-il. Mais si on passe par les toits, ils sont cuits. Je suis volontaire pour détruire les groupes électrogènes.

Seigneur... Ce gosse avait vraiment envie de mourir vite. Je posai mon index sur un minuscule trait rouge qui séparait le bar de l'escalier qui conduisait aux sous-sols.

— Et ça, tu le règles comment ? C'est une porte blindée. Pepe t'aura transformé en méchoui avant que t'aies le temps d'y faire exploser ta première grenade.

L'adolescent avait une bouche sans lèvre qui lui crevait le visage comme un coup de couteau. Il se fendit d'un vilain sourire.

— Il suffit d'attirer cet enculé de Brésilien dans le bar. Il ne se fera tout de même pas cuire lui-même.

Je fixai un instant l'Enragé à l'étoile. Il avait l'étoffe pour ça.

— Nous n'avons pas ton arsenal mais ce que nous avons récupéré dans le coffre d'une des voitures des Marins de Cronstadt peut t'intéresser, poursuivit-il. Viens voir...

Je l'accompagnai jusqu'à un wagon de marchandises stationné au fond du hangar. Les flancs de la machine portaient le label « Dow Chemical – Ajentina Products ». L'Enragé repoussa une porte coulissante et se glissa dans le wagon. Des crochets de boucher étaient alignés sur le plancher, au côté de deux tubes d'un noir mat.

L'adolescent en souleva un qu'il cala sur son épaule.

— Lance-roquette antichar, commenta-t-il sobrement. Ça ne sert qu'une fois. J'ai vérifié. Ça a l'air en état de marche.

J'empoignai le second. Ça pesait à peine plus lourd que mon Ithaca.

— Jorge voulait s'en servir pour creuser deux jolis cratères dans la façade du Love-Center du Contrôleur, précisa l'Enragé. Il voulait faire mieux que toi...

— Et toi ? Tu cherches quoi ?

L'adolescent m'observa quelques secondes.

— J'aime bien tuer des gens, lâcha-t-il simplement avant de quitter le wagon.

22

Une vilaine couperose violacée commençait à tacher le ciel. La Mouche avait embarqué les trois quarts des Enragés sur les toits de la cité. Les autres m'encadraient, juchés sur leurs Bullet-Bikes et leurs Lanzallamas carénées tout en férocité. J'avais pris une seconde dose d'Errante Cork et une incroyable sensation d'euphorie s'était aussitôt emparée de moi. Flanqué d'une demi-douzaine d'adolescents motorisés, j'avais l'impression d'être à la tête d'une invincible armada. Les Enragés, même au complet n'avaient évidemment pas l'impact qu'avaient pu développer les Communards ou d'autres bandes mieux structurées, plus fournies et plus expérimentées, mais leur détermination, le fétichisme guerrier dont ils aimaient visiblement s'entourer, la drogue, tout cela transformait cette poignée de gosses suicidaires en une redoutable armée. L'Errante Cork se chargeait de gommer toutes les facettes dérisoires de cette équipée. Jessica, plus diaphane que jamais, nous suivait au volant d'un pick-up chargé d'armes lourdes.

Les rues du quartier brésilien s'étaient vidées et les flics, d'ordinaires peu nombreux puisque Pepe assurait la sécurité sur son territoire, s'étaient carrément volatilisés. À l'exception du Down-Belgrano, je n'en avais d'ailleurs jamais croisé aussi peu. Les quelques silhouettes que nous rencontrions s'évaporaient à notre approche.

— Avec tout ça, si Pepe n'est pas averti de notre arrivée..., me jeta l'adolescent qui « aimait bien tuer des gens ».

Je restai silencieux. Je savourais cette sensation unique de réappropriation de la rue qui vous saisit parfois très tard dans les nuits de la

ville ou au cœur des émeutes. Rien ne valait ces moments d'insurrection où flottait dans l'air l'illusion de faire reculer l'oppression, ces quelques minutes durant lesquelles changer le monde n'était plus qu'une question de volonté et de décisions immédiates. Je me grisais de cette euphorie que je retrouvais, intacte, comme un vieux souvenir enfoui au fond d'une malle à linge. Je redécouvrais la révolution comme d'autres cèdent aux vertiges de l'ivresse alcoolique après un long sevrage. Avec une seule question en tête : Comment avais-je pu si longtemps m'en passer ?

Des accords de samba rythmaient notre avance, comme des tam-tams chargés de prévenir Tio Pepe. Trois ou quatre colonnes de fumée noire marquaient l'emplacement d'incendies lointains. Ça n'avait rien d'inhabituel, mais ce soir, tous les symptômes du désordre prenaient un relief extraordinaire. Des chandelles de cendres continuaient à tourner lentement vers le sol, recouvrant tout d'une pellicule de crasse. Les pneus de nos machines écrasaient avec des bruits de marécage des flaques d'ordures humides crachées par les canalisations crevées. Nous avions l'impression de rouler sur le ventre d'une phénoménale charogne dont nos roues crevaient les abcès chargés de pus et d'humeur. J'entendais les Enragés ricaner sous leurs casques en commentant le paysage. Je roulais *mano a mano* avec l'adolescent qui assurait l'intérim de Jorge. Son corps maigrelet, noué d'excroissances rachitiques, paraissait incapable de maîtriser la Lanzallama qu'il chevauchait et dont les pots d'échappement vomissaient des langues de feu. Jorge devait forcément piloter lui aussi une de ces machines, mais il ne m'en avait jamais rien dit. Je savais finalement tellement peu de chose sur mon frère. La prison avait divisé nos âmes et comprimant nos corps.

Les rues du quartier brésilien m'avaient paru, la veille, encombrées de Cariocas, simplement misérables et sensiblement plus détériorées que les nôtres ; elles présentaient ce soir, désertes, un spectacle de désolation et de catastrophe.

— Bon Dieu, c'est pas possible ! jura un Enragé. Ils sont tous crevés, ces enculés ou quoi ?

Cette réflexion m'arracha de mes rêveries romantiques. Quelque chose ne collait pas... Les réfugiés brésiliens avaient toujours gardé les pieds au sol. Aucune passerelle n'indiquait un quelconque niveau supérieur et les habitants de ces putains de rues ne pouvaient absolument pas être prévenus de notre arrivée. Et quand bien même ils l'auraient été... Notre maigre

commando n'était pas susceptible de les impressionner au point de les voir se calfeutrer dans leurs cellules. Les Cariocas, sans atteindre au paroxysme du quartier Est, avaient connu bien d'autres convulsions... Il y avait autre chose.

Une petite vieille ratatinée, le crâne recouvert de dentelles noires, finissait de trembler sur le seuil de son immeuble carbonisé. Je ralentis et mis pied à terre. Les Enragés se regroupèrent autour de moi.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta l'un d'eux. On est arrivés ?

Je humai l'air comme un chien d'arrêt. Le malaise qui m'avait saisi en franchissant la grille du jardinet d'Aurora m'enfonçait son coin de glace dans l'estomac. C'était fort et entêtant comme un parfum dont on ne parvient plus à situer l'origine.

— Vous ne sentez rien ? demandai-je dans un souffle.

Les Enragés se regardèrent, interloqués.

— Si, ça pue la merde ! pouffa un athlète borgne.

Les gosses s'esclaffèrent. Je regardai le décor autour de moi, cherchant à le superposer à mes souvenirs de la veille. L'overdose de Purple Rain en avait malheureusement noyé l'essentiel. Jessica, intriguée, était descendue de sa camionnette pour nous rejoindre.

— Pourquoi on s'arrête ? interrogea-t-elle avec une moue ennuyée.

— Ce n'était pas comme ça hier..., murmurai-je.

Les rues que j'avais remontées hier, à pied, n'existaient plus. Ou plutôt si... elles existaient, mais avec un bon demi-siècle de plus ! La chaussée s'était transformée en une surface défoncée et noirâtre, gorgée d'huile et d'immondices. Certaines façades s'étaient écroulées tandis que les ruines se couvraient d'une vivace à petites feuilles ocre. Mon regard s'arrêta sur la petite vieille. Je n'avais tout d'abord pas aperçu ce qu'elle tenait entre les mains... En apercevant ce squelette de chat, mon sang se figea.

— Matrix..., soufflai-je.

— Quoi, Matrix ? s'énerva un Enragé.

J'ôtai vivement les gants pour observer mes mains traquant la moindre ride précoce. Elles étaient intactes. Je relevai ma visière et palpai mon visage. Je n'y remarquai aucune trace de vieillissement anormal. Je poussai un soupir de soulagement en regardant mon reflet dans un des rétroviseurs.

— Si tu nous expliquais ? fit le successeur de Jorge avec un curieux sourire.

Comment pouvais-je expliquer Matrix à ces gosses ? Comment leur révéler qu'une vaguelette de cet océan de temps s'était abattue sur ce quartier avant de s'en retirer comme une marée, abandonnant derrière elle cadavres, vieillards et ruines ? Et Jorge ? Dans quel état allais-je retrouver sa petite gueule d'ange ?

Un autre vieillard émergea des ruines avec deux tibias dans les mains qu'il frappait l'un contre l'autre en fredonnant un air de samba. Les vieux avaient nettoyé la rue des ossements de leurs aînés... Le vieillard se dirigeait vers nous en cognant ses tibias comme un forcené. L'adolescent qui aimait tuer releva le chien de son revolver.

— Laisse...

Une brève moue de dépit chiffonna le visage du gosse. Il rangea son arme.

Je laissai le vieux s'immobiliser devant les motos. Il chantait maintenant à tue-tête.

Oh ! Amigo ! hurlai-je pour couvrir sa voix. Quel âge as-tu ?

Le vieux chanta encore plus fort et ses tibias commençaient à nous marteler les nerfs.

— Merde ! C'est quoi ce quartier de tarés ? s'exclama un Enragé.

— Tu vois pas que ce vieux con est en train d'essayer de nous jeter un sort ? renchérit un autre.

Le gosse à la cicatrice étoilée posa une main sur mon épaule.

— Regarde ses doigts, chuchota-t-il.

Le vieillard portait à l'annulaire de chaque main une bague représentant une tête de mort argentée aux yeux piqués d'éclats de saphir.

— Je sais qui porte ces saloperies-là, poursuivit l'adolescent. C'est la bande des Tapajos. On s'est déjà cognés avec ces enfoirés. Ce vieux pourri a dû détrousser un de leurs cadavres...

Cette évocation réveilla l'hilarité des Enragés.

— Ces connards portent un anneau d'or soudé dans le lobe supérieur de l'oreille droite ! jubilait le colosse borgne encastré dans le siège baquet de sa Bullet-Bike. Tu parles si on les leur a taillées en pointe !

Le vieux portait des cheveux longs et gris. J'appuyai la Benetton sur sa béquille et m'avançai vers lui. Il esquissa un mouvement de recul...

— N'aie pas peur..., murmurai-je en tendant la main.

Je soulevais quelques mèches de cheveux et découvris l'anneau doré qui perçait l'oreille du vieux.

— Ils ont quel âge les Tapajos ? questionnai-je sans me retourner.

— Dix-huit, vingt ans..., répondit une voix derrière moi.

Le clochard aux tibias en avait une bonne cinquantaine de mieux. Je ne pouvais rien tirer de lui ; Matrix lui avait grillé les neurones en concentrant un demi-siècle en une seconde de son existence. Je laissai le vieux à ses psaumes barbares et revins vers la Benetton, perplexe. Nous n'étions plus très loin du mur d'enceinte de laboratoires et de l'*Universal* mais comment savoir si la langue que Matrix venait d'introduire dans le cul de la cité s'en était complètement retirée ? Je n'avais hélas pas les pilotes d'Aurora pour le contrôler...

— On va finir par se faire aligner par un tireur isolé, maugréa un Enragé.

— Ça m'étonnerait..., murmurai-je en reprenant place sous les arceaux de sécurité de ma machine.

Je me tournai vers l'adolescent à l'étoile.

— Je passe devant, décidai-je. Restez à dix mètres. Si vous voyez quelque chose d'anormal, faites aussitôt demi-tour et filez.

— Comment ça, quelque chose d'anormal ? s'inquiéta le même.

Je démarrai sans répondre.

Je roulai au ralenti, guettant les moindres signes de la présence de Matrix. Signes dont j'étais d'ailleurs bien incapable d'imaginer la substance. Les Cariocas ne m'avaient pas attendu pour vieillir et mourir. Derrière moi, à distance, les machines des Enragés rugissaient d'impatience. À cette hauteur du quartier brésilien, personne n'avait encore nettoyé la chaussée des cadavres qui l'encombraient. La Benetton traçait entre les squelettes imparfaitement décharnés un sinistre slalom. Après quelques exclamations joyeuses et stupéfaites, les Enragés s'étaient tus devant ce spectacle apocalyptique. Je n'entendais plus leurs pneus cloutés broyer les ossements et je les apercevais maintenant, dans mes rétros, zigzaguer en silence pour éviter les charognes.

Nous croisâmes encore quelques vieillards hébétés qui erraient au milieu des ruines avant d'arriver enfin devant l'*Universal*. Un gros rat sombre rongait la cage thoracique d'un putano allongé contre le mur d'enceinte des labos. Combien de temps vivaient les rats ? Et quel âge pouvait bien avoir celui-ci ? Peut-être, attiré par le fumet du charnier, était-il venu ici alors que la vague de Matrix s'en était déjà retirée... Les Enragés

m'entourèrent à nouveau. Ils ne songeaient plus à plaisanter et regardaient autour d'eux, inquiets et presque respectueux devant ce décor d'holocauste.

— Y a plus que des vieux et des morts..., lâcha le borgne. On dirait qu'une bombe est tombée sur un hospice.

Un air de samba montait de l'escalier de l'*Universal*. L'électricité fonctionnait donc toujours... Matrix n'avait pas tout à fait réglé notre problème.

— T'y comprends quelque chose toi ? m'interrogea le môme à l'étoile.

— Ce n'est pas l'heure des conférences, jeune homme, grimaçai-je en empoignant mon Ithaca Stakeout.

Les Enragés quittèrent leurs bécanes pour se ruer vers la camionnette de Jessica. Ils se partagèrent l'arsenal tandis que leur nouveau chef restait à mes côtés avec son lance-roquette et un assez joli Llama Comanche III.

— On fait comme on a dit, rappelai-je. Je descends seul et j'essaie de faire venir Pepe. Vous ne bougez pas tant que vous ne m'entendez pas crier.

— Parce que tu crois qu'il y a encore quelqu'un de vivant là-dedans ? gloussa le borgne.

— Comment tu t'appelles ? demandai-je au gosse à l'étoile.

— Roberto.

— Ne lance l'assaut que lorsque tu m'entendras crier ton nom...

— Et si tu ne le cries jamais, amigo ?

Il avait le chic pour poser des questions auxquelles je n'avais aucune envie de répondre. Je m'enfonçai, armes à la main, dans le ventre de l'*Universal*.

23

Les deux Ninjas gisaient au bas des marches. L'un n'était plus qu'un squelette aux phalanges garnies de bagues mutilantes mais l'autre vivait toujours. La cassette auto-reverse du bar diffusait maintenant une *vidala* aux accords tristes. Je me penchai vers le vieux Ninja. Il avait les jambes paralysées et souffrait de la maladie de Parkinson. Un filet de salive coulait entre ses lèvres fanées. Je lui vissai le canon de l'Ithaca dans la bouche.

— T'as l'air malin maintenant..., soufflai-je.

Son regard éteint ne trahit aucune réaction. Je m'avançai dans le bar. Les cobayes, de constitution probablement plus précaire, n'avaient pas survécu à l'incursion de Matrix. Certains squelettes, totalement nettoyés, étaient toujours juchés sur leurs tabourets, un verre à la main. D'autres s'étaient effondrés et éparpillés sur le sol. Le barman, complètement sénile, nettoyait le même verre depuis cinquante ans en fixant un tas d'ossements aux tibias gainés de cuissardes. Au milieu de la piste de danse, un travesti avachi, largement septuagénaire, s'était assis et jouait avec sa queue en ricanant. Les deux seuls survivants du bar de l'*Universal*... Deux quasi-grabataires frappés d'idiotie. Quant aux cobayes, enfin décharnés, éviscérés, ils paraissaient finalement moins répugnants, quelques charognes pourrissantes diffusaient en revanche un atroce fumet de viande tournée... Leur position prouvait qu'ils avaient été surpris et frappés par Matrix avec une rapidité et une violence inouïe. Aucun signe de panique n'attestait qu'ils avaient compris ce qui leur arrivait. Le décor de l'*Universal* ressemblait à une scène de bar figée par un peintre réaliste et dont les personnages auraient vieilli au rythme de la toile. Un rire nerveux me secoua. Que pouvais-je espérer pour

Jorge ? Je regardai les deux caméras qui continuaient à balayer la salle. Leurs deux voisines étaient immobiles, leur œil mort, mécanique usée. La machine à cocktails était elle aussi en panne et les boissons que contenaient encore les verres étaient recouvertes d'une épaisse pellicule de moisissures. Je remarquais à présent tous les détails du vieillissement instantané. La rouille, l'usure, la patine, le jaunissement, l'effritement, toutes les détériorations que le temps gravait sur les hommes comme sur les objets. Seule la poussière manquait curieusement à l'appel, démontrant que le temps fou de Matrix se mélangeait avec le temps réel et qu'il n'en condamnait pas toutes les propriétés. Les squelettes eux-mêmes étaient vieux.

Je contournai le bar et me dirigeai vers un interphone qui devait communiquer avec les appartements de Tio Pepe. J'appuyai sur le bouton.

— Pepe ? T'es encore là, vieille crevure ?

Un interminable grésillement me répondit. Ça ne prouvait rien. L'interphone pouvait tout bonnement lui aussi être défectueux. J'appelai Roberto. Les Enragés déboulèrent dans le bar, arme au poing, prêts au massacre. Ils s'immobilisèrent, regardèrent autour d'eux et avancèrent comme les pleureuses pénètrent dans une cathédrale, en retenant leur souffle...

— Si le Brésilien était encore vivant, on serait déjà en train de fondre..., décréta Roberto en épaulant son tube antichar.

Les Enragés s'étaient mis à l'abri. Leur jeune chef se tourna vers moi.

— Tu devrais te planquer toi aussi. J'ai vérifié mais j'suis quand même pas sûr à cent pour cent de l'outillage des Marins de Cronstadt...

— Qu'est-ce que t'attends pour tirer ?

Roberto hocha la tête. Il visa la porte blindée et pressa sans hésiter la queue de détente. L'amorce explosa dans un bruit d'enfer et le tube cracha une langue de flamme longue d'un bras. Une pluie de gravats s'abattit sur nos épaules et souleva dans le bar des nuages de plâtre. J'entendis Roberto tousser, près de moi. Il ne s'était donc pas désintégré avec son lance-roquette...

— Quelle saloperie ! jura-t-il. Me v'là sourdingue !

Je balayai la fumée devant moi et m'avançai vers la porte. Le blindage n'avait pas résisté. Trop peu même puisque l'obus avait creusé en son

centre un trou gros comme un crâne de nourrisson... Mais la porte était toujours fermée. Je me penchai vers le trou.

— Je tire la deuxième au niveau des gonds ? s'enquit Roberto en s'approchant. Ça devrait valser...

— Pas la peine, fis-je en me redressant.

Roberto fronça les sourcils. De minuscules grains de ciment étoilaient son visage juvénile. Je lui désignai le trou.

— Regarde, expliquai-je. Les groupes électrogènes sont à sec, rouillés, hors service...

— Mais la musique, les caméras, la lumière ?

J'ai haussé les épaules.

— C'est le jus de la ville. Seul le système de sécurité est alimenté par ces deux groupes.

Roberto hésita une seconde avant de se fendre d'un mauvais sourire.

— Ça veut dire que la voie est libre ? murmura-t-il.

— Probablement.

Le hourvari des Enragés déchaînés couvrit la musique triste de l'*Universal*. Ils s'amusèrent à briser les squelettes à coups de crosse, à torturer les deux vieillards survivants... Jeux de gosses sur lesquels je n'avais guère envie de m'attarder. Là-haut, la Mouche et ses troupes devaient déjà avoir constaté la disparition du parapluie électrique.

Je gravis les marches de l'escalier qu'aucun rayon laser ne protégeait plus en songeant à Gabriella et à Jorge. Toute ma famille était probablement morte en moins de quarante-huit heures. Le Singe et deux de ses trois enfants. J'étais seul. Il n'y avait probablement rien de pire que de pleurer sans larmes...

Les chambres du premier niveau abritaient couples de charognes et squelettes enlacés dans des postures que la mort rendait subitement grotesques. Sculptures sodomites, assemblages pornographiques encore liés par des lambeaux de viandes noirâtres, tout ce *Kama-sutra* nécrophile me donnait la nausée. Aux vêtements que portait Gabriella la veille, je cherchais vainement un détail dans ce bordel transformé en cimetière qui me permit de la reconnaître. Roberto, à mes côtés, observait en silence ce défilé de squelettes qui s'enculaient sous le regard gris des moniteurs en panne. Un putano survivant était resté à quatre pattes sur son lit avec les

ossements de son client sur le dos. Il avait senti pourrir le phallus du cobaye dans son vieux cul fané. Aurora l'avait affirmé. Je n'avais pas oublié ce décalage entre la mort et la conscience de cette mort... Pas un de ces survivants n'avait échappé à la souffrance ultime, à toutes ces douleurs concentrées en une nanoseconde et cela les avait rendus fous... Le putano n'avait pas bougé. Il gémissait doucement. Un filet de bave reliait sa bouche à l'oreiller. Je relevai le canon de l'Ithaca et tapissai les murs de sang et d'esquilles.

Dans aucun de ces épouvantables tableaux, je ne pus découvrir ma sœur. Avais-je d'ailleurs encore envie de la retrouver ? Une poignée de très vieux Ninjas sommeillaient dans le dortoir des gardes du corps. L'un d'eux paraissait lucide. Nous tuâmes les autres d'une balle dans la bouche. L'Enragé borgne, surexcité, traîna le vieux Ninja survivant dans le couloir. Je lisais dans son regard la peur d'un soldat surpris par un commando ennemi, et non cette démente hagarde qui caractérisait les autres vieillards. Il esquissa même un geste d'attaque d'une lenteur et d'une maladresse incroyable. Le borgne l'esquiva sans effort, lâcha un bref ricanement et plaqua le vieux contre le mur.

— Co... comment êtes-vous entrés ici ? bafouilla le Ninja.

Roberto s'approcha de moi.

— L'ascenseur est en rideau..., souffla-t-il.

Naturellement, je me tournai vers le vieux.

— Comment faites-vous quand le monte-charge est en panne ? questionnai-je.

Le Ninja m'observa. Il cherchait dans sa mémoire disloquée à quoi ou à qui correspondait mon uniforme et ce casque au profil d'oiseau de proie. Il parut renoncer. L'exercice était décidément trop ardu pour son cerveau fatigué.

— Je ne comprends pas..., murmura-t-il.

Et lorsqu'enfin il comprendrait, il deviendrait fou, comme les autres... Je ne devais pas lui laisser le temps de réfléchir.

— Comment fait Pepe lorsque son putain d'ascenseur est en panne ? hurlai-je. Ça a bien dû arriver quelquefois, non ?

Le vieux secoua la tête.

— L'échelle de fer...

— Où ça ?

— Dans l'ascenseur.

— Comment ça dans l’ascenseur ?

— Dans la galerie. On passe par le toit de la cabine. Il gloussa avant de se mettre à tousser.

— De là-haut, Pepe va vous balancer quelques jolis œufs, rauqua-t-il en reprenant péniblement son souffle. Ça va vous réchauffer, bande de pédés !

Une nouvelle quinte de toux le plia en deux. Le colosse borgne le redressa brutalement et le gifla à la volée, du plat de son calibre. Le Ninja cracha quelques chicots jaunis. Le reste ne m’intéressait plus... Je me dirigeai vers l’ascenseur. Roberto me rattrapa.

— Hey, Golden Boy...

— Quoi ?

— Je ne sais pas ce qui se passe ici, mais ça ne me plaît pas, grogna-t-il. Je lui renvoyai un sourire.

— Tu prends pas ton pied ici ?

La bouche sans lèvres de l’adolescent se crispa. Je lui remarquai, pour la première fois d’étranges rides aux commissures, comme de vieilles cicatrices de brûlures.

— Ça me plaît pas, répéta-t-il en regardant autour de lui. On devrait se tirer avant de devenir comme eux.

— Je croyais que t’aimais tuer des gens ?

Le gosse haussa les épaules.

— J’aime bien flinguer de la viande bien vivante, avec des lunettes noires et une moustache en dessous, rectifia-t-il. Pas des squelettes ou des roquentins qui ne savent même plus où ils sont...

— T’as peur de mourir Roberto ? demandai-je doucement.

L’adolescent me fixa sans ciller.

— De mourir non. Mais vieillir...

Il souligna sa réplique d’une grimace de dégoût.

24

De la crosse de l'Ithaca, je soulevai la trappe et me hissai sur le toit de la cabine. Je me redressai et laissai mon regard s'accoutumer à l'obscurité. Si la mécanique et les câbles du monte-charge paraissaient récents, les parois du boyau étaient en revanche sales et humides. Une huile grasse et noire suintait des murs, comme une vilaine transpiration organique. Tout l'immeuble semblait exsuder sa sueur épaisse par cette gaine. Une odeur indéfinissable, entêtante, flottait dans le cylindre dont la présence de la cabine, sous mes pieds, m'empêchait de distinguer la profondeur. Un graissage efficace avait empêché les câbles de se détériorer mais les barreaux de l'échelle scellés dans le mur n'avaient pas bénéficié du même traitement. La rouille, dont le développement était favorisé par l'humidité ambiante, les avait littéralement dévorés. Roberto venait de me rejoindre et constatait à son tour les dégâts. D'une légère pression du pied, il brisa le premier barreau de l'échelle.

— D'accord, soupira-t-il. Moi j'vois qu'un truc, remettre en marche ces putains de groupes...

— Et tu réactiveras tout le système de protection, le micro-ondes et les lasers, y compris le parapluie électrique du toit où la Mouche et tes potes sont peut-être encore...

Roberto resta silencieux. Il n'ignorait pas que le reste des troupes aurait déjà dû, plus proches de ce niveau, assurer la jonction. Il n'en tirait d'ailleurs aucune conclusion fâcheuse. La Mouche avait fort bien pu rencontrer d'autres obstacles que le plan approximatif du travesti roux ne signalait pas. Leur numéro d'acrobatie aérienne leur interdisait le transport

de matériel lourd et la moindre grille était susceptible de les retarder. Sans effort, j'arrachai un second barreau de la paroi. Il s'effritait entre mes doigts.

— On se demande comment cette baraque tient encore debout..., grommela Roberto.

J'étais troublé par le silence caverneux qui s'imposait ici. Je me prenais même à regretter les cris d'apache des Enragés. Qu'est-ce qu'ils fichaient en bas ? Quel nouveau jeu avaient-ils inventé avec les squelettes et les idiots séniles ? En la matière, je les devinais plein d'imagination... Ma main se referma sur le câble.

— Ça, c'est encore solide, murmurai-je en effectuant quelques brusques tractions.

Roberto hocha la tête.

— D'accord, mais là-haut le câble est assez loin de la paroi et la porte est fermée, argumenta-t-il, visiblement pas mécontent de regagner quelques points du crédit qu'il imaginait avoir perdu en suggérant de réactiver les groupes électrogènes.

Je souriais toujours. Roberto paraissait être un des seuls types dans cette ville que mon sourire n'indisposait pas. La légende devait raconter que le Golden Boy riait en transperçant les pièges du quartier Sud. Je n'avais pas envie de lui expliquer que personne ne souriait en chiant sous lui involontairement. À l'exception des grabataires du dessous, peut-être...

J'empoignai le câble et entamai mon ascension. La Mouche se serait très probablement joué de cette montée de corde, mais, moins rompu à ce genre d'exercice et alourdi par mon armement, je dus puiser dans toute l'énergie diffusée dans mes veines par l'Errante Cork pour atteindre le niveau supérieur. Le moment de prendre une troisième pilule approchait. Mes chances de survivre à ce traitement se rétrécissaient de dose en dose. Je tentai vainement de stabiliser ma position. Le câble graisseux glissait entre mes poings, entre mes cuisses... Je regardai en grimaçant la porte à double battant coulissant qui devait vraisemblablement donner directement dans les appartements de Pepe. Je parvins à dégager l'Ithaca Stakeout de ma ceinture et priai pour que cette foutue porte ne soit pas blindée.

Elle ne l'était pas.

Je laissai à l'écho épouvantable de la détonation le temps de se disperser et regrimpai les quelques dizaines de centimètres que le recul m'avait fait perdre. La plaie que l'Ithaca avait creusée dans la porte était naturellement

insuffisante pour laisser passer un homme mais suffisamment confortable pour y bloquer une grenade.

— Planque-toi, champion ! hurlai-je. Le temps se couvre !

J'enfonçai la grenade défensive dans la brèche et me laissai glisser de quelques longueurs. Rien ne pouvait laisser prévoir que le boyau allait résister à l'onde de choc...

Il résista. J'avais l'impression d'être un lutin cramponné à une corde de harpe qu'un géant malicieux s'amusait à faire vibrer. Une ondée de salpêtre nous dégringola sur les épaules et j'entendais Roberto, juste sous moi, se colleter avec un inextinguible fou rire.

La porte s'était inclinée. L'un des battants avait volé en éclats tandis que l'autre, vaincu, était docilement rentré dans son logement. Au prix d'un ultime coup de reins, je posai enfin le pied sur la moquette des appartements privés de cet enfoiré de Brésilien. Un sourire de jubilation pure flottait sur mes lèvres...

Pepe, je l'imaginais mal en squelette ou même en vieillard décati total, bavant sur son sous-main. S'il y avait un moyen d'échapper à Matrix, il l'avait forcément découvert. Plus je réfléchissais à ce cyclone temporel et plus je lui découvrais des paradoxes, d'étranges plages de répit dans son programme de destruction. Aucune de ses victimes, par exemple, ne paraissait morte de faim ou de soif après avoir fait un bond d'un demi-siècle. Tokyo devait avoir l'intention d'exploiter une de ces failles pour détourner Matrix à son profit. Quant à Tio Pepe, s'il avait été averti de la panne du système anti-évasion, il avait très probablement cherché une parade avec l'aide des ses « artistes ». En cas de cataclysme, la mort respectait aussi la hiérarchie et les injustices sociopolitiques des pays qu'elle frappait.

L'appartement, lui, n'avait pourtant pas échappé au cyclone. De grandes coulées de salpêtre léchaient les murs où le papier s'était écaillé et une franche odeur de pourriture ajoutait la touche olfactive à ce spectacle de désolation et d'abandon. Si mes souvenirs de la veille étaient fiables, le bureau de Pepe devait s'ouvrir au fond de cette pièce où la charogne sèche d'un Ninja montait toujours la garde. Je m'avançai prudemment, l'Ithaca dans une main et le mini-Uzi dans l'autre. Souple comme un chat, Roberto m'avait rejoint et s'époussetait les épaules en regardant autour de lui. Je lui

désignai la porte d'un mouvement de menton. Il hocha la tête et se posta contre le mur, prêt à intervenir. Malgré le délabrement de l'immeuble et de ses habitants, il continuait à redouter, lui aussi, les réactions du Brésilien. J'inspirai profondément, enfonçai la porte et me ruai dans la pièce. La première chose que j'aperçus fut l'aquarium aux sirènes. Les algues y avaient proliféré et en avaient opacifié les parois, dégageant un fort fumet de marécage. Impossible de voir si, à l'exception du plancton, quelque chose vivait encore là-dedans. Je pivotai, prêt à faire pleuvoir le plomb, et me pétrifiai...

Une momie hideuse était installée dans le fauteuil de Pepe. Recroquevillée, la tête penchée sur la poitrine, effroyablement maigre, cette masse sombre respirait ! Une respiration sifflante, irrégulière, qui semblait fuser directement de la gorge, comme une fuite de gaz. L'ensemble n'était plus qu'un fragile échafaudage d'os et de tendons sous une pellicule de peau flasque où s'épanouissaient d'inquiétantes taches noirâtres.

Je remarquai alors les badges épinglés sur les fanons d'épiderme qui s'affaissaient en vagues vers un abdomen hypertrophié de cachexique. Un rire nerveux me secoua.

— Salut, Pepe, enculé de Carioca ! m'exclamai-je joyeusement. Paraît que tu voulais me voir ?

Sur le seuil de la pièce, Roberto observait le spectacle. La momie redressa lentement la tête et je découvris avec stupeur et écœurement le nouveau visage de Pepe. Un cancer de la peau en avait gommé les traits. Une kyrielle de tumeurs noires grosses comme des blattes avaient fleuri sur ses paupières et dévoré ses yeux. Le nez n'était plus qu'un os qui crevait une grappe de kystes mais le pire restait la bouche où lèvres et gencives s'étaient fanées autour de la célèbre dentition en or, toujours aussi éblouissante, du Brésilien. Cette horreur paraissait sourire... Un œil aveugle, pressé par les tumeurs, menaçait de gicler hors de son orbite.

Roberto lâcha un discret soupir et détourna les yeux, écœuré.

— Qui... qui est là ? demanda l'atroce tête de mort sans desserrer les dents.

— Celui que t'attendais pas, pourriture ! j'ai craché. Le Golden Boy !

Un petit rire aigrelet, horrible, fusa de la gorge de Pepe. Je fronçai les sourcils. Cet enfoiré n'avait quand même pas, dans son état, conservé sa prétention et son arrogance ? La vision de ce visage anéanti, chiffonné

comme une pâte à modeler enfantine, qui m'adressait la parole, m'était positivement insupportable.

— T'es venu chercher ta petite famille, connard ? ricana la momie.

Un frémissement me glaça l'échine. Pepe riait maintenant sans interruption, en alternance avec des crises de toux qui paraissaient capables de le disloquer définitivement.

— Une affaire, cette Gabriella, grinçait l'horrible. Et j'en ai pourtant connu, des salopes. Aucune n'arrivait à la cheville de ta sœur. Des cobayes, elle pouvait en prendre jusqu'à dix à la fois et se laisser remplir de foutre par tous les orifices. Et elle en redemandait !

Un tremblement incoercible m'empêchait de tenir correctement l'Ithaca. Je le laissai pendre à bout de bras.

— D'ailleurs pourquoi j'te raconte ça ? poursuivait la momie. Tu dois bien le savoir puisque t'y as goûté. Pas vrai, Diego ?

Roberto releva son arme. J'interrompis son geste.

— Qu'est-ce que t'en as fait ordure ? grondai-je.

— L'autre, ton frangin, je t'avais prévenu. Il commençait à en installer un peu trop avec sa bande de pouilleux...

De nouveau, je calmai Roberto d'un geste.

— Pour des petits pédés dans son genre, j'ai toujours de la demande, siffla Pepe.

Je me suis avancé vers le bureau et j'ai balancé l'Ithaca comme une masse. Méchamment. La crosse a fait exploser ce visage immonde. Les tumeurs exsudèrent une humeur gélatineuse, l'œil roula sur la joue et Pepe, déséquilibré, se répandit sur le sol.

— Où ils sont ?

Pepe restait immobile, sur le ventre. Un instant, je crus l'avoir frappé un peu fort mais la respiration sifflante me rassura. Je le retournai du bout du pied. Il bascula sur le dos. J'avais une folle envie d'effacer à coups de crosse ce sourire aurifère.

— Relève-toi ! j'ai hurlé. Relève-toi, fumier !

Pepe n'esquissa pas le moindre geste. Je regardai ses jambes maigres, atrophiées, qui semblaient directement plantées dans un ventre gonflé par la maladie. Le seul mouvement que ce corps paraissait capable d'effectuer était de rouler sa tête d'une épaule à l'autre. Je le frappai encore une fois, de la pointe de ma botte. L'avant-bras se brisa net.

— Tu sais que j’ai commencé par le sodomiser, ton jeune con de frère ? annonça subitement l’horrible voix. Tu veux que je te dise ? Il a aimé ça !

Une quinte de toux ponctua cette déclaration. Pepe reprit son souffle.

— J’ai l’impression que tu me crois pas, couina l’atroce. Laisse-moi te raconter...

Le flot de venin fut interrompu par une plainte. Une plainte insupportable, lugubre, comme un cri de douleur longtemps différé. Le corps de Pepe se cambra avant de retomber aussitôt, inerte. Je fixai le visage dévasté du Brésilien. Il me fallut une bonne dizaine de secondes avant de réaliser que Pepe continuait à parler et que j’entendais *toujours* son gémissement. Un hurlement intérieur que Roberto ne pouvait pas percevoir...

Les pensées de Pepe n’étaient plus qu’une longue litanie de douleurs, de souffrance totale. Son cerveau était continuellement bombardé de messages de torture infligée par son cancer généralisé et il consacrait son ultime étincelle de lucidité à m’insulter, à me provoquer... Je sentis toute la détresse de ce cerveau, cristallisé d’horreur, lacéré par les griffes de la maladie, générant, dans son désarroi, des cauchemars à la chaîne, suppliant pour qu’on l’achève enfin...

Suppliant pour qu’on l’achève enfin.

Le sourire reflourissait sur mes lèvres. Le voile s’était déchiré. Pepe jouait sa dernière carte. Le cancer avait touché la moelle épinière et l’avait laissé totalement paralysé...

— Je l’ai obligé à sucer des cobayes, ricanait encore la momie. T’entends ça Diego ? Il a pompé des dizaines de bonnes grosses queues transparentes ! Le chef des Enragés ! T’aurais dû le voir à quatre pattes en train de se faire fourrer...

Une grimace de rage déchirait le visage de Roberto. Il releva le chien de son revolver. J’accrochai son poignet.

— Laisse..., soufflai-je.

— Tu vas l’écouter encore longtemps, ce tas de merde ? hurla l’adolescent.

— Le plus longtemps possible..., murmurai-je.

Roberto écarquilla les yeux, interloqué. Je m’accroupis près de la loque effroyable qui gisait à mes pieds.

— Tu m’entends, Pepe ?

Le Brésilien cessa de parler.

— T'aimerais bien que je t'achève, hein ?

Pepe restait silencieux. Une pellicule de sueur faisait luire ses kystes.

— Un type comme toi ne devrait jamais mourir, chuchotai-je, complice. Je vais te faire durer, Pepe. On viendra te nourrir, tous les jours. On prendra soin de toi, crois-moi. Et avec un peu de chance, ton cancer a encore quelques belles semaines devant lui...

De grosses gouttes ruisselaient maintenant entre les tumeurs du Carioca.

— T'es taillé comme un roc, ajoutai-je en me redressant. T'as un cœur de bûcheron. Et qui sait ? Tu peux même tenir encore un an.

Derrière moi, Roberto éclata d'un rire sinistre.

Le vrai hurlement de Tio Pepe s'éleva comme une sirène alors que nous montions vers le dernier étage. Et Roberto riait toujours...

25

La présence de la Mouche à notre arrivée me rassura. Pas longtemps. Sa mine défaite n'augurait rien de bon.

— Du grabuge ? m'inquiétai-je.

La Mouche secoua négativement la tête. Autour de lui, le gros de la bande des Enragés arborait des visages tout aussi sinistres. Ils ressemblaient davantage à une armée en déroute qu'à une troupe venant de franchir victorieusement les barrières de l'empire carioca. Roberto s'entretenait à l'écart, avec un de ses lieutenants. Ils murmuraient en me regardant.

— Mais qu'est-ce qui se passe, bordel ? m'écriai-je, irrité par ce manège.

La Mouche fit claquer sa langue. Il jeta un coup d'œil panoramique, ennuyé, avant de m'inviter à le suivre. Roberto nous emboîta le pas. Après tout ce que j'avais déjà vu dans l'immeuble, plus rien ne pouvait me surprendre. Mais la Mouche s'obstinait à jouer les mystérieux. Il se contenta de me raconter brièvement comment ils avaient franchi sans encombre le champ électrique désactivé du toit et atterri directement ici.

— Et c'est seulement maintenant qu'on vous rencontre ? m'étonnai-je. Vous devriez déjà être deux étages plus bas.

La Mouche m'accorda un regard furtif et resta silencieux. Nous traversâmes une première salle encombrée de matériel électronique, de lourds ordinateurs reliés entre eux par un câblage compliqué, d'oscilloscopes et de monitors éteints, de colonnes de composants qui atteignaient presque le plafond... L'ensemble ressemblait vaguement au capharnaüm du vieil aveugle de *La Ronda*, à la puissance mille. J'ignorais encore à peu près tout des recherches de Tio Pepe mais le Brésilien avait

mis le paquet. Au prix de la résistance sur le marché noir, il y en avait pour une fortune. Et tout était vraisemblablement hors d'état de fonctionner... J'aperçus toutefois deux écrans d'oscilloscope traversés de vaguelettes irrégulières et verdâtres.

La Mouche arriva devant une porte à double battant. Il s'immobilisa, hésitant.

— Et alors ? m'impatientai-je. On fait quoi maintenant ?

Mon compagnon des toits exhala un bref soupir et poussa la porte. Le décor était ici sensiblement différent. Aux murs de béton nus de l'étage succédait un revêtement épais, ocre, vraisemblablement isolant. Le plancher était recouvert de dalles souples et blanches. Des rampes halogènes éclairaient trois larges pupitres électroniques devant lesquels se tenaient encore des squelettes en blouse blanche. Ceux-là. Matrix ne les avait visiblement pas surpris dans la verdure de l'âge. Leurs os étaient propres et nets. Ce n'est qu'en tout dernier lieu que j'aperçus enfin le détail que me dissimulait la Mouche.

Au fond de la salle s'élevaient trois cylindres de verre baignés d'une faible lueur orangée. Quelque chose bougeait à l'intérieur de ces colonnes translucides...

Je m'en approchai et distinguai enfin le contenu des cylindres. Pendant quelques secondes, mon cerveau refusa l'information. Tout ce que j'avais vu dans cette ville auparavant relevait de l'arsenal de pouponnière... Je sentis le sang refluer de mon visage et cherchai autour de moi un meuble pour prendre appui. Je ne trouvai que l'épaule de la Mouche...

J'avalai ma troisième pilule d'Errante Cork. Chaque pilule supplémentaire représentait un étage de plus à gravir sur la façade d'un building dont je finirais fatalement par me séparer en sautant dans le vide. Troisième étage. Vingt-cinq mètres de chute libre avec la perspective d'un atterrissage copieusement bétonné. Mais tout cela n'avait plus d'importance... Je dus m'asseoir avant de laisser à la Mouche le soin de soutenir tout le poids de mon corps. Il l'avait déjà fait la veille en me ramenant chez moi, les synapses carbonisées par le Purple Rain. Sa constitution n'autorisait pas l'habitude. Je restai ainsi prostré durant de longues minutes, incapable de réagir. Roberto, lui, était resté debout mais, la bouche grande ouverte, il oscillait dangereusement.

Jorge et Gabriella habitaient deux des cylindres. Un inconnu logeait dans le troisième. J'avais évalué la durée qui séparait leur vie et leur mort à seize secondes. Seize secondes durant lesquelles ils passaient de la naissance à la mort avant de repartir en arrière en un hallucinant mouvement perpétuel. Je me concentrai sur l'aquarium de Jorge. Je vis mon frère nourrisson, son visage empourpré chiffonné sur une grimace de colère, petit corps violacé qui se développait, comme l'éclosion d'une fleur filmée image par image, traversait l'enfance, l'adolescence, la maturité, atteignait la morphologie que je lui connaissais la veille avant de basculer vers l'avenir, vers un Jorge inconnu, puissant, alourdi, aux cheveux et aux ongles qui poussaient en vrille comme des tentacules d'anémone, un Jorge brusquement vieillissant, s'enrobant de mauvaise graisse avant de maigrir, de jaunir, de fondre comme une sculpture de suif placée dans un four, un Jorge mourant, squelettique, atroce, qui poussait son dernier rôle avant que la métamorphose ne s'inverse et ne le ramène vers l'état de nouveau-né... Seize secondes. Trente-deux secondes pour un aller et retour naissance-mort-naissance. Tio Pepe avait inventé l'immortalité...

Gabriella devenait une très belle femme, une superbe quadragénaire avant de se rabougrir, de se faner, de devenir une vieille tordeuse de rhumatismes à la peau rongée par une maladie plus mutilante que l'acide... Et la projection passait subitement en marche arrière. Ma sœur se reconstituait, redressait son corps tandis que sa peau reprenait sa teinte cuivrée, redevenait belle, très belle, désirable adolescente et charmante gamine...

Mais le détail le plus atroce, le plus insupportable restait cette persistance à travers les âges du rictus de souffrance qui altérait leurs bouches. Seize secondes pour une vie. Chacune de ces secondes était une éternité de douleur... Leurs corps subissaient dix mille fractures à chaque dixième de seconde...

Les cylindres sont insonorisés, murmura la Mouche, anéanti. Mais il y a un haut-parleur qui permet d'entendre. Tu veux que...

Je secouai la tête négativement. Les hurlements que dessinaient leurs bouches me suffisaient.

— Arrêtons ça, bordel ! siffla Roberto. Sortons-les de là-dedans !

Les cylindres sont inaltérables, précisa la Mouche. Toutes les commandes sont aux consoles d'ordinateur. Je n'y connais rien... Si ça te dit de tenter ta chance.

Roberto marmonna d'inaudibles jurons. Il balança un coup de botte rageur sur le crâne d'un des techniciens qui n'avaient pas su survivre à Matrix.

Je me suis levé. Je ne tenais plus que sur l'énergie diffusée par la drogue. Une énergie exclusivement nerveuse aux liaisons noueuses et hypertoniques. J'avais la sensation de me déplacer comme un acteur de série B mimant l'électrocution. Je me suis approché du pupitre commandant l'aquarium de l'inconnu. J'ai observé le clavier où figuraient deux rangées de touches dont j'ignorais naturellement les fonctions, les deux monitors jumeaux où se déformaient sans cesse des graphismes en fil de fer. Existait-il un moyen d'interrompre cet épouvantable spectacle ? Sur la droite de la console, je découvris un minuscule switch on/off protégé par une capsule de plastique.

— Je l'ai vu aussi, souffla la Mouche. Mais je ne voulais pas prendre la décision...

Je levai un instant les yeux vers l'inconnu qui continuait à transiter de la naissance à la mort dans son aquarium. Je ne l'avais jamais croisé et j'ignorais à quel âge Tio Pepe s'était emparé de lui... Le Brésilien avait-il tenté son expérience sur un nourrisson né du ventre d'une de ses putains, sur un adolescent vendu par sa famille contre quelques billets ou une poignée d'amphétamines, un guerrier d'une bande rivale, un vieillard ? Rien ne permettait de le deviner, les trois victimes ayant été introduites nues dans leur cylindre.

Je fis sauter la capsule de protection et basculer le switch sur off. Les monitors et les diodes de la console s'éteignirent aussitôt. Mais dans l'aquarium rien ne cessa de changer tout le temps...

La Mouche se fendit d'un soupir mitigé, mi-soulagement, mi-déception. J'ai attendu quelques secondes avant de rebasculer le curseur sur on. Les graphismes mouvants se réimprimèrent sur les écrans.

Dans le cerveau gavé de souffrance de la momie du dessous se nichait peut-être encore la solution... La dernière ruse du Brésilien prouvait qu'il n'avait pas tout à fait perdu la raison et la mémoire.

Dans l'urgence, l'anxiété ou même l'excitation, j'avais négligé quelques paramètres. C'était une faute du Golden Boy. Diego, plus détaché des choses, ne l'aurait sans doute pas commise. Immobilisé sur le seuil du

bureau de Pepe, je contemplais les funestes conséquences de cette négligence. Tous les Enragés ne nous avaient évidemment pas suivis dans le boyau du monte-charge. Seuls l'athlète borgne et un de ses compagnons s'y étaient décidés, probablement lassés de jouer aux osselets avec les putanos et les Ninjas. La machette du borgne dégoulinait d'un sang épais, sombre. Mon regard glissa sur les morceaux du Brésilien qui jonchaient le plancher du bureau. L'Enragé, avec une application quasi mathématique, l'avait décapité, démembré, découpé en tranches...

— Il emmerdera plus personne ! claironna le borgne, assez satisfait de son œuvre.

Mon regard dut l'intriguer. Il échangea un coup d'œil inquiet avec son complice.

— Qui t'a demandé de faire ça ? soupirai-je, conscient de l'inutilité de cette question.

— Il m'a traité de fiotte et les Enragés de suceurs de couilles ! protesta le borgne, s'excusant presque.

Naturellement. Pepe avait donc finalement réussi à s'évader de sa prison de tumeurs. Sa tête avait roulé au pied de l'aquarium où elle semblait encore me narguer de toutes ses dents en or. Il avait sans doute échappé au pire. S'il m'avait révélé le fonctionnement des cylindres, je l'aurais sûrement enfermé à la place de Jorge. Je serais revenu le voir, comme dans un spectacle permanent, chaque nuit mourir dix mille fois de son cancer. Et je ne m'en serais probablement jamais lassé...

— Je pouvais quand même pas le laisser dire ça, hein ? insista le borgne, de plus en plus inquiet. J'pouvais pas. De toute façon, il était presque crevé...

Presque. La nuance, que l'Enragé tenait pour quantité négligeable, était de taille. Dans une dernière insulte crachée entre ses dents en or, prothèse prétentieuse rescapée du carnage cellulaire, Pepe s'était arraché de l'enfer intime que je lui réservais. Je n'en ressentais finalement ni colère ni frustration. Juste un goût d'amertume teintée de respect. En guise de félicitations, j'envoyais la tête immonde rebondir à l'autre bout de la pièce d'un shoot vigoureux. Les Enragés, prenant ce geste pour une marque d'approbation, poussèrent des glapissements d'allégresse.

— J'aimerais bien me faire un collier avec ses dents, déclara le borgne.

Il me demandait la permission de piller la momie, comme si ces quartiers de viande gangrénée m'appartenaient.

— Tu peux même te faire des moufles avec la peau de ses couilles si ça te chante...

Je ne connaissais plus qu'un homme dans cette ville capable de résoudre le problème technique des cylindres. Un seul. Ça tombait plutôt bien, j'avais rendez-vous chez lui avec Tokyo...

Cette fois, la Benetton allait vraiment devoir montrer ce qu'elle avait encore dans le ventre. Je n'avais plus le temps de m'arrêter aux frontières...

Je vissais la mentonnière du casque au profil de rapace quand Roberto déboula à son tour de l'immeuble. Il paraissait vraiment décidé à me suivre partout, à prendre le relais de la Mouche pour bourdonner autour du coche. Puisqu'il avait pris la place de Jorge à la tête des Enragés, il désirait sans doute aussi devenir mon nouveau petit frère. J'avais trois pilules d'Errante Cork dans les veines. Seule la mort pouvait désormais prétendre entrer dans la famille du Golden Boy...

Où tu vas, merde ? gueula l'adolescent.

Je regardai un instant sa cicatrice en forme d'étoile, sous sa pommette gauche. Elle faciliterait la tâche des graffiteurs si le gosse avait le temps de devenir une idole ou un martyr. Il était juste en âge d'aller au collège, de taper dans un ballon et de tourner autour des filles... Et son regard avait déjà cent ans.

— Chercher un mec qui sait comment fonctionnent ces foutus ordinateurs, lâchai-je.

— Où ça ?

Je réprimai un soupir.

— À la Squadra...

Le même secoua la tête.

— À la Squadra, répéta-t-il, consterné. Tout seul. T'as vu le nombre de flics qui surveillent les carrefours ? La ville est en état d'alerte, amigo ! Les frontières sont fermées...

Il regardait mon sourire.

— Tu sais que tu devrais te trouver un surnom ? Roberto, pour un chef de bande, ça fait con.

L'Enragé ouvrit la bouche pour répliquer. Le rugissement de la Benetton couvrit ses paroles. Je n'avais pas non plus le temps d'expliquer à ce gosse que tous les systèmes de sécurité de cette ville, de ce pays, avaient été

conçus pour briser les bandes, les manifestations, les émeutes, pas pour arrêter un homme seul... que c'était naturellement pour cela que les bandes survivaient, que la milice leur abandonnait une miette de territoire et qu'Angelo Razzaguardi, militant de la première heure, versé dans le terrorisme solitaire, leur avait tant fait peur...

Et que dans cette prison qui singeait grossièrement les traits de la liberté, les rebelles, après avoir purgé leur acné dans les bandes de quartier, devenaient putain ou, junkie.

Mille hommes seuls décidés pour tous sont toujours plus forts que mille placés sous les ordres d'un seul... Seuls les militaires continuaient à perdre des guerres en voulant ignorer l'adage.

Le moteur de la Benetton feulait comme au bon vieux temps des cauchemars...

26

C'était une de ces heures entre le jour et la nuit où ni le soleil, disparu à l'horizon des toits, ni les lampadaires, en chauffe, ne parvenaient vraiment à éclairer la rue. Une heure bâtarde aux luminosités incertaines. Je distinguai, à travers la visière de mon casque, la lune déjà plantée haut derrière les rubans de brume, ronde et pleine, absurde comme une cible accrochée au plafond d'un dôme qui aurait recouvert la cité. La pleine lune m'avait toujours suggéré l'idée folle d'une image fixe de ball-trap, d'un plateau lumineux figé dans le ciel et offert au tireur le plus habile. Dans mes nuits d'ivresse, adolescent, j'avais souvent flingué la lune, au revolver ou au pistolet mitrailleur, dans l'espoir psychologique de la voir enfin voler en éclats. Pour le Singe, la présence de la lune ne prouvait qu'une chose : Nous étions bien sur Terre et les hommes étaient nos seuls geôliers...

Je dus repasser par notre quartier. Les flics avaient foutu le camp, le *Cuchilla* avait été mis à sac et le logo des Inquisiteurs traînait sur tous les murs. La nuit promettait d'être brûlante... Nous n'avions jamais su grandir. La ville était bloquée à l'âge de la puberté. Elle ne générait que furoncles et tourments, rêves mégalomanes et pulsions suicidaires, romantisme et angoisse... Elle ne pouvait pas se développer. Ici plus qu'ailleurs, la vie avait abandonné ceux qui lui avaient préféré son ombre. Cette ville n'avait pas besoin de philosophes, mais de médecins légistes ; et notre peuple, en guise d'analyse sociopolitique, ne méritait qu'une autopsie.

Je pilotais mieux en laissant les rouages de ma pensée tourner librement et je m'étonnais vaguement de retrouver dans cette dérive mentale les *leitmotive* de Gabriella. J'évitais de penser aux cars trop nombreux de la

milice devant lesquels je passais en trombe, à ces alignements de lunettes noires, armes à la main, qui ruisselaient le long des façades comme des cafards. J'étais comme un enfant qui se fredonne une comptine en traversant une pièce obscure :

Jamais on n'a vu, vu, vu.

Jamais on ne verra, ra, ra.

La queue d'une souris.

Dans l'oreille d'un chat.

Roberto n'avait pas tort. À la frontière de la Squadra, devant la fêlure du *no man's land*, les flics buveurs de vin à bulles avaient étendu des herses. Des cubes dressés sur des trépieds, surmontés de minuscules gyrophares bleus, avaient été disposés de part et d'autre de la chaussée. Je connaissais la nature du piège. Ces machines, qui ressemblaient à de gros appareils photographiques, captaient les vibrations émises par une foule ou un véhicule et les renvoyaient en ondes de choc démultipliées. L'impact équivalait à recevoir en pleine figure une chaîne dont chaque maillon aurait eu la superficie d'une baignoire. Des bandes entières avaient été décimées par ces pièges à écho, broyées, claquées sur l'asphalte, fracassées et aplaties sur la chaussée comme par un rouleau compresseur. Au mieux, le carénage de la Benetton exploserait et l'onde de choc m'enverrait m'écraser comme un obus sur la façade voisine. La Squadra, privée de ses Unités de prévention psychologique, fermait ses portes.

J'immobilisai la Benetton au milieu de la rue. Les lunettes noires, à l'autre bout, se déployèrent et je perçus le claquement sec des culasses. L'état d'urgence... Les flics n'allaient plus tirer des balles de caoutchouc et les matraques étaient désormais obsolètes. J'avais déjà vécu ces situations de crise. Elles n'étaient ni surprenantes ni rares et celle-ci pouvait avoir été simplement déclenchée par l'attentat contre la Pyramide ou la destruction des Devineurs.

Je devais trouver un autre passage. Les rues plus étroites des abords de la Squadra facilitaient la surveillance et l'installation des barrages mais leur nombre autorisait l'espoir de découvrir une brèche, une venelle négligée par la milice. Les premiers kilomètres d'inspection ne révélèrent aucune faille exploitable. Partout les lunettes noires ceinturaient le quartier, bloquaient les accès avec des barrières, des herses, des pièges à écho ou à laser, repoussoirs, brasiers et lances à eau, la panoplie anti-émeutes complète agrémentée d'autres appareils, de manufacture récente, dont j'ignorais

l'usage. Je n'avais ni le temps ni l'envie d'en tester les propriétés. Une vague odeur de citronnelle flottait dans la rue, fumet caractéristique du gaz XU qui provoquait d'irréparables lésions nerveuses et rendait définitivement hémophile celui qui en avait un peu trop respiré. Technique de dératiseurs... À chaque carrefour, je me heurtais maintenant à un barrage. Je désespérais de trouver un passage quand j'aperçus, à une cinquantaine de mètres de la place *Dos Mundos*, un petit groupe de quatre pleureuses vêtues de dentelle noire s'engouffrer sous les tresses touffues de deux saules. Je m'en approchai. Le feuillage et les branches des arbres dissimulaient une ruelle pavée qui s'enfonçait dans le cœur de la Squadra. La largeur de cette veine apparemment ignorée de la milice autorisait tout juste le passage de la Benetton. Devant moi, les pleureuses trottaient en silence sur le cordage de leurs espadrilles. La ruelle sinuait entre les façades et le carénage de la moto raclait parfois les murs. Je devinais, derrière cette double paroi mangée de vivaces aux feuilles sèches, les oasis fleuries des nantis de la Squadra. Ceux-là tentaient de reconstituer sur dix mètres carrés de terre hostile la flore d'une Argentine dont ils étaient désormais aussi éloignés que les étoiles qui strassaient parfois leur ciel de brumes. Mascarade dérisoire du taulard qui tapisse sa cellule de photos souvenirs... Cette ruelle était interminable et, voulant rester à distance du quatuor de pleureuses, je roulais beaucoup trop lentement pour conserver un bon équilibre. Pendant ce temps, les corps de Gabriella et de Jorge continuaient de se disloquer, de se reconstituer, de se disloquer à nouveau...

Au détour d'un virage où les femmes venaient de disparaître, les murs de l'artère s'élargirent brusquement pour s'ouvrir sur le parvis ceinturé de cierges d'une chapelle. Une chapelle ouverte, en demi-lune, où une trentaine de femmes agenouillées priaient devant une statue de la vierge. Leurs lèvres bourdonnaient sous les châles de crêpe.

La ruelle aboutissait dans ce lieu de prières clandestin. Une impasse... Je comprenais à présent pourquoi la milice ne s'en préoccupait pas. D'agacement, j'imprimai quelques coups de poignet nerveux sur l'accélérateur de la Benetton. Quelques pleureuses relevèrent la tête et regardèrent la moto monstrueuse où se reflétaient les lueurs des cierges. L'engin ne parut pas autrement les impressionner. Ni même ma présence dans cette chapelle où je n'étais vraisemblablement pas attendu. Le bourdonnement des psaumes s'amplifia sensiblement. Je me demandai un

instant si Tokyo, qui prétendait avoir recensé chaque pavé de cette ville, connaissait l'existence de cette église de poche en plein air...

La Benetton était un cocon blindé dont je craignais de sortir, comme si ces vieilles femmes, n'attendant que ça, allaient relever leurs jupons pour en faire jaillir des gerbes d'armes automatiques. Je posai toutefois la machine sur sa béquille et coupai le moteur.

— On ne prie pas sous un casque. Dieu ne peut pas vous entendre...

Le curé de cette curieuse église venait de surgir derrière moi. Je pivotai et regardai s'approcher cet ahurissant personnage. Il était torse nu, maigre, épilé, avait le bras gauche amputé à hauteur de l'épaule et portait un collant de lycra bleu électrique et un gant de base-ball à la main droite. Une croix incrustée de brillants rebondissait sur sa poitrine. Il tourna lentement autour de la Benetton, inspectant visiblement ses défenses.

— Je dois aller à *La Ronda*, commençai-je. C'est urgent et...

— Lieu de perdition ! trancha le curé d'une voix aiguë. Nous n'en finirons donc jamais d'expier vos fautes ! Le sang qui coule dans les veines de ce peuple est mauvais, vicié, pollué !

Le bras droit du curé se détendit, le gant s'ouvrit et laissa échapper une étrange sphère de métal. L'incroyable yoyo, relié à un invisible fil de nylon passa au-dessus des têtes des pleureuses, trancha en l'effleurant un cierge dont la flamme vacillait et revint en sifflant se lover dans le gant du religieux.

— Vous avez trop de seins, trop de fesses ! hurla le curé, offrez-vous au scalpel de Dieu !

Les pleureuses se relevèrent lentement et commencèrent à se dévêtir sans cesser de prier. Sous la lumière dansante des cierges apparut la chair laiteuse des femmes. Certaines n'étaient pas fanées mais toutes portaient la marque d'effroyables mutilations. Le ventre lacéré, la poitrine en charpie, elles laissaient, soumises, des vagues de voile noir glisser à leurs pieds. Je secouai la tête, bouleversé. Comment ces femmes déracinées, privées de leurs enfants, quotidiennement brutalisées dans leurs âmes et leurs corps, pouvaient-elles s'offrir à une nouvelle torture, à une expiation inutile réclamée par un manchot en collant d'acrobate ! Je baissai les yeux, écœuré. « L'Amérique du Sud n'est qu'une merde collée au cul du continent nord-américain. » J'entendais résonner dans mon crâne les sentences d'ivrogne du Singe. « Nous sommes dans la queue de l'étron, là où se nourrissent les larves des ascaris ! » Le yoyo siffla. Une femme poussa une plainte, devant

moi, et je perçus le bruit mat de la sphère qui réintégrait le gant de baseball.

— Vous ne devez pas être désirable ! s'égosillait le dément. Les hommes sont des porcs et le corps des femmes une malédiction !

— Ça suffit..., grognai-je.

Le curé resta la bouche ouverte et fixa un instant le canon de l'Ithaca Stakeout pointé sur son front.

— Je veux aller à *La Ronda*, répétais-je, les dents serrées. Ou tu m'expliques comment ou j'éparpille ta cervelle pourrie sur le corps de ces connasses...

— Vous... vous êtes armé dans un lieu sacré ? bafouilla le curé.

— Et ton yoyo ? C'est un chapelet ?

Le fou s'approcha tout près de moi. Le canon de l'Ithaca se vissa dans sa gorge.

— Elles m'adorent, murmura-t-il, les yeux brûlants de fièvre. Si vous me tuez, elles vous réduiront en bouillie avec leurs ongles.

— Tu ne seras plus là pour le voir...

— La mort n'est qu'un concept.

— Essaie de vérifier ça.

— Pourquoi ne pas rejoindre la confrérie ? Nous avons quelques mâles parmi nous. Châtrés évidemment...

Le canon du fusil glissa vers son bas-ventre.

— Tu veux inaugurer ?

Un frémissement nerveux agitait les paupières fardées du curé. Si j'avais affaire à un dément, la situation allait rapidement virer à la boucherie. Il ne me restait qu'à souhaiter d'être tombé sur le trafic d'un petit escroc illuminé, gourou d'occasion et champion de yoyo-rasoir...

Autour de moi, le bourdonnement des prières continuait à s'amplifier. J'apercevais, à la limite de mon champ de vision, les silhouettes lactescentes des pénitentes dévêtues. L'homme au collant bleu dardait sur moi un regard fixe, halluciné, noyé de haine. Ses dents grinçaient...

— Tout le monde va mourir bientôt..., siffla-t-il en décollant à peine les lèvres.

— Mais certains vont mourir tout de suite...

— Il y a une porte, derrière la Vierge, lâcha le curé en détournant les yeux.

Sous la visière de mon casque, je souriais. Mais l'homme au yoyo ne pouvait pas le voir...

Je n'étais pas très loin de *La Ronda* et les rues me paraissaient un peu trop tranquilles. La nouvelle de la destruction des Devineurs, fierté de la Squadra, s'était à cette heure probablement répandue et les habitants du quartier se barricadaient pour la nuit dans leurs appartements. Les volets en nids d'abeilles ne laissaient filtrer aucune lumière. Dans ce silence pesant, le moteur de la Benetton, que je maintenais volontairement en sous-régime, faisait un bruit d'aciérie. J'aperçus au bout d'une avenue perpendiculaire, rassemblée sous la lumière jaune d'un lampadaire fatigué, une bande d'une trentaine d'unités à pied. Je voyais luire leurs casques et les tubes de plomb qui prolongeaient leurs bras. De loin, leur armement me semblait sommaire mais, dans ce coin financièrement aisé, je devais me méfier de ce genre d'apparence. Ils me virent passer et ne parurent pas non plus s'intéresser à moi... Sans doute avaient-ils en tête un projet de destruction plus important que de s'occuper d'un motard isolé. Au moins l'espérais-je...

Si les théories de Tokyo se révélaient justes, si nous étions bien dans l'œil du cyclone Matrix, je n'étais donc pas plus vieux que la veille. Je me demandais un instant si cette boucle temporelle pouvait avoir une influence quelconque sur les effets dévastateurs de l'Errante Cork... Si je n'allais pas rester, sans avaler de pilules, sous l'influence de ce concentré de dynamite... Et, surtout, sans plus jamais pouvoir dormir...

La Ronda était fermée et une chenillette stationnait devant l'escalier de fer qui conduisait à la porte aux scorpions.

J'arrêtai la Benetton au milieu de la rue et observai la masse sombre du blindé d'intervention urbaine. Tout était parfaitement immobile. Je ne percevais aucun mouvement derrière la meurtrière du tank et le canon pointait légèrement sur ma droite. J'avais l'impression de fumer sur une poudrière. Je respirais lentement comme si un soupir seulement un peu appuyé pouvait déclencher l'apocalypse. La chenillette était du même modèle que celles qui équipaient la milice du quartier Est. Rapide et dotée d'une redoutable force de frappe... Tokyo était-il déjà arrivé ? Je mordillais nerveusement ma lèvre inférieure. Je n'allais tout de même pas attendre que le blindé daigne enfin s'éloigner...

Je retirai lentement mon casque et le glissai sous mon bras. Je vérifiai du bout des doigts la présence des grenades accrochées à ma ceinture. Si je parvenais à m'approcher suffisamment de la chenillette et à glisser un de ces œufs par la meurtrière... Juste un... Razzaguardi avait déjà, de la même façon transformé une demi-douzaine de ces tanks en tombeaux. Je posai la moto sur sa béquille et la quittai avec une prudente économie de gestes, sans quitter la tourelle des yeux. Si elle pivotait maintenant, je n'avais plus la moindre chance d'échapper à son tir. Ces foutues lunettes noires n'avaient même plus besoin de savoir tirer : les chenillettes étaient équipées d'un viseur automatique qui ne manquait quasiment jamais sa cible. Il lui arrivait juste de se tromper de cible. Mais ici, dans cette rue, j'étais seul...

Je cherchais vainement une goutte de salive à déglutir. L'Errante Cork avait achevé de me déshydrater. Une grenade dissimulée sous mon casque, j'avançai de quelques pas. Rien ne bougeait. La chenillette paraissait

abandonnée. Encore dix mètres... Dix petits mètres. Je résistai à l'envie furieuse de m'élancer, de courir à fond de train vers le monstre d'acier pour y glisser mon paquet-cadeau. Un autre pas... Une goutte de sueur étincelait sur mon arcade...

— T'aurais quand même pas dans l'idée de bousiller ma nouvelle voiture ? éclata la voix de Tokyo.

Mon cœur sauta une maille et la grenade, dégoupillée, faillit m'échapper des mains. Je levai les yeux et aperçus le métis, hilare, au sommet de l'escalier. La porte aux scorpions était ouverte. Je secouai la tête, lâchai un soupir et replaçai l'anneau de la grenade.

— C'est à toi cet engin de mort ? demandai-je en désignant la chenillette. Tokyo hocha la tête.

— Ça m'a coûté un paquet mais j'ai besoin de circuler, expliqua-t-il tranquillement.

Je m'approchai du tank, posai ma main sur le blindage. Le moteur était encore tiède.

— Et tu laisses ça sans surveillance ? m'étonnai-je.

— Que tu crois ! ricana Tokyo.

La trappe de la tourelle bascula et la tête du travesti roux apparut.

— J'aurais pu vous tuer une vingtaine de fois, annonça le putano préféré de Tokyo d'une voix rauque.

Naturellement. J'avais peu d'arguments pour mettre sa parole en doute. Je rejoignis Tokyo dans l'escalier.

— Les flics te vendent leur matériel maintenant ?

— Ils vendent tout ce qu'ils peuvent. C'est la panique. Le Contrôleur est mort.

Je fronçai les sourcils.

— Mort ?

— Il a essayé de se tirer en dirigeable, confirma le métis. On a retrouvé les débris de son zeppelin à trois kilomètres au sud, dans le désert. Avec son squelette dans la cabine...

La mort d'un dictateur au pouvoir était toujours un événement qu'il convenait de saluer. Je comprenais mieux l'anxiété des lunettes noires. Même si le Contrôleur n'était qu'un Kapo minable dont la principale préoccupation était de faire construire des bordels de luxe...

— Et toi ? Chez Pepe ? interrogea Tokyo en entrant chez le vieil aveugle. Ça s'est passé comment ?

— Pas un blessé dans nos rangs. Pepe est mort aussi.

Tokyo gonfla les joues, incrédule. Je pénétrai à mon tour dans la pièce aux angles improbables toujours encombrée de son fatras électronique. Plusieurs écrans palpitaient. Revoir Aurora me fit l'effet d'une gifle. Elle était assise près de l'aveugle aux yeux vairons, son profil épargné tourné vers moi. Je m'étais habitué à l'étrange malaise qui nous étreignait lorsqu'on s'approchait d'elle, mais pas à l'attirance irrésistible qu'exerçait sur moi la moitié droite de son corps.

— Vous avez réussi l'assaut de l'*Universal* sans avoir un seul blessé ? hoqueta Tokyo. Tu te fous de moi ?

Je ne pouvais plus détacher mon regard du profil somptueux d'Aurora.

— Quand nous sommes arrivés, il n'y avait plus que des squelettes et quelques vieillards débiles pour garder l'immeuble..., murmurai-je.

Cette fois, le vieux se redressa et Aurora se tourna franchement vers moi. J'eus le sentiment que son œil gauche, son œil de myope mangé par l'âge, m'était résolument hostile.

— Matrix ? souffla Tokyo.

— Je le savais ! éructa le vieillard. Mes appareils ont enregistré une pointe dans ce quartier vers la fin de l'après-midi !

— Mais... mais..., bêla Tokyo, désarçonné. T'y es bien allé, toi, dans ce quartier ?

— Oui.

Aurora portait un de ses pilotes sur ses genoux. Le petit singe noir s'épouillait tranquillement.

Le vieillard à la peau fanée s'agitait. Seigneur... Mais comment pouvait-il vivre encore ? Tokyo lui prétendait une vingtaine d'années. Je ne parvenais pas à l'admettre. Seule la dramatique dualité physique d'Aurora me prouvait irréfutablement les propriétés de l'invisible muraille qui nous entourait.

— Matrix a poussé une pointe au nord-ouest de la ville et s'en est retiré presque aussitôt, poursuivait le vieux, surexcité. En fait, on dirait que quelque chose l'a attiré...

— Qu'est-ce que tu as trouvé au dernier étage de l'*Universal* ? demanda Tokyo.

— Justement. Le mieux serait que vous veniez voir vous-mêmes.

— Eduardo n'est pas en état de traverser la ville ! s'insurgea Aurora.

L'incroyable vieillard s'appelait donc Eduardo. Je désignai les consoles d'ordinateur d'un geste large.

— Est-ce que l'un de vous deux sait se servir de ça ?

Tokyo secoua négativement la tête, Aurora hésita.

— Je n'ai pas les connaissances d'Eduardo, admit-elle à regret.

Elle redressa la tête, lumineuse.

— Nous avons beaucoup de choses à mettre au point. Pourquoi veux-tu que nous allions chez les Brésiliens ?

Il n'était sans doute pas nécessaire de parler tout de suite de Jorge et Gabriella.

— Votre matériel, là, c'est du bricolage d'amateur, affirmai-je. Pepe dispose d'un équipement cent fois plus puissant. Je ne sais pas exactement sur quoi vous travaillez, mais je suis sûr que c'est là-bas que vous devez poursuivre vos recherches. Et il n'y a plus personne pour nous déranger...

J'avais lancé ça au flan, inspiré par l'urgence et l'Errante Cork. Tokyo et Aurora échangèrent un bref regard. Je me demandais, en cas de refus, comment j'allais pouvoir emmener de force Eduardo et le Tank qui contrôlait la rue. La lumière, déjà insuffisante, diffusée par l'ampoule nue vacilla quelques secondes avant de faiblir nettement. Tokyo jeta un coup d'œil inquiet sur l'ampoule.

— Rien ne prouve que les techniciens de Tio Pepe travaillaient dans la même direction que nous, s'entêta Aurora. Leur matériel ne nous est peut-être pas utile...

— Je suis persuadé du contraire. Pepe connaissait l'existence de Matrix. Tokyo peut d'ailleurs vous confirmer la nature des marchandises qu'il achetait.

J'espérais que le métis allait, contraint désormais de faire un choix, se ranger de mon côté. Je m'interrogeais sur les réticences d'Aurora. Que représentait exactement le vieil Eduardo pour elle ? Un simple membre de la confrérie des victimes de Matrix ? ou davantage ?

Elle se tourna vers Tokyo.

— Tu te souviens du genre de matériel que le Brésilien se procurait ?

Tokyo pinça les lèvres et énuméra une liste aux résonances inconnues.

— Il payait cher mais je n'ai pas pu tout lui fournir, termina le dealer.

— Il voulait fabriquer des tachyons..., soupira Eduardo.

Tous les regards convergèrent sur le vieillard à la peau couleur compost. Il hochait doucement la tête, comme un mobile à mouvement perpétuel.

— Si ses travaux sont plus avancés que les nôtres, nous gagnerons du temps, murmura-t-il. Et c'est précisément ce qui nous manque...

Aurora se leva. Je remarquai combien ses gestes gracieux et d'apparence naturelle dissimulaient une chorégraphie soigneusement étudiée destinée à placer systématiquement son profil sain dans la lumière. Le lémurien grimpa vivement sur son épaule.

— Tu penses que nous pouvons atteindre l'*Universal* sans encombre ? demanda Tokyo.

— Avec le tank et de l'argent, c'est sans problème...

— Je n'avais ni tank ni argent, ajoutai-je.

L'œil jeune d'Aurora pétilla.

— Mais tout le monde n'est pas le fameux Golden Boy, siffla-t-elle avec une perceptible pointe d'ironie dans le ton.

Elle aida Eduardo à se lever et à quitter son loft tandis que Tokyo se raclait la gorge.

— C'est quoi des tachyons ? lui demandai-je.

Tokyo haussa les épaules.

— Je n'y connais rien, maugréa-t-il. Mais d'après ce que j'ai compris, c'est avec ces trucs que Matrix fonctionne...

Je n'obtiendrais rien de plus. J'accordai un dernier coup d'œil au poster de l'équipe de football d'Argentine avant de refermer la porte aux scorpions derrière moi. Cette photo défraîchie qui soulevait l'enthousiasme du vieil aveugle, je n'étais sûrement pas près de la revoir...

Nous vivions incontestablement dans une ville où les prétentieux mouraient beaucoup plus vite que les autres. Il n'y fallait rien tenter qu'on était sûr de pouvoir réussir. Les légendes naissaient des exceptions à cette règle, de ceux qui suicidaires ou inconscients, gagnaient des paris que tous les autres, théoriquement auraient dû perdre. J'avais couru ce risque et je m'y étais brûlé les nerfs. Nos idoles accouchaient toujours d'une sottise. Tokyo n'appartenait pas à cette catégorie à mortalité élevée. Tout ce qu'il accomplissait était soigneusement étudié, pesé, et le minimum était abandonné au hasard. Il représentait à la fois à peu près tout ce que, viscéralement, je détestais, profiteur de l'Ordre et de ses restrictions, et vraisemblablement tout ce que j'aurais voulu être... Tokyo aimait sûrement cette ville tout autant que moi. Il l'aimait différemment et je devais être

confusément jaloux de cette union contre nature, envieux de l'écho de cette réussite là où n'aurait dû résonner que l'échec... Toute prison était susceptible de générer ce genre de clivage. Gabriella parlait très bien de cela aussi. Je ne cessais pas de m'étonner de cette sélectivité de la mémoire qui me ramenait aujourd'hui en surface les monologues rageurs de ma sœur que je pensais pourtant avoir toujours plus entendus qu'écoutés. Comme si la pensée de Gabriella avait trouvé quelqu'un pour prendre le relais, pour la perpétuer et la transmettre à son tour... Je ricanai sous mon casque. Je m'imaginais très mal tenir ce genre de diatribes philosophico-révolutionnaires aux Enragés. Rien ne les ennuyait plus au monde que ces résurgences d'un passé dont ils continuaient à purger les peines. Seul ce qui se passait maintenant, ici, était intéressant. Et nous n'avions aucune autre Histoire à transmettre à nos enfants...

Je me mis à penser à Aurora en regardant Tokyo, dès le premier barrage, discuter du haut de sa tourelle avec un gradé, lui tendre une poignée de billets tandis que les lunettes noires repliaient les herses et désactivaient les pièges pour nous laisser passer. Je n'étais pas mécontent d'éviter sur le chemin du retour, le curé avec son yoyo-scalpel... Je revis la bande aux tuyaux de plomb qui achevait de piller les magasins du premier niveau de la Squadra. Sans savoir évidemment qu'ils me devaient cette aubaine.

Seuls désormais d'autres tanks pouvaient arrêter la chenillette de Tokyo. Nous n'en rencontrâmes aucun...

Dans les quartiers intermédiaires, l'armée des Inquisiteurs s'étendait comme une lèpre sèche.

Devant le mur d'enceinte des laboratoires, le tank essuya toutefois quelques sérieuses rafales. Les Enragés qui contrôlaient parfaitement l'immeuble de l'*Universal*, n'étaient visiblement pas décidés à laisser s'approcher un engin qu'ils pensaient naturellement appartenir à la milice. Je songeai avec effroi que l'adolescent à la pommette étoilée disposait encore d'un tube antichar... Le travesti roux ne répliquait pas à ce tir nourri. Il s'était contenté d'immobiliser la chenillette au milieu de l'avenue.

Je dus finalement me montrer pour calmer les ardeurs des Enragés. Le carénage de la Benetton encaissa quelques impacts avant que les nouveaux gardiens du bâtiment daignent cesser le feu.

Les Enragés accueillirent le tank allié comme une véritable prise de guerre. Ils n'avaient pas fait les choses à moitié. Les groupes électrogènes avaient repris du service, l'ascenseur fonctionnait et Roberto contrôlait

parfaitement le système de sécurité. Les haut-parleurs du bar vomissaient une *milonga* brûlante, les guerriers dansaient ensemble au milieu des ossements et les flammes qui dansaient dans leurs yeux prouvaient qu'ils n'avaient pas *seulement* abusé de la cave de Tio Pepe...

OceanofPDF.com

Je découvris, en goûtant le vin rouge entreposé dans les caves de l'*Universal*, une autre faculté de Matrix. Si la plupart des bouteilles se révélèrent madérisées, ce qui n'empêchait pas les Enragés de les vider, les autres touchaient au sublime.

— Cinquante ans d'âge, au moins ! exultait Tokyo, remis de ses émotions, en levant son verre.

Je regrettais que le Singe ; connaisseur avant de sombrer dans la quantité et le frelaté champignonnesque des distilleries clandestines, ne pût vivre et savourer ces quelques instants. J'expliquai à Roberto ce que j'attendais d'Eduardo tandis que le vieil aveugle et Aurora acceptaient avant de se mettre au travail de goûter quelques bouteilles sélectionnées. Leurs physiques, visiblement, impressionnaient les Enragés qui avaient mis la sono en sourdine. Ils observaient essentiellement Aurora, fascinés par cette bi-morphologie. Partagés entre désir et répulsion, ils hésitaient à se trouver une contenance. Aurora, dont je n'imaginai pas qu'elle pût quitter avec tant d'aisance son blockhaus de pendules, s'était placée de façon à laisser son vieux profil dans l'ombre et vidait déjà son troisième verre. Sa pommette droite rosissait de plaisir. Chaque seconde passée près d'elle me la faisait aimer plus fort. Jusqu'à la douleur. Combien Jessica, qui dansait avec le colosse borgne, paraissait fade, inconsistante, inexistante, à côté de cette fille du désert...

— Au moins, je ne suis pas venu pour rien, décréta Eduardo en reposant son verre.

Les Enragés se détendirent et saluèrent la satisfaction du vieillard par un « Ajentina, Ajentina » qui parvint à m'arracher un sourire. Tokyo m'observait. Et j'eus subitement honte, sans rapport direct avec ce regard inquisiteur, d'extirper à ma vie quelques secondes de bonheur tandis que Jorge et Gabriella, quelques étages plus haut, souffraient mille morts...

Nous abandonnâmes les Enragés à leur fête. La Mouche nous attendait près de la porte arrachée par la grenade. Il n'était pas non plus resté à jeun et c'est en titubant qu'il servit de guide au vieil aveugle...

Eduardo n'avait cessé de pousser des glapissements de joie en découvrant du bout des doigts, les machines de la première salle. L'aveugle se déplaçait de consoles en moniteurs comme un enfant qui parcourt les allées d'un hypermarché du jouet et apprend que tous les rayons sont à sa disposition. Aurora s'était tout naturellement placée à ma gauche et sa main droite était

venue tout aussi spontanément se glisser dans la mienne. Nos paumes étaient comme soudées et je dus entrouvrir les lèvres pour retrouver mon souffle. Ce geste n'avait échappé ni à Tokyo ni à Roberto qui se tenaient légèrement en retrait. Je me sentais ivre. Le vin rouge vieux devait avoir un curieux effet synergique avec l'Errante Cork.

— Formidable, formidable ! chevrotait Eduardo en passant ses doigts sur les claviers. Jamais je n'aurais pu réunir un matériel pareil...

— Plus de la moitié de ces machines sont en panne, tempéra la Mouche en se raccrochant de justesse à l'écran d'un oscilloscope.

— Aucune importance ! trancha l'aveugle. Ce ne sont que des pannes d'alimentation. Il suffit de remplacer quelques fusibles...

La Mouche s'était rapidement soûlé pour échapper aux visions récurrentes des trois cylindres. L'image d'un Jorge parcourant sa vie en seize secondes revenait régulièrement nous hanter comme un retour d'acide. L'inspection d'Eduardo se prolongeait.

L'idée de franchir à nouveau la porte à double battant me faisait trembler comme un chiot.

— Tu ne leur as pas expliqué pour ton frère ? me demanda Roberto qui commençait à s'impatienter.

Tokyo fronça les sourcils.

— Jorge ? Tu as retrouvé Jorge ?

Je lâchai la main d'Aurora. J'avais l'impression qu'on venait de me brûler les paumes...

— Je vais vous montrer..., soupirai-je.

Tokyo, livide, venait de s'éloigner pour vomir une seconde fois. Le bon vin argentin ne lui avait pas profité. La Mouche avait renoncé à son rôle de guide et laissé Aurora décrire à l'aveugle l'insoutenable spectacle qui se déroulait dans les cylindres. Le petit lémurien, perché sur son épaule, observait lui aussi les métamorphoses en penchant curieusement la tête. Aurora, si elle en éprouvait, masquait parfaitement ses émotions. Elle décrivait maintenant le matériel d'une voix froide, posée, s'efforçant de noter le moindre détail.

— Si ce vieux con dit encore une fois « c'est formidable », je lui fais sauter la tête..., grogna Roberto entre ses dents.

La Mouche gloussa nerveusement. Lui que j'avais toujours connu rétif aux foules et aux bandes, je le sentais cette nuit à l'aise parmi les Enragés, comme s'il venait de se découvrir enfin une famille. Sans doute parce qu'il avait pu d'emblée démontrer ses qualités d'acrobate en guidant une bonne partie de la troupe sur les toits, les loubards de Jorge l'avaient immédiatement adopté.

Aurora et Eduardo revinrent vers moi.

— Alors ? m'inquiétai-je. Vous pouvez les sortir de là ?

Aurora aida Eduardo à s'installer sur un fauteuil, devant un des pupitres. L'aveugle frôla le clavier du bout des doigts. Les billes enchâssées dans ses orbites donnaient à son visage fané un aspect rébarbatif, franchement malsain. Les rhumatismes torturaient atrocement ses articulations mais il ne paraissait pas souffrir.

— Ce n'est pas si simple..., murmura-t-il.

— Si je dégomme ces cylindres à la mitrailleuse ? s'énerva Roberto.

— Si vous y parvenez, vous libérerez les tachyons et vous vieillirez au moins de quelques années, révéla Eduardo.

Roberto grimaça. Vieillir l'effrayait décidément plus que tout. Il préférerait encore affronter à mains nues une division blindée...

— Mais c'est quoi des tachyons ? m'impatientai-je.

— Des particules subatomiques qui vont plus vite que la lumière, expliqua l'aveugle. Elles dépassent en vitesse les limites connues de notre temps...

— Je ne comprends rien..., maugréa Roberto.

— Laissez-le parler ! trancha Aurora avec la sécheresse de ton que je lui avais connue dans le désert.

— Si vous préférez, les tachyons meurent avant de naître, reprit Eduardo. Ils remontent le temps... Notre temps. En frappant un objet ou un corps humain avec une certaine vélocité, sous un angle précis, ils le font indifféremment vieillir ou rajeunir. C'est ce qui se passe dans ces cylindres. En bombardant d'ions des plaquettes d'indium qu'ils ont achetées à notre ami Tokyo, ils produisent un flux de tachyons qui tournent à l'intérieur des cylindres et provoquent, en montant ou en descendant, le vieillissement et le rajeunissement des corps exposés. Ils ont emprisonné le temps dans un mouvement de balancier perpétuel...

Roberto se taisait, fasciné, conscient d'avoir devant lui, face à la politique d'ignorance scientifique entretenue par l'ordre nouveau, un véritable

ennemi public numéro un. Tokyo, qui surmontait enfin ses nausées, ne semblait pas moins impressionné. Il devinait son vieux rêve d'immortalité étayé par l'exposé de l'aveugle. La Mouche, lui, continuait d'osciller et paraissait ne rien comprendre.

— Nous pouvons couper l'énergie, avançai-je.

— Il ne suffit pas d'appuyer sur un bouton, me douça Eduardo d'une voix calme. Il y a sous les cylindres une réserve d'azote liquide qui maintient à température des supraconducteurs. Ils sont totalement autonomes et peuvent fournir de l'énergie aux cylindres pour l'éternité. Et quand bien même vous parviendriez à couper cette alimentation, je ne connais pas le temps de réaction du canon à ions ni celui des tachyons. Vous risquez de l'interrompre dans sa phase ascendante ou descendante, à n'importe quel moment, au hasard. C'est de la roulette russe. Mais je crains qu'il n'existe un risque plus grand encore de voir les tourbillons de tachyons déjà libérés achever totalement leur mouvement...

Il s'accorda une légère pause avant d'ajouter :

— Dans un sens ou dans l'autre.

Je ne savais plus si le responsable de mon ivresse était le vin et la dope ou les révélations d'Eduardo. Malgré l'Errante Cork, je recommençais à me sentir horriblement mal. Au fond de ma poche, je triturais mes deux dernières pilules...

— Ça veut dire quoi ce charabia ? grogna Roberto.

— Ça veut dire que dans le meilleur des cas vous vous retrouverez avec des nouveau-nés ou des vieillards mourants sur les bras.

Aurora d'autorité, poussa le curseur des haut-parleurs. La Mouche et Tokyo se bouchèrent les oreilles tandis que mes dents se mettaient à claquer, violemment, comme au paroxysme d'une crise tétanique. Les hurlements évoluaient en seize secondes du vagissement au râle cachexique mais ils exprimaient continuellement la souffrance, la douleur totale. J'étais électrisé par ces cris. Aurora coupa le son et la tension retomba.

— Prenez une décision, ordonna-t-elle. Mais vite !

Son petit singe poussait des glapissements effrayés. L'avertissement d'Aurora avait été lancé à la cantonade mais tous les regards se tournèrent vers moi. Après tout, tout ce qu'il restait de ma famille était enfermé dans ces cylindres de verre... La décision que réclamait Aurora m'appartenait.

Aurora et le vieil aveugle étaient restés seuls dans la salle aux cylindres. Ils n'avaient chassé personne mais aucun d'entre nous n'avait tenu à rester. Eduardo étudiait les courbes des flux de tachyons. Il avait choisi d'intervenir lors de la phase descendante du tourbillon, vers la naissance, et promis de m'avertir dès qu'il serait prêt.

Les Enragés, ivres d'alcool, de puissance, de musique et du stock de Purple Rain qu'ils avaient découvert dans les tiroirs de Tio Pepe, s'étaient endormis un peu partout, à tous les niveaux de l'*Universal*. Roberto avait dû hurler pour imposer un tour de garde dans la rue. La voix de Lennon chantant *Jealous Guy* montait du bar. Le préposé à la sono avait renoncé aux airs folkloriques argentins ou brésiliens pour puiser dans la collection anglo-saxonne de Pepe. La Mouche s'était également endormi, recroquevillé sous une console d'ordinateur. Je savais qu'il ne dormirait pas longtemps et qu'il se réveillerait, en nage, terrorisé à l'idée de s'être laissé surprendre avec un toit au-dessus de sa tête. L'alcool n'avait eu que très momentanément raison de sa claustrophobie.

Tokyo en revanche, l'estomac essoré par ses malaises à répétition, déclara avoir faim. Je me sentais faible, passablement décalé, mais l'Errante Cork m'interdisait d'avoir sommeil. Je décidai de l'accompagner à travers les étages de l'*Universal* à la recherche de nourriture.

— À quoi tu carbures ? s'inquiéta le métis. T'as l'air d'un mort-vivant à qui on vient de coller cent mille volts dans le cul.

— Errante Cork...

Tokyo m'accorda un regard surpris.

— Tu dois être fatigué de la vie pour prendre une saloperie pareille..., grogna-t-il.

Je souris.

— Tu n'as pas l'air bien reluisant, toi non plus, répliquai-je, amical.

Tokyo hocha la tête.

— J'ai l'impression d'être le seul ici à avoir peur de mourir.

Il tenait à visiter les chambres du bordel personnel de Pepe. Je ne risquais plus d'y découvrir Gabriella et je m'étais accoutumé à la vision des squelettes et autres charognes. Ce musée de la mort soudaine me semblait maintenant familier.

— D'après Eduardo, Matrix n'évolue pas comme un cyclone mais se développe à la façon d'un trou noir, murmurait Tokyo en inspectant le contenu des chambres de passe. Il dévore du temps. Si ces calculs sont

exacts, l'Amérique du Sud sera avalée en trois semaines et le monde entier en un peu moins de quatre mois. Ils doivent drôlement se remuer les fesses, derrière...

Il regarda un instant un Enragé d'une douzaine d'années endormi sur un squelette en minijupe et cuissardes. Le gosse ronflait comme un sonneur, la bouche collée sur les dents noirâtres de sa bien-aimée d'une nuit.

— À moins que tout cela ne soit orchestré, soupira le métis. La fameuse solution finale. Mais l'homme ne peut pas forcément effacer tout ce qu'il a conçu. Surtout ce qu'il a conçu pour emprisonner ou détruire la vie.

Il referma la porte et passa à la chambre suivante.

— Tu trouveras rien à bouffer ici..., grommelai-je.

— Mais si les techniciens de Pepe ont réussi, même par une fausse manœuvre, à attirer Matrix ici, c'est que le cyclone est contrôlable ! s'emballait Tokyo en observant une partouze de charognes que les Enragés avaient trouvé amusant de reconstituer. On doit pouvoir le diriger, l'orienter, l'envoyer là où bon nous semble !

Il enjamba le corps d'un Enragé endormi dans le couloir.

— Tu te rends compte de ce que représenterait la domestication des tachyons ? poursuivit-il en agitant les mains. Une petite douche et hop ! Dix ans de moins ! Il suffirait d'ouvrir un robinet et de s'écouter rajeunir. L'immortalité, Diego, l'immortalité ! Dans ta salle de bains, comme une lampe à bronzer !

Je dégageai deux Enragés, ivres morts, répandus dans l'escalier aux lasers. Ceux-là, si Roberto pour une raison ou une autre réactivait le système de sécurité, finiraient en cendres.

À moins de goûter le parfum de la moisissure, rien n'était comestible dans les mini-frigos du bar. Tokyo parvint tout de même à découvrir des olives en bocal et un stock de cacahuètes argentines emballées sous vide. Au fond de la salle, l'athlète borgne besognait cruellement Jessica...

— Il y a des femmes qui inspirent la tendresse et d'autres la violence, murmurai-je en piochant une olive gorgée d'huile.

— Ce qui serait fantastique, c'est que des prisonniers enfermés à perpétuité dans un camp découvrent le secret de l'immortalité ! jubilait Tokyo, le regard brillant. Tu ne trouves pas ça drôle ?

— Non.

Un Enragé qui montait la garde dans la rue entra dans le bar, l'air exténué, le pistolet mitrailleur en bandoulière. Un duvet d'adolescent

piquait sa lèvre supérieure. Il avait les yeux clairs des villageois des rives du Bermejo et deux doigts amputés à la main gauche. Il se pencha sur un tabouret, rafla quelques bouteilles et se composa un approximatif double Rapido qu'il accompagna d'un rail colossal de Purple Rain. Ses yeux se révulsèrent et il poussa un long soupir.

— J'en ai ma claque de voir ce mur..., grogna-t-il. Pourquoi on va pas faire un tour dans les labos puisque tout le monde est mort ?

Le gosse appartenait à cette race admirable qui voulait *toujours* savoir ce qui se passait de l'autre côté des murs...

Il tourna vers moi son regard délavé.

— C'est pas l'occasion ou jamais de foutre en l'air cette usine à fabriquer des moutons ?

Tokyo toussota, ennuyé. Le grésillement de l'interphone m'évita de répondre.

Eduardo est prêt, annonça simplement la voix d'Aurora.

29

Nous étions alignés comme des internes devant leur mandarin. La Mouche, comme je l'avais prévu, s'était réveillé en suffoquant et s'était offert une brève virée sur les toits avant de réapparaître, apaisé. Aurora nous expliqua brièvement les intentions de l'aveugle.

— Nous ne pouvons interrompre directement le bombardement des ions. Nous allons donc forer dans le réservoir d'azote liquide. En se réchauffant, les supraconducteurs cesseront de fonctionner et d'alimenter les canons à ions. Il n'y aura plus de réaction et donc plus de tachyons...

— Comment est-il certain d'intervenir dans la phase descendante du tourbillon ? questionnai-je.

Aurora me jeta un regard surpris.

— Nous n'en sommes pas certains, rectifia-t-elle. Le tourbillon peut très bien, sa poussée interrompue, ne pas achever sa spirale. C'est une probabilité et Eduardo en est réduit à ce genre de calculs. Dans ce cas, la métamorphose s'interrompra à l'instant précis où les tachyons cesseront d'exister.

Elle se tut un instant, levant les yeux vers le plafond comme pour y puiser un regain d'inspiration.

— Dans le cas contraire, si les tachyons terminent leur course, nous ne pouvons garantir plus d'une chance sur deux d'interrompre le flux dans la phase descendante, reprit-elle d'une voix feutrée. Eduardo ne connaît ni la nature des supraconducteurs ni celle des canons. Le temps de réaction peut être indifféremment inférieur ou supérieur à seize secondes.

— Pourquoi ne pas tenter l'expérience sur celui-là ? s'emporta Roberto en désignant l'inconnu du troisième cylindre.

Le profil sain d'Aurora se fendit d'un sourire triste.

— Les trois cylindres ont la même source d'alimentation, révéla-t-elle. Leur sort est indissociable.

Roberto renifla et détourna les yeux, écœuré.

— Nous avons étudié les mécanismes et leur structure, intervint Eduardo d'une voix faible, comme s'il voulait désamorcer la tension. Les plaquettes d'atomiure d'indium, les canons à ions et les accélérateurs de tachyons font partie intégrante du bloc cylindre. Nous ne pouvons intervenir sur eux sans ouvrir le cylindre et libérer un raz de marée de particules vieillissantes.

Je secouai la tête. Une chance sur deux. Nous allions jouer la vie de Jorge et Gabriella sur des égalités de roulette...

— Les concepteurs de ces putains de machines ont forcément prévu un moyen de les arrêter ! m'écriai-je. Ces cylindres ont coûté trop de temps et d'argent pour n'être que de simples instruments de torture !

— C'est exact, confirma Eduardo à la surprise générale. Il y a un clapet d'arrêt extérieur qui interrompt le pilonnage des plaquettes d'indium. Il suffit, *a priori*, d'appuyer sur ce bouton...

Ces doigts jaunis frôlèrent le clavier de la console et pressèrent une touche nue, sans symbole ni couleur. Les regards, par réflexes, se tournèrent vers les cylindres où les trois corps poursuivaient leur atroce métamorphose.

— Rien ne se passe, souligna l'aveugle. Il y a un triple système de sécurité. À l'origine, les cylindres fonctionnent avec l'alimentation générale. En cas de coupure, les cylindres se couplent aussitôt avec les systèmes de sécurité des bâtiments et deviennent tributaires des groupes électrogènes. Et ce n'est que lorsque ces groupes cessent de fonctionner que les supraconducteurs prennent le relais. Tous les composants de ce système sont doublés, par prudence, mais aucun technicien ne pouvait raisonnablement prévoir que tout allait tomber en panne *en même temps*...

Nous l'écoutions religieusement. La signification exacte des termes techniques qu'il employait nous échappait mais nous avions tous l'impression de comprendre...

— Et les groupes électrogènes ne peuvent pas prendre à nouveau le relais ? demandai-je, certain de la réponse.

Eduardo hocha lentement la tête.

— Ils le peuvent. À condition que les supraconducteurs cessent d'alimenter les cylindres. Dans ce cas, le clapet de fermeture reviendra en position de veille...

Roberto fronça les sourcils.

— Ce qui veut dire ?

— Que vous devez couper toute source d'énergie dans cet immeuble avant de commencer à percer le réservoir d'azote liquide, termina Aurora.

Je précédai d'un souffle la réplique de l'Enragé.

— Finissons-en, décidai-je.

J'ordonnai à Roberto de couper les groupes électrogènes et de disjoncter le compteur général de l'*Universal*. Tout le monde paraissait soulagé d'en terminer. La Mouche et Tokyo parvinrent à trouver trois torches électriques dont les piles avaient naturellement coulé et détérioré le mécanisme. Ils confectionnèrent à la hâte des luminaires de fortune en torsadant des tissus imbibés d'huile. Nous remplîmes quelques bassines d'alcool avant de les répartir dans la salle. Le bâtiment allait de nouveau être vulnérable pendant quelques dizaines de secondes. Aucune menace tangible ne pesait sur nous mais Roberto réveilla une dizaine d'Enragés et doubla les postes de garde.

Je me sentais terriblement oppressé et j'éprouvais les pires difficultés à respirer. Je ne cessais pourtant de différer une nouvelle prise d'Errante Cork. Aurora nous désigna l'endroit où nous devons percer le réservoir d'azote liquide. La Mouche enflamma ses flambeaux et les récipients remplis d'alcool.

Tous les étages de l'*Universal* furent instantanément plongés dans l'obscurité.

Seuls les coups de masse, assenés sur le poinçon placé à la base du réservoir, troublaient maintenant le silence. Dans la lueur bleutée des vasques enflammées, nous ressemblions à des spectres. La tension figeait les traits sur une grimace douloureuse.

— Plus vite ! ordonna l'aveugle penché sur sa console.

L'Enragé dépêché pour cette tâche accéléra le rythme. J'avais l'impression d'encaisser chacun de ses coups en pleine poitrine. La Mouche, totalement dégrisé, était planté près de moi, bouche grande ouverte. Le premier poinçon se tordit et se brisa après n'avoir que légèrement entamé la coque du réservoir. Sur ma gauche, Roberto, anxieux, s'agita mais resta silencieux.

— C'est du poinçon de sellier, ça ! maugréa l'Enragé en jetant de rage la pointe brisée de son outil. C'est pas fait pour attaquer le métal.

— Attendez le prochain cycle, ordonna l'aveugle. Je vous donnerai l'ordre.

L'Enragé plaça son second poinçon, cracha dans ses mains et affirma sa prise sur le manche de la masse. Son visage de boxeur était perché sur un cou de taureau et le drapeau argentin était tatoué sur ses avant-bras.

— Allez-y ! siffla Eduardo.

Nous retînmes notre souffle. L'Enragé frappa avec une violence inouïe. L'écho du coup résonna à tous les niveaux de l'*Universal*. Le poinçon s'enfonça dans le réservoir et un filet de fumée blanche fusa vers les pieds du cogneur. L'Enragé poussa un cri de douleur et fit un bond en arrière.

— Ça brûle !

— C'est à -270° centigrades, précisa tranquillement Aurora.

— On le dirait pas..., maugréa le colosse en se massant les chevilles.

J'observais, perplexe, le poinçon planté dans le flanc du réservoir.

— Ça ne s'écoule pas assez vite ! gémit Eduardo. Il faut retirer le poinçon !

Je décrochai mes gants de motard de ma ceinture, les enfilai et les enrobai du blouson de cuir que me tendait Roberto. Je m'accroupis près du réservoir, saisis le poinçon et tirai de toutes mes forces tandis qu'une pellicule blanche se déposait sur le blouson. L'outil résistait. Ce n'est qu'en le vrillant de droite à gauche que je parvins à l'arracher du métal, millimètre par millimètre. La fuite d'azote devint brusquement plus importante et un nuage de fumée blanche enveloppait totalement mes bras. Je m'étais mis à hurler dans l'effort. D'une dernière traction, j'extirpai enfin le poinçon et basculai lourdement en arrière. Quelqu'un me tira vivement vers le fond de la salle. L'azote se déversait librement sur le dallage qui se stratifia instantanément. Un tourbillon de vapeurs glacées monta du réservoir percé et recouvrit les cylindres de buée. Je me redressai en grimaçant. Le blouson de cuir de Roberto s'émietta en étoiles de givre. Mes gants étaient pétrifiés, minéralisés, et je dus les briser pour m'en débarrasser. Je fixai un instant mes mains, incrédule. Mes ongles étaient blancs et ma peau couleur lie-de-vin. Malgré la tension, la Mouche pouffa en me regardant :

— On dirait que t'as pris un sacré coup de soleil !

J'émergeai de ma torpeur pour revenir aux cylindres. La condensation en avait totalement opacifié les parois.

— Qu'est-ce qui se passe maintenant ? hurlai-je.

— Les supraconducteurs vont commencer à se réchauffer..., murmura l'aveugle.

Ne plus voir le contenu des cylindres me rendait fou. Dans quelle phase étions-nous ? Je me tournai vers le vieillard penché sur le clavier. Aurora lui décrivait les courbes qui se dessinaient sur les écrans des moniteurs. Un vieux fou qui trafiquait des mixers pour en faire des émetteurs... Voilà aux mains de qui j'avais confié les vies de Jorge et de Gabriella. Un gérontopsychopathe accouché de Matrix, un de ces vieillards débiles à qui la tempête de temps avait fait fondre la cervelle... J'étais sur le point de bondir sur lui pour faire cesser cette folie lorsqu'il annonça :

— Alimentation coupée.

La chair de poule piquait mes avant-bras. Je m'approchai des écrans. Aurora surveillait une vague jaune, régulière, qui diminua brusquement d'intensité avant d'adopter un tracé parfaitement rectiligne. Les trois écrans montraient maintenant un semblable tracé plat.

— C'est fini..., soupira-t-elle. Les tachyons ont disparu...

Je n'hésitai qu'une seconde avant de foncer vers les cylindres. J'essayai fébrilement la condensation qui embuait les parois, dessinai une petite lucarne d'un revers de manche.

Personne n'osait s'approcher. Ils attendaient la sanction. J'inspectai tour à tour les cylindres de Jorge et de Gabriella.

— Alors ? s'impatienta enfin Tokyo.

Je me suis retourné vers eux.

— Quelqu'un peut aller chercher du lait ? demandai-je avec un sourire. Beaucoup de lait ?

Tokyo, littéralement fasciné, regardait les trois nourrissons posés sur un matelas. Un cercle d'Enragés, médusés, observaient également le spectacle. Gabriella s'était endormie tandis que Jorge et l'inconnu braillaient en gigotant. L'athlète borgne se grattait le crâne. Il ne parvenait visiblement pas à admettre qu'il avait sous les yeux, sous la forme d'un bruyant nouveau-né, son chef de la veille. Jorge gueule d'ange. Celui qui voulait avec sa bande perforer les frontières du Sud pour aller pilonner au lance-roquettes le Love-Center du Contrôleur... La découverte des bambins au fond des cylindres m'avait tellement fait décompresser que j'avais dû, à la hâte, gober une quatrième pilule d'Errante Cork pour ne pas m'évanouir. La Mouche, accompagné de deux Enragés, était aussitôt parti piller quelques jardins suspendus pour ramener aux poupons des fruits et légumes frais. Nous éprouvions tous, à l'instar du borgne, certaines difficultés à coller à cette réalité-là.

Tu t'rends compte..., répétait Tokyo, désarçonné. Non mais tu t'rends compte...

Nous aurions sûrement pu demeurer des heures à contempler ces trois miracles qui balançaient avec désinvolture leur premier trait d'urine sur le vieux monde. Ces enfants-là avaient déjà vécu une fois avant d'être réexpédiés à la case départ. Nos cerveaux étaient aussi peu taillés pour digérer ce phénomène que pour appréhender la notion d'infini. Il nous manquait une dimension dont nous avions pourtant sous les yeux les preuves vivantes de l'existence. Chacun d'entre nous avait, même confusément, une certaine conception de la vie, un organigramme parfois

fluctuant où existaient toutefois des points de repère... Tout cela était désormais obsolète. Il fallait bien croire que la mort déterminait tout puisque sa disparition, son annulation, remettait *tout* en cause... Nous en étions à peu près tous à échafauder de fumeuses nouvelles philosophies en admirant trois nourrissons morts de faim lorsque Jessica intervint :

— Si vous les laissez à poil sur ce plumard, ils vont finir par choper la crève...

Sa remarque eut au moins l'avantage de briser l'iceberg d'incompréhension qui nous paralysait. Un certain état d'esprit rassurant se remit en place dans nos têtes. Miraculeux ou pas, ces marmots ne réclamaient pas autre chose que les autres : de la bouffe, de la chaleur et du sommeil.

Chaque Enragé se sentit brusquement investi d'une parcelle de paternité et la bande, à présent complètement éveillée, se répartit joyeusement les tâches destinées à assurer le bien-être des bébés. Avant de quitter la chambre, je pris un instant Jorge dans mes bras. Il pesait une plume et ses ongles minuscules étaient toujours passés au vernis bleu.

— Cette fois, petit frère, lui murmurai-je à l'oreille, je ne laisserai pas les cafards te véroler le visage.

Jorge m'accorda un bref gazouillis avant de se remettre à brailler. L'émotion me donnait le hoquet. Je confiai l'enfant à Jessica. Songeait-elle en cet instant, en prenant Jorge contre sa poitrine, que ce nourrisson, l'avant-veille encore, la fourrait dans les toilettes du *Cuchilla* ? Je dus lâcher involontairement un ricanement stupide. Tokyo me renvoya un regard étonné. Nous quittâmes la pièce. Aurora nous intercepta dans le couloir.

— Eduardo veut vous parler...

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Tokyo.

— Matrix revient, annonça simplement Aurora.

Un frisson glacé remonta ma colonne vertébrale et me planta un coin de givre dans la nuque.

L'aveugle s'était installé dans la première salle. Il nous expliqua rapidement que l'*Universal* paraissait équipé d'un ou plusieurs radars capables de localiser avec précision les contours du cyclone Matrix. Avec l'aide d'Aurora, et pendant que nous nous extasions devant le trio de

nouveau-nés, il avait remplacé les fusibles et transformateurs défectueux des appareils. C'est en remettant en service ces machines qu'il avait découvert la « boîte noire ». Elle contenait tous les graphiques enregistrés dans les dernières heures précédant l'éruption de Matrix. Et ces courbes démontrant l'affaissement, progressif puis brutal, d'une paroi interne de l'œil du cyclone étaient en train de se reproduire... Avec davantage d'ampleur encore. Matrix s'apprêtait visiblement à envoyer un nouveau tentacule, un deuxième ectoplasme meurtrier, à l'intérieur de la cité.

— Ça vient directement sur nous..., acheva Eduardo.

— Ce n'est pas possible ! bredouilla Tokyo. Vous avez dû faire une erreur... Vérifiez vos calculs...

— Combien de temps avons-nous ? intervins-je.

L'aveugle hésita. Il semblait de plus en plus faible.

— Entre dix et quinze minutes, pas davantage..., murmura-t-il. Et si le degré de la parabole naissante est proportionnel à l'ampleur du mouvement, Matrix devrait cette fois pousser une pointe jusque dans les quartiers Nord, jusqu'aux limites de la Squadra...

Je n'avais compris que la seconde partie de la phrase. Elle était claire. Les quartiers Nord et Nord-Est, mon quartier, allaient subir la déferlante du cyclone. Et lorsque nous étions partis de la Squadra avec la chenillette, nous avions mis une bonne vingtaine de minutes pour rallier l'*Universal*...

— On évacue ! décidai-je.

— Pour aller où ? gémit Tokyo en se tordant cruellement les doigts.

— Vers le sud.

Tokyo resta bouche bée.

— Pas moi, annonça l'aveugle.

— Comment ça, pas vous ? sursautai-je.

Eduardo tourna approximativement son visage vers moi. Un sourire sinistre chiffonna ses rides.

— Tout ce que j'ai toujours cherché est ici, s'excusa-t-il. Pourquoi irais-je ailleurs ? Un ailleurs où sans ces machines, je deviendrais inutile et pesant.

Je secouai la tête.

— Pas question de vous laisser...

— Mais je n'ai pas l'intention de mourir ! trancha l'aveugle d'une voix étonnamment ferme. Aurora va m'enfermer dans un des cylindres et

remettre le mécanisme en fonction. Vous connaissez le système maintenant...

Il lâcha un rire forcé.

— Il vous suffira de revenir me chercher lorsque Matrix se sera retiré. Il paraît que j'étais un très beau bébé.

J'échangeai un bref regard avec Tokyo. Nous songions probablement à la même chose, à ce réservoir d'azote liquide qui n'existait plus. Lorsque Matrix vieillirait à nouveau les composants, les cylindres tomberaient alors définitivement en panne. Les supraconducteurs, inertes, ne prendraient pas le relais et le contenu des cylindres prendrait une vague d'années comme tout le reste.

— Même s'il n'y a qu'une chance infime pour que les effets de Matrix cessent avant que le tourbillon de tachyons ne s'interrompe faute d'énergie, je veux la courir, insista l'aveugle, comme s'il devinait nos pensées. Vous n'avez pas le droit de me refuser ça...

Je me tournai vers Aurora. Elle hocha la tête.

— Je m'en occupe, souffla-t-elle. Dépêchez-vous de prévenir les autres et de filer.

— Je vous attends en bas, au bar.

— D'accord...

Ni Tokyo ni moi n'avions serré la main d'Eduardo qui n'y tenait vraisemblablement pas. Roberto avait battu le rappel de ses troupes. Il regrettait visiblement de quitter l'enclave de l'*Universal* mais il n'avait pas le choix. La perspective de vieillir le rendait malade de peur. Il ne manquait à l'appel des Enragés qu'un tout jeune adolescent que nous découvrîmes dans une des chambres du premier étage, mort, sans que personne sache ni pourquoi ni comment, et les deux guerriers qui accompagnaient la Mouche sur les toits. La panique m'essorait l'estomac. Jessica et son nouveau cavalier borgne portaient les enfants.

— Partez avec les gosses ! ordonnai-je. Tout de suite. Prenez les motos les plus rapides.

— On se retrouve où ? demanda le borgne.

J'hésitai une seconde.

— Au Boedo Sud, décidai-je. Près de Cieguita.

Le borgne hocha la tête. Il connaissait l'endroit. Il connaissait d'ailleurs tous les bordels de la ville, au moins de réputation. La Cieguita tenait la sienne de la prostitution enfantine...

Les moteurs rugissaient déjà dans la rue.

— Le tank n'ira jamais assez vite ! gémissait Tokyo.

— Nous n'avons pas assez de motos pour transporter tout le monde, grimaça Roberto. Ceux d'entre nous qui sont venus par les toits partiront avec la camionnette de Jessica...

— Mais toi ! supplia Tokyo. Tu es venu en moto. Tu peux me prendre avec toi !

Il fouilla fébrilement ses poches et tendit à Roberto une poignée de billets froissés.

— Prends-moi avec toi ! Je te donne tout le fric que tu veux !

Je détournai les yeux. Tokyo me donnait envie de vomir. Un rictus de mépris déchira la bouche sans lèvres de l'adolescent.

— Moi je reste avec Diego ! cracha Roberto. Il nous manque encore Aurora et trois hommes, nous n'aurons pas trop de deux motos pour les emmener ? Démerde-toi !

Tokyo, totalement paniqué, tourna la tête dans tous les sens avant de foncer dans la rue en agitant ses billets. Roberto vint me rejoindre près du bar et piocha dans la réserve une bouteille de tequila qu'il tэта à même le goulot. Je pensais à Diana, Diana la muette, que j'avais abandonnée et que je n'aurais sans doute pas le temps de prévenir. La langue de Matrix allait lécher son joli visage de poupée... Pourquoi me manquait-elle maintenant alors que je l'avais toujours négligée ? Tout était allé si vite...

— Enculé de Chinois ! éructa Roberto en reposant brutalement la bouteille.

— Faut pas lui en vouloir..., murmurai-je. On lui fait goûter à l'immortalité et on lui annonce qu'il va mourir dans quelques minutes. On peut devenir fou pour beaucoup moins que ça...

J'empoignai la bouteille et, penché en arrière, laissai pendant quelques délicieuses secondes l'alcool me réchauffer le ventre.

Roberto tournait en rond. L'*Universal* était entièrement évacué. Certains étaient finalement partis avec le tank et il ne restait plus dans la rue que la Benetton et la Lanzallama de l'Enragé.

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent, bordel ? hurlait Roberto.

J'avais encore envie d'écouter la voix de John Lennon. Rien ne prouvait que la Mouche et son escorte allaient réapparaître dans les toutes prochaines minutes. Ils ignoraient tout de la menace et prenaient peut-être leur temps pour recueillir les plus beaux fruits des jardins aériens... En revanche, Aurora, pour une femme qui vivait au milieu des pendules, tardait beaucoup trop. Je commençais à éprouver, tout comme Roberto, la pénible sensation d'être enfermé dans le récipient d'un sablier...

Et Roberto se cramponnait au bar pour ne pas céder à la tentation de fuir le cauchemar qui s'approchait.

— Je vais chercher Aurora, décidai-je. Tu partiras avec elle. La Benetton peut supporter trois personnes.

Sans lui laisser le temps de protester, je m'élançai dans les étages. Ce n'est qu'en poussant la porte de la salle aux cylindres que je compris les raisons du retard d'Aurora.

Enfermée dans le cylindre voisin de celui de l'aveugle, elle me souriait. De face. Son vieux profil paraissait détendu, serein, moins hostile.

— Je savais que tu reviendrais..., grésilla le haut-parleur.

C'était la première fois qu'elle me tutoyait. J'étais secoué de spasmes et j'avais une furieuse envie de briser ces cylindres avec ma tête.

— Aurora, je...

— Tu vas pousser à fond les curseurs placés à droite des pupitres qui font face à nos cylindres ! coupa Aurora en reprenant le ton autoritaire que je lui connaissais.

Je secouai la tête, buté.

— J'ai pris la moto la plus rapide de ce foutu pays ! protestai-je. Matrix ne nous rattrapera jamais !

Le jeune profil d'Aurora esquissa un triste sourire.

— Tu ne crois pas qu'il m'a déjà rattrapée ?

J'agitais les bras, chassant ses objections comme d'invisibles insectes.

— Mais c'est rien ça ! Je... C'est rien du tout, merde ! Tu comprends pas ? Tu comprends pas que je t'aime !

Je m'embrouillais. J'avais hurlé de désespoir mes derniers mots.

— Tu as vu mon frère et ma sœur souffrir comme des damnés ! Tu as vu comme moi leurs bouches supplier pour qu'on les achève ! Et tu me demandes de te faire subir ça ? Jamais, t'entends ? Jamais !

Une larme scintilla sur la pommette droite d'Aurora.

— Approche-toi..., susurra le haut-parleur.

J'ai avancé vers le cylindre. Aurora a plaqué sa paume droite sur la paroi de verre. Après un instant d'hésitation, j'ai appliqué la mienne sur son empreinte. Des vagues de frissons couraient sur mes bras.

— Approche-toi encore...

Aurora plaqua ses deux mains et colla son corps sur la paroi. Je l'imitai, tremblant de frustration et de douleur. Séparés par la vitre, nos corps ne se repoussaient plus, ne s'attiraient plus. Je ne sentais que la fraîcheur du verre sur mes paumes...

La bouche d'Aurora me parlait, à quelques centimètres de mon visage, et j'entendais sa voix au-dessus de ma tête, par le haut-parleur.

— Ce que tu vis aujourd'hui, je l'ai déjà vécu..., murmurait cette voix dépersonnalisée. Aurais-tu abandonné Jorge et Gabriella si nous n'avions pu les sortir des cylindres ?

Je dus, à cet instant, hurler un « oui » désespéré.

— Je t'ai raconté que j'avais été surprise par Matrix, poursuivit la voix, étrangement calme. C'est faux. Je me suis volontairement exposée aux vents de Matrix pour pouvoir encore une fois, même une dernière fois, prendre Eduardo dans mes bras...

Je me suis reculé, horrifié.

— Eduardo ?

— Eduardo est mon frère..., chuinta le haut-parleur. Je ne pouvais plus le toucher. Nos peaux se repoussaient, comme lorsque je t'ai tendu la main gauche. Tu n'as pas remarqué que j'étais la seule à aider Eduardo ? À le soutenir, à pouvoir le toucher ?

Je titubai comme un homme ivre, cherchant un appui pour ne pas perdre l'équilibre. La moitié droite d'Aurora pleurait tandis que l'autre attentive et froide, m'observait... Inconsciemment, je me suis retrouvé devant la console de commandes.

— Je te laisse Felina, poursuivait Aurora. C'est à la fois une jeune fille très câline et mon meilleur pilote...

Le lémurien dont je n'avais pas remarqué la présence, s'agrippa à mon pantalon et grimpa en trois mouvements jusqu'à mon épaule où il se percha et commença à me mordiller l'oreille.

— Elle t'aime déjà..., chantait le haut-parleur. Moi aussi je t'aime, Diego. Coupe le haut-parleur et pousse les curseurs...

Noyé de chagrin, le cœur battant lourdement la chamade, j'ai posé l'index sur le curseur commandant le cylindre d'Aurora. J'avais coupé le haut-parleur et ses lèvres me disaient encore son amour. Mon hurlement dut s'entendre par-delà les invisibles murailles de Matrix...

OceanofPDF.com

31

J'ai souvent pensé que rien ne servait jamais à rien, que les plus beaux brasiers romantiques n'alimentaient que l'entropie et que tous les systèmes, industriels, dictatoriaux ou totalitaires, savaient générer contre-pouvoirs et contre-cultures pour se perpétuer. Nos révoltes engraisaient la bauge de cette truie que d'autres baptisaient si volontiers le monde civilisé. La lucidité devait être bien perverse pour se trouver ainsi des alibis. Au fond de l'abîme de l'inutilité, emprisonné, surveillé, humilié, rationné, condamné à l'inactivité et à l'ignorance, je m'étais finalement toujours découvert des raisons de survivre. Qu'importaient les vérités de Gabriella si elles n'échouaient que dans des oreilles lassées de les entendre ? Et que signifiait la rébellion de Jorge si elle ne représentait, au bout du compte, qu'une légère poussée d'acné sur le visage du pouvoir ? J'avais dressé entre eux et moi une falaise d'indifférence et de cynisme et j'étais allé jusqu'à cracher sur mon portrait d'adolescent.

Cette nuit, je déchirais les masques et j'avais envie de mourir. Pour la première fois, la mort m'apparaissait comme une délivrance. Le néant qui m'attendait au-delà me semblait toujours plus lumineux que le plus lumineux des arcs halogènes de cette ville. Et puisque chaque minute de mon existence paraissait désormais la proie de la misère...

Il n'y avait plus que des champs de crucifiés à l'horizon de l'Argentine. Où étaient ces grandes organisations humanistes dont nous parlait parfois le Singe, au quart de l'ivresse ? Que faisaient-elles ? Qu'attendaient-elles pour nous arracher de ce cratère où la souffrance tenait lieu de lave ? J'avais maintenant besoin, au comble du désespoir, d'une explication, qu'une voix

tombée du ciel m'affirme : « Tu es mauvais. Tu es puni. Tes grands-parents sont entrés en politique comme on entre en religion. Et ils ont gagné l'enfer ! »

J'avais besoin de comprendre pourquoi le suicide était finalement la seule issue de cet univers...

Je redescendis ainsi au bar, décomposé, en proie aux pires tourments. La Mouche était revenu avec un des deux Enragés. Il était allongé sur le comptoir, sa jambe droite tranchée à la hauteur du genou. Maladroitement garrotté, il perdait son sang goutte à goutte. Ma mâchoire inférieure fut reprise d'un incoercible tremblement. Roberto se précipita vers moi.

— Ils sont tombés sur un jardin piégé, expliqua-t-il avec un débit rapide et heurté. Un des Enragés a mis le pied sur une mine et ton ami a sauté en voulant lui porter secours...

Je me suis approché de la Mouche. Il était effroyablement pâle. Il ouvrit les yeux, parut un instant ne pas me reconnaître avant que sa moustache ne tente un timide sourire.

— Je lui avais dit de ne pas toucher aux tomates..., murmura la Mouche. Elles étaient trop belles, tu comprends ? Les pièges, je les connais tous...

Il exhala un léger soupir et ferma une seconde les yeux.

— On était tous excités à l'idée de nourrir Jorge et Gabriella. C'est pourtant pas la première fois que je prends une cuite avant d'escalader les toits et de piller un de ces putains de jardins. Jamais je suis tombé. Jamais...

Sa main crocha mon poignet comme des serres de rapace.

— Une faute dans toute une vie d'acrobate ! Une seule petite faute. Tu me pardonnes, dis ? Diego ?

— Arrête de déconner ! Faut qu'on se tire d'ici. Ça devient chaud-bouillant.

Le visage crayeux de la Mouche se détendit.

— T'as raison, souffla-t-il. C'est quand même pas de chance, t'avoueras. Je me suis reblessé au même pied. Va falloir que tu me trouves des antibiotiques...

Mon regard glissa vers son moignon, fleur de chair, de tendons et d'esquilles.

— Ça me fait un mal de chien, soupira la Mouche. C'est pas trop moche ?

Je me tournai vers Roberto et l'Enragé qui avait ramené mon compagnon.

— Partez. Je m'occupe de lui.

— Et Aurora ? s'inquiéta Roberto.

Je restai silencieux. L'adolescent se contenta de cette réponse. Il hocha la tête, m'adressa un signe de la main et quitta le bar. J'ai soulevé la Mouche. Sa tête dodelinait.

— J'suis fatigué, Diego. J'ai jamais été aussi fatigué de toute ma vie...

— Je sais. Mais va falloir que tu t'accroches. On part vers le sud.

La Mouche ferma à nouveau les yeux, les lèvres retroussées sur des gencives de craie. Il pesait pas lourd, la Mouche. En le transportant vers la Benetton, je songeais aux histoires qu'il m'avait souvent racontées sur son arrière-grand-père, un géant d'après lui. Un fort en gueule et en muscles qui gagnait sa vie en se faisant briser des pains de glace sur le ventre. Sa femme était professeur d'histoire contemporaine dans une Université de Buenos Aires. Un jour, à la sortie d'un cours, des civils de la Forza Nueva l'avaient enlevée. Ils l'accusaient de faire partie de l'E.R.P., l'*Ejercito Revolucionario de los Pobres*. Ils l'ont violée, torturée avant de la relâcher une semaine plus tard, totalement disloquée dans son corps comme dans sa tête. Elle passait ses nuits à hurler et ses jours à pleurer. Quelques mois plus tard, le géant aux abdominaux d'acier est allé à une représentation donnée en l'honneur d'un dignitaire chilien, devant un parterre de militaires des deux pays. Quand son associé avait abattu la masse sur le pain de glace, l'aïeul de la Mouche avait explosé comme une bombe. On releva sept morts et vingt-trois blessés parmi les militaires qui assistaient au spectacle. Personne n'avait jamais su comment le colosse s'y était pris. En se remplissant l'estomac de nitroglycérine, en se cousant des grenades dans le ventre... Ce qui restait de lui n'autorisait pas une autopsie sérieuse.

La Mouche était fier de porter le sang de cet homme-là... Je le déposai sur le siège de la Benetton et glissai le lémurien dans mon blouson. Je fixai mon casque et chevauchai la moto.

— Accroche-toi à ma ceinture. Ça va foncer...

La Mouche se laissa aller contre mon dos et agrippa ma ceinture.

— T'es prêt ? Tu tiendras le coup ?

— Tu me prends pour qui ?

La ville était en pleine guerre civile. La milice du Contrôleur s'était éparpillée en dizaine de factions qui tentaient, par une violence extrême, d'instaurer de nouveaux pouvoirs autonomes dans chaque quartier. Trois

bandes, unissant leurs forces, avaient réussi à investir le cachot, le quartier général des lunettes noires en grande partie déserté par ses sentinelles. Les incendies qui s'étaient déclarés un peu partout dans la cité éclairaient le ciel comme en plein jour et le fracas des explosions et des détonations était à présent quasiment continu. L'architecture de ma ville se modifiait maintenant de minute en minute. De nouvelles canalisations crevaient, inondant les rues de flots de sanies, tandis que des immeubles s'effondraient, rongés par les flammes. La destruction, au moins dans cette aile nord de la ville, me parut irréversible. Il n'y aurait pas d'accalmie tant qu'un seul mur serait encore debout. Le mystérieux peuple d'en bas dont m'avait parlé Tokyo semblait lui aussi en ébullition car les rues paraissaient avoir subi une colossale poussée souterraine. La chaussée était bombée, déchiquetée, parsemée de dizaines de mini-volcans qui repoussaient les façades et dont les cratères vomissaient une haleine de décharge. Et ça continuait. Boum ! Boum ! À croire que cette foutue ville était bâtie sur un dépôt d'explosifs...

Dans ce décor en ruine, la ligne droite n'était évidemment plus le chemin le plus rapide pour rejoindre le Boedo Sud. Je décidai de foncer vers l'est en espérant que les bandes, encore exsangues des récentes émeutes, n'aient pas encore bloqué toutes les rues. Par chance, les lunettes noires étaient trop occupées à piller les immeubles et à nettoyer les foyers de résistance pour dresser de nouveaux barrages. Le carénage blindé de la Benetton n'essuya que quelques rafales isolées. Le pick-up chargé des Enragés, dans l'impossibilité de franchir les décombres, avait lui aussi infléchi sa trajectoire vers l'est. Mais il formait une cible trop importante et trop lente... Je croisai l'épave encore fumante de la camionnette sans ralentir d'un pouce. J'ignorais qui avait pris place à son bord mais je savais que les nourrissons embarqués sur des motos plus rapides et plus maniables, ne s'y trouvaient pas. Jessica, peut-être... Une bonne vingtaine d'Enragés sûrement... Je ne sentais plus les doigts de la Mouche sous ma ceinture.

— La Mouche ! hurlai-je. Ça va ?

Je ne perçus aucune réponse. Il s'était évanoui et, dans un virage un peu pointu, il dévissa brutalement. Son corps était allé échouer dans un caniveau. La Benetton dérapa. Les disques de freins sifflèrent sous la morsure et un fumet de caoutchouc carbonisé monta des plaquettes. J'achevais mon demi-tour pour aller récupérer la Mouche quand je vis arriver Matrix...

Voir Matrix, par essence invisible, n'était pas une formule. Je le voyais vraiment. À une cinquantaine de mètres au-delà du corps de la Mouche, le contour des immeubles s'estompait, devenait flou, se gondolait comme à travers le filtre déformant d'une brume de chaleur. Les couleurs pâlissaient avant de se fondre dans une masse indistincte noire et blanche. Après avoir frémi deux ou trois secondes, les bâtiments s'évaporaient et cédaient la place au désert ! C'était comme un invisible raz de marée qui balayait tout sur son passage. Devant moi, il n'y avait plus de ville, plus de rues, plus de quartiers... Rien que ce désert qui progressait vers moi comme une marée, vague après vague... Le sable rougeâtre ruisselait sur l'alignement irrégulier de pavés qu'il avalait. Il avançait brutalement d'une dizaine de mètres avant de se replier en un fabuleux et silencieux ressac, puis progressait encore, finissant de dévorer un décor dont il avait déjà altéré la découpe. Un à un, les incendies s'éteignaient, soufflés par la vague d'années qui s'abattait sur eux.

La Mouche, à cet instant, releva la tête. Matrix n'était plus qu'à une vingtaine de mètres de lui. Je n'en étais pas moins éloigné. La Mouche observa une seconde cette muraille de vide qui s'élançait vers lui... La roue arrière de la Benetton patina furieusement sur l'asphalte.

« Fous le camp, connard ! Tire-toi ! Tu n'as pas le temps... »

La supplique mentale de la Mouche me fusilla la tête. La première vague du cyclone recouvrit le seigneur des toits avant de l'abandonner pour quelques secondes, silhouette grise et codée ^[2] qui paraissait, en agitant un bras, m'adresser un signe d'adieu... Le pneu avant de la Benetton faillit mordre dans cette bordure de sable qui grouillait comme un océan de larves. Devant moi, à quelques mètres, la Mouche finissait de disparaître. Il n'était déjà plus qu'une tache difforme sur l'étendue monochrome du désert quand je cabrai la Benetton pour fuir ce cauchemar...

Et, roulant pleins gaz vers le sud, sous son casque à l'aérodynamisme de rapace, le Golden Boy pleura sans retenue pour la première fois de son existence. Il pleurait sans honte, à la mémoire d'un ami... du seul qu'il n'avait jamais eu dans cet univers de cloportes et qu'il n'avait pas su préserver de la misère, de son hégémonie et de ses adorateurs de merde !

La Mouche était mort.

Aurora et Eduardo étaient mort.

Mon père était mort.

Qui d'autre encore ?

Je portais décidément bonheur à tous ceux que j'aimais...

La Benetton était assez nettement plus rapide que Matrix mais elle ne pouvait, hélas, franchir tous les obstacles. Je n'avais ni le temps ni l'espoir de convaincre les bandes ou les miliciens qui dressaient des barricades pour protéger leur miette de territoire, que le cyclone allait les effacer du registre, les balayer de l'existence comme on chasse une poussière sur un tissu, négligemment... Je fuyais ces barrières, multipliais les volte-face pour trouver une rue dégagée, une avenue moins dévastée que les autres, un passage vers le sud... À plusieurs reprises, croyant filer en direction des terres promises. Je me suis retrouvé face à Matrix, face à ce désert qui se comportait comme un océan aux marées d'équinoxes, face à cette gigantesque gomme qui effaçait inexorablement mon passé et son décor. J'appris à écouter Felina, le pilote d'Aurora, qui couinait d'autant plus fort que je me trompais de direction. Je me suis égaré dix, vingt fois dans des venelles obscures dont j'ignorais l'existence et qui me ramenaient invariablement, à force d'épingles, vers Matrix.

J'éprouvais dans l'effort, les yeux brûlés de larmes et de sueur, l'impression que la langue du cyclone me poursuivait. Moi. Et personne d'autre... La sensation paranoïaque d'attirer Matrix, d'être seul responsable de cette apocalypse silencieuse. Lorsqu'un avion défèque un chapelet de bombes, c'est évidemment vous, et uniquement vous qu'elles visent à détruire...

Je suis repassé près de la petite place à la tonnelle aux liserons. Un attroupement de pleureuses y conspuait une chenillette en flammes. Je n'avais pas eu le temps de vérifier s'il s'agissait du tank de Tokyo. Felina poussait des gémissements aigus. Matrix n'était pas loin derrière moi, à deux ou trois vagues...

Dans ce parcours chaotique, je poussais naturellement ma machine en sur-régime. L'aiguille de la jauge de température mordit dans le rouge. Une franche odeur d'huile brûlée montait du moteur. Je ne prenais pas suffisamment d'avance et commençais à redouter le moment où, m'engouffrant dans une rue, j'allais me retrouver coincé entre Matrix et un

barrage de lunettes noires. J'aperçus deux véhicules blindés, dans une rue parallèle. Des grappes de gosses étaient accrochées aux tourelles et des fanions bleus et blancs décoraient les canons. Ils fonçaient droit vers le cyclone...

Le moteur de la Benetton émettait des bruits inquiétants. Je n'avais pas eu le loisir, après tant d'années d'inactivité, de vérifier son état et le circuit de refroidissement donnait des signes de faiblesse. Une durite d'essence poreuse suintait et la gazoline ruisselait sur mes jambes, dans mes bottes. L'odeur me soulevait le cœur.

— Tiens le coup ! Encore quelques kilomètres !

Je hurlais de rage. À pied, je n'avais aucune chance d'échapper à Matrix, à moins de pouvoir traverser les murs et tracer une ligne droite. Comme je l'avais espéré, les frontières de l'Est n'étaient pas gardées et la plupart des avenues demeuraient encore praticables. Je profitais de la moindre artère dégagée pour bloquer la manette des gaz à fond. Quelques tireurs isolés, perchés sur les toits, tentaient de m'allumer avec des armes trop légères pour endommager le carénage de la Benetton. La majorité d'entre eux devaient pourtant apercevoir, de leur hauteur, les immeubles s'effacer derrière moi les uns après les autres. Ils devaient se croire victimes d'un de ces mirages générés par la chaleur et le désert... Ils visaient d'ailleurs si mal que la plupart devaient être déjà ivres morts... Je n'étais plus qu'à quelques centaines de mètres du Boedo Sud quand le moteur de la fabuleuse machine lâcha une série de hoquets avant de caler brutalement, pistons dilatés. J'abandonnai la Benetton au milieu de la chaussée et m'élançai au pas de course. L'essence clapotait dans mes bottes. Eduardo avait affirmé que Matrix s'apprêtait cette fois à pousser une pointe jusqu'aux limites de la Squadra. Il s'était sensiblement trompé dans ses calculs. La Squadra n'existait déjà probablement plus et Matrix continuait à progresser, comme pour dévorer la ville tout entière...

32

Sept d'entre nous seulement, plus les trois nourrissons, parvinrent à rallier la Cieguita et tous tombèrent naturellement dans le piège tendu par la milice du quartier Sud. Je n'y échappai pas davantage. La place de la Cieguita avait été transformée en un mini-camp où tous ceux qui tentaient de fuir par le sud étaient parqués, enfermés. Il n'existait qu'une seule issue non surveillée et Matrix la gardait. Je débouchai, à bout de souffle, sur cette place balayée par de puissants projecteurs. Un rempart de lunettes noires en combinaisons bleues, armés jusqu'aux dents, se dressait entre les réfugiés et les routes du sud. Jamais je n'avais encore vu autant de miliciens à la fois. Des pièges à écho clignotaient un peu partout. Des haut-parleurs hurlaient des ordres dont je ne compris pas immédiatement le sens. Les lunettes noires ne paraissaient étrangement pas décidées à tirer sur la foule qui s'amassait sur la place. Ils se contentaient de repousser ceux qui tentaient de les approcher. Je venais d'atterrir dans un cul-de-sac. J'aperçus la Lanzallama de Roberto et trois Bullet-Bikes alignées contre un mur. J'étais surpris par le nombre de gens qui fuyaient vers le sud pour échapper à Matrix. On les avait fatalement prévenus... Qui ? Comment ? Des familles entières s'étaient regroupées autour de braseros improvisés et paraissaient parfaitement conscientes du danger.

Roberto, qui devait surveiller mon arrivée, fut surpris de me voir à pied, imbibé d'essence.

— Du grabuge ? s'inquiéta-t-il.

— Incident mécanique, éludai-je. Et de votre côté ?

Un frémissement nerveux agita la joue balafmée de l'adolescent.

— Certains d’entre nous ont filé vers l’ouest, vers la Squadra, murmura-t-il. Je n’ai aucune nouvelle du tank mais je suis passé devant l’épave du pick-up...

Sa voix s’étrangla. Il y avait eu beaucoup trop de morts d’un coup...

— Et ici ? C’est quoi ce bordel ? questionnai-je.

En bruit de fond, les haut-parleurs continuaient à débiter des annonces en espagnol, en portugais et en espéranto des réfugiés. Je n’en saisisais, dans le brouhaha général, toujours pas le sens...

— Il y a deux nouvelles, expliqua Roberto. La première, c’est que Matrix s’est arrêté à cinq cents mètres d’ici. Ils viennent de l’annoncer. C’est ce qui a calmé la foule. Avant que tu n’arrives, il y a eu plusieurs assauts qui ont été repoussés par les pièges à écho. Les gardes n’ont même pas eu besoin de lever leurs armes. J’ai tâté le terrain avec mes Enragés. À moins de pouvoir voler, c’est infranchissable. Ils ont mis le paquet. On est coincé ici...

— Si Matrix s’est retiré...

— Il a laissé le désert à sa place ! coupa Roberto, visiblement au bout du rouleau. Tout ce qui nous reste c’est ça...

Il désigna d’un geste la tranche large de quelques centaines de mètres de bâtiments épargnés par le cyclone. Notre ville s’était singulièrement rétrécie. Sans compter qu’un gigantesque incendie continuait de dévaster un pâté d’immeubles à l’ouest de la bande de survie.

Tu n’avais pas parlé d’une deuxième nouvelle ? demandai-je.

Au rictus de Roberto, je devinai que l’information qu’il me réservait allait se révéler pire encore que la précédente. Je faisais rouler entre mes doigts la dernière pilule d’Errante Cork.

— Tu n’as pas ramené la Mouche ? murmura-t-il.

Je balayai la diversion d’une grimace. L’adolescent hocha la tête.

— Tokyo est là..., annonça-t-il.

Je réprimai un sourire. Ça ne m’étonnait pas de ce vieux renard...

— Il a essayé de livrer les enfants à la milice du Sud, acheva Roberto.

Je restai un instant pétrifié, incapable de réaction. Je m’attendais à tout, au pire surtout, mais j’étais loin d’imaginer une chose pareille.

— Les Enragés le gardent dans l’entrée d’un immeuble, précisa Roberto, on t’attendait pour décider...

— Mais pour décider de quoi ? hurlai-je. J’comprends rien ! Pourquoi voulait-il faire ça ?

Des visages luisants de fièvre se tournèrent vers nous, étonnés par l'éclat de voix. Je regardai un instant ces faces lunaires, hébétées, qui paraissaient déjà se faire à l'idée d'être confinés dans un nouveau camp, surveillés par de nouveaux uniformes... Ils étaient satisfaits d'être encore en vie.

— Tu n'entends pas les annonces ? s'étonna Roberto.

Je prêtai pour la première fois l'oreille au débit haché et mécanique des haut-parleurs. Je perçus d'abord l'annonce de l'arrêt de Matrix, que le speaker appelait le MET, le mur d'enceinte temporel. Il précisait également que ce ressac était momentané et que l'océan d'années lancerait dans quelques heures une nouvelle vague, plus puissante encore, qui détruirait tout sur son passage tant que nous n'aurions pas livré aux gardes tous les enfants encore vivants...

Je ne comprenais toujours rien.

— Pourquoi ils veulent les gosses ?

L'adolescent haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Mais Tokyo doit bien avoir sa petite idée là-dessus, grogna-t-il en m'entraînant vers une porte cochère, près de sa Lanzallama qu'un marmot contemplait en se curant les narines.

Tokyo était en piteux état. Un des Enragés lui avait fait exploser une arcade et sa lèvre inférieure était cruellement fendue. Mais, au-delà de ces blessures bénignes, la crise nerveuse qu'il traversait frôlait l'hystérie. Il tremblait, bavait, roulait des yeux fous et urinait sans contrôle. Il parut très sensiblement s'apaiser en m'apercevant.

— Cet enculé était en train de livrer deux gosses à la milice quand on l'a intercepté ! cracha d'entrée un Enragé trapu, le bûcheron qui avait enfoncé le poinçon dans le réservoir d'azote.

— On ne peut pas faire autrement ! piailla le métis. Ils ne leur feront pas de mal...

L'Enragé le gifla. Je me suis accroupi près de Tokyo qui s'était remis à gémir et à trembler.

— Qu'est-ce que la milice veut faire des gosses ? questionnai-je doucement.

Je n'eus pas besoin qu'il m'explique pour comprendre. La panique avait fait tomber ses défenses et je lisais dans son cerveau comme dans une bible pourrie. Sa tête grouillait de cafards. Je sus la vérité alors qu'il bâtissait un

mensonge à la hâte... Une vérité aussi limpide qu'atroce. Tous ceux qui, à un moment ou à un autre, de façon infime ou plus importante, avaient été exposés à des radiations inversées de tachyons et dont le corps avait rajeuni, étaient jugés par les chercheurs du quartier Sud responsables de la catastrophe. Matrix fonctionnait à sens unique, dans un flux temporel unidirectionnel et il était attiré par son contraire, son pôle négatif, celui artificiellement provoqué par les cylindres de Tio Pepe. Les trois nourrissons, Jorge, Gabriella et l'inconnu, agissaient sur le cyclone comme de puissants aimants... Dans le système de Matrix, les trois bébés étaient d'inacceptables paradoxes qu'il n'aurait désormais plus de cesse de corriger. Tokyo avait appris tout cela de la bouche d'un gradé du barrage avec lequel il avait déjà eu l'occasion de trafiquer. Il n'ignorait pas non plus que les lunettes noires du sud enfournaient les nouveau-nés, probablement tous innocents, dans de puissants crématoires jusqu'à ce qu'il n'en reste rien, pas même quelques cendres susceptibles d'avoir un effet attractif sur Matrix.

— Je ne voulais pas les livrer mais les sauver ! se défendit l'immonde larve. Je ne savais pas encore que Matrix avait cessé de progresser. Je voulais les mettre à l'abri puisqu'ils ne laissent passer qu'eux !

La Mouche s'était toujours méfié de Tokyo. Il ne l'avait jamais aimé. La Mouche ne se trompait jamais. Je me sentis brusquement très fier d'avoir mérité l'amitié de cet homme-là, et horriblement honteux de l'avoir, ne serait-ce qu'une seconde, soupçonné d'avoir davantage d'informations sur Tio Pepe et ses espions qu'il n'acceptait d'en dire.

— Et en échange des enfants, ils te laissent passer, toi aussi ? demandai-je d'une voix apaisante.

— Toi aussi ! s'embrouilla-t-il précipitamment. Nous tous !

Je fouillais sa tête en quête d'autres informations intéressantes. Il avait bien passé un deal avec le gradé : les trois paradoxes vivants contre un, et un seul, sauf-conduit vers le sud.

— Je suis sûr que cette pourriture ment ! rugit l'Enragé bûcheron.

J'esquissai un sourire sans cesser de regarder Tokyo.

— Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi la milice réclamait les gosses, murmurai-je.

J'insistais volontairement sur ce point car je savais qu'il n'avait toujours pas réussi à inventer un mensonge plausible. Il hésita.

— Réponds ! hurlai-je.

Mon cri lui fit l'effet d'une nouvelle gifle. Il sursauta violemment et ses dents crissèrent.

— Je ne sais pas exactement..., bredouilla-t-il. Je crois que c'est une histoire de vaccination...

— Il ment ! s'entêta l'Enragé.

Je me suis redressé doucement.

— Je sais, ai-je soupiré.

Tokyo me regardait en secouant la tête comme un dément. Ses yeux noirs me suppliaient. Comme ils avaient supplié Roberto pour obtenir une place sur une moto. J'ai lentement levé le canon de l'Ithaca Stakeout jusqu'à sa bouche...

— On sera jamais en paix tant que ces saloperies de mioches seront vivants ! gueula le métis. C'est leur faute ! Et qu'est-ce que ça change de les livrer ? Ils devraient être morts de toute façon ! Je t'en prie, Diego, tout le monde va mourir si tu...

La décharge lui arracha la tête. Des étoiles de sang fleurirent sur tous les murs du hall de l'immeuble. Le corps décapité de Tokyo s'affaissa lentement sur les premières marches de l'escalier. Le bruit n'inquiéta personne. Une détonation de plus ou de moins. Un mort de plus...

— Il a raison, soupirai-je. Les trois bébés attirent Matrix.

Les Enragés ne réclamèrent aucune explication. Ils s'en moquaient. Ils en avaient déjà tant vu que rien ne pouvait plus vraiment les surprendre. Ils attendaient simplement ma décision...

— Où sont les enfants ? demandai-je.

— En haut, avec Jessica. On a trouvé une piaule vide. Ils ont bu du lait chaud et ils dorment.

Ainsi Jessica était vivante... Elle qui n'aspirait qu'à l'anéantissement. Le dégoût de la vie ne parvenait décidément pas à altérer l'esprit de conservation.

J'ai adressé un signe à Roberto qui m'a aussitôt emboîté le pas. J'avais besoin de lui parler et de respirer. Tokyo s'était vidé et, malgré ce qu'il avait ingurgité, il ne sentait pas la menthe.

Près d'un feu de camp, deux guitares égrenaient une mélodie triste. Les musiciens jouaient en sourdine et une dizaine de bouches à peine ouvertes fredonnaient le refrain de cette *vidala* qui parlait d'une mère traversant à

pied l'Argentine à la recherche de ses enfants. Certaines familles avaient déjà livré leur progéniture aux gardes, d'autres serraient leurs enfants et les dissimulaient dans les cercles autour des braseros. J'aperçus de petits groupes de miliciens qui circulaient parmi les civils, engageaient des discussions amicales, gagnaient leur confiance et posaient beaucoup trop de questions...

— Des Devineurs..., murmurai-je.

— Quoi ?

— Il y a un Devineur dans chaque groupe de flics. Les gardes discutent avec les familles et l'androïde devine aussitôt s'ils dissimulent un enfant...

Roberto se tourna vers moi.

— On m'a raconté que t'étais capable de baiser ces robots de merde...

— Il faut avoir la tête pleine d'indifférence pour ça. Je ne suis pas en état de les tromper cette fois...

L'adolescent grimaça.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ?

— Vous, je ne sais pas, soufflai-je en remarquant un Devineur qui venait de tourner subitement la tête vers moi. Moi, je me tire avec les gosses. Je repars vers l'est. Je connais une planque...

— Une planque ? sursauta Roberto. Il n'y a plus aucune planque possible dans cette ville !

— Il y en a une, m'entêtai-je. Les enfants seront à l'abri des flics là-bas.

— Des flics peut-être, mais de Matrix ?

Le Devineur parlait maintenant aux gardes et me désignait.

— Tu me donnes ta Lanzallama ? murmurai-je.

— Bien sûr, mais...

Quatre paires de lunettes noires avançaient vers nous.

— Je te demande un dernier service, Roberto. Essaie de retenir avec tes gars les quatre enculés qui s'amènent. Le temps que j'embarque les mômes...

Encore une fois, je n'ai pas attendu la réponse de l'Enragé à la cicatrice en forme d'étoile. De son côté, il déclencha un début d'émeute qui obligea les patrouilles à se replier vers leurs barrages...

J'étais loin, les trois bébés s'étaient remis à brailler et la Lanzallama filait comme le vent.

ÉPILOGUE

Le désert s'était immobilisé juste aux limites de la planque, comme s'il m'y attendait. Il avait dévoré les grilles et envahi la moitié du jardinet avant de se pétrifier. Sa lisière de sable fluide me marquait le chemin. Mes calculs étaient justes. Si le cyclone revenait, il m'atteindrait avant de mordre sur la place de la Cieguita où Roberto, Jessica et les autres étaient restés. J'ai coupé le moteur de la Lanzallama, pris les nourrissons dans mes bras et me suis dirigé vers les ruines blanchies à la chaux. Je ne ressentais plus aucun malaise en remontant cette allée et jamais de toute mon existence, je ne m'étais encore senti aussi calme et serein. Les nourrissons devaient ressentir eux aussi cette béatitude car ils se taisaient, se contentaient de regarder les quelques squelettes d'arbustes épargnés par Matrix en lâchant de discrets gazouillements admiratifs.

Je me suis enfoncé dans le boyau souterrain, prudemment, tant la glaise des marches s'effondrait sous mes pas. J'ai remonté le couloir obscur, entre les deux horloges murales dont les balanciers, synchrones, paraissaient rythmer les battements de mon cœur. Je n'avais plus besoin d'Errante Cork. Plus besoin de rien...

Je suis entré au cœur de la planque. Felina, ravie de retrouver son foyer, jaillit de mon blouson et fila vers la réserve de nourriture au fond de la pièce. J'ai déposé Jorge, Gabriella et l'enfant inconnu près de l'aquarium vertical où nageaient les poissons aveugles. J'ai regardé longuement les centaines de réveils qui m'entouraient.

Peut-être qu'Aurora avait un secret...

Peut-être que Matrix avait peur des mécanismes d'horlogerie...

Peut-être que Roberto et Jessica survivraient et seraient à l'origine d'une nouvelle nation libre, fière et immortelle...

Peut-être...

Gabriella souriait et Jorge lâcha un rot. Les ombres des poissons semblaient fasciner le bébé inconnu.

Il ne manquait rien.

Je me suis installé dans le fauteuil ovoïde d'Aurora. Le lémurien a sauté sur mes genoux et s'est blotti contre moi. J'ai choisi parmi la muraille d'horlogerie qui me faisait face la plus grosse pendule au cadran soutenu par deux naïades de bronze et j'ai commencé à attendre en souriant que les aiguilles se mettent à tourner comme de folles toupies...

[1] De toute évidence, ici une erreur de l'auteur, en effet, il n'existe pas de cordon « Pickford » mais bel et bien, un cordeau ou cordon « Bickford ». Inventé par l'ingénieur des mines William Bickford, qui servait de retardateur/détonateur, particulièrement aux bâtons de T.N.T. en amenant la flamme à l'explosif. Immortalisé par le célèbre générique de la série « Mission Impossible ». (Note de l'Ebookkeur).

[2] Sans doute une coquille, corrodée peut-être (note de l'Ebookkeur).